U d'/of OTTAWA
39003004407895

746-10-78

Les Romans honnêtes.

UN VOYAGE DE NOCES.

COLLECTION A 1 FRANC.

1. Un Voyage de Noces, ou Luther et sa fiancée, par de Bolanden.
2. Le Chateau de Wildenborg, par de Saint Genois.
3. Margherita Pusterla, par César Cantu.
4. Raynaldo et Selima, par Mélanie Van-Biervliet.
5. Robert, épisode de l'année 1848.
6. La Femme du Sous-Préfet, par la Bne de Chabannes.
7. Scènes villageoises, par Cremer.
8. L'Esprit frappeur, par Brownson.
9. Le Chapelain de la Rovella, par G. Carcano.
10. L'esclave, par la comtesse Drohojowska.
11. Sous le Chaume, par Mme la comtesse R. de la Tour du Pin.
12. Jean l'Ivoirier, par R. de Navery.
13. Philippe Raimbaut, par Roux-Ferrand.
14. Pauvre Jacques, par Mary.
15. L'ambition de Tracy, par le vicomte de Maricourt.
16. Fanchonnette, par L. Pichard.
17. Janine, par Roux-Ferrand.
18. L'Esprit du Chateau de Xhénemont. par Christian.
19. Le Manuscrit du Vicaire, par J. de Tournefort.
20. Lucy. — Treche, par Mme Marie Emery.
21. La Maison maudite, par C. Guenot.
22. La Famille Molandi, par le vicomte de la Morre.
23. Nouvelles historiques de l'ancienne Flandre, par E. de Borchgrave.
24. Les Empoisonneurs, par C. Guenot.
25. La Zingara calabraise, par le vicomte de Maricourt.
26. Deux Interieurs, par la Bne de Chabannes.
27. Simples Récits, par Aymé Cécyl.
28. L'Anneau imperial, par Pierre Bion.
29. Luisa et Mercedes, par Escudero.
30. Six Nouvelles, par le comte César Balbo.
31. Les Chemins verts, par A. de Lasthen
32. La Ligne droite, par Urbain Didier.
33. Une Nuit en chemin de fee, par Desves.
34. Les Héritages, par Roux-Ferrand.
35. Gabrielle, par Pauline l'Olivier.
36. Roses et Soucis, par Mlle V. Nottret.
37. Un Mariage en 93, par Thil-Lorrain.
38. L'enfant Prodigue, par Raoul de Nave
39. Contes d'Automne, par Michel Auvr
40. Florien ou l'enfant du siècle, p Michel.
41. Dans la Campine, par Aug. Snieders
42. La Feuille de Trèfle par Alfred d' veline.
43. Les jeunes filles, par Aymée Cécyl.
44. Trois mois au chateau, par Marie Eme
45. Aux Champs, par Urbain Didier.
46. Blanche de Montlhéry, par C. Guen
47. La Fille de l'Amiral, par Sévestre.
48 Deux Ménages, par Roux-Ferrand.
49. Penserosa, par A. de Lasthénie.
50. Les Quatre Missions, par Mme la baron A. Avignon de Nottret
51. Régine, ou la Perle des grèves, p H. du Castel.
52. Nélida, ou les Guerres canadienn (1812-1814), par Thil-Lorrain.
53. Scènes et Récits, par l'auteur de Robe
54. Les Gémeaux, par Amory de Langerac
55. Le Roman d'une Cloche, par De Ro vaire.
56. Fulla l'Égyptienne, par Ch. Moreau
57. Amour et Larmes, par Mary.
58. Une Saison a Spa, par Marie Emery.
59. Le Rocher de Sisyphe, par M. Auvr
60. La Reine de Mai, par Ecrevise.
61. Reine, par Madame la Comtesse R. la Tour du Pin.
62. Le Scheik, par Mme Kittl.
63. La Comtesse de Montbéliard, par Guenot

Cette collection s'augmentera de nouveaux volumes.

UN VOYAGE

DE NOCES

OU LUTHER ET SA FIANCÉE

PAR CONRAD DE BOLANDEN.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

NOUVELLE ÉDITION.

PARIS
LIBR INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
Querstrasse, 34.

V^VE H. CASTERMAN
EDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'EVÊCHÉ
TOURNAI.
1874

PROPRIÉTÉ.

PT
1819
.B5 L914
1874

UN

VOYAGE DE NOCES.

PREMIÈRE PARTIE.

I. LE MAITRE ET SON DISCIPLE.

> Tout semble hors de place : honte et douleur, que je sois venu dans le monde pour le régénérer ! SHAKSPEARE.

Il fallait assurément beaucoup de courage pour entreprendre, sans armes et sans escorte, un long voyage durant les fureurs de la guerre des paysans ; car on était sûr de rencontrer ces bandes sauvages pillant les monastères, ruinant donjons et châteaux , et tout disposés par conséquent à dévaliser et à maltraiter le voyageur sans défense. L'empire germanique, égal en puissance et en considération à l'ancien empire romain, semblait près de sa ruine et comme à l'agonie. En même temps, la puissance morale qui gouverne le monde, et à l'influence de laquelle l'empire catholique d'Allemagne devait son incomparable grandeur, l'Eglise catholique, avait à subir les plus pénibles et les plus sanglantes persécutions. Non-seulement les séditieux volaient ses richesses, les biens de ses couvents et fondations pieuses, mais encore sa doctrine tombait en défaveur et ses rites les plus saints étaient accusés d'idolâtrie. Et cette agitation

dissolvante ne s'arrêtait pas là; on proscrivait aussi la noblesse autre soutien de l'empire. Sous le drapeau de l'Evangile libre, les protestants détruisaient les châteaux et les domaines seigneuriaux, en chassaient cruellement les hôtes, en les faisant passer par les piques, ou les forçaient de devenir leurs esclaves. Pendant que l'empereur luttait contre les ennemis du dehors, et que les princes s'armaient contre la révolte intérieure, celle-ci grandissait avec une effrayante rapidité, et menaçait de rompre toutes les digues qui s'opposaient à ses dévastations.

Au milieu de tout ce tumulte, deux voyageurs exerçant évidemment des professions pacifiques, puisqu'ils ne portaient aucune arme offensive ou défensive, traversaient à cheval une étroite et paisible vallée de la forêt de Thuringe. Quoique le soleil fût ardent (c'était vers midi et à la fin du mois de mai), les deux cavaliers ne souffraient guère de la chaleur, car la forêt était traversée par des courants d'air frais, venus des enfoncements, et des gorges profondes où de légers brouillards défiaient encore les rayons du soleil. Çà et là, dans le bois, brillaient des gouttes de rosée sur lesquelles venaient se réfléchir les couleurs de l'arc-en-ciel; mille petites perles étincelaient dans les branches longues et touffues des bouleaux ou dans les toiles d'araignées, jusqu'à ce que, frappées des rayons du soleil, elles se perdissent, en tombant, dans la mousse. Au travers de l'étroite vallée s'enfuyait rapidement un clair ruisseau, réduit en ce moment à de très-minces proportions. Mais la profondeur du lit et les traces de fange restées aux arbrisseaux témoignaient que ce cours d'eau se gonflait considérablement, lorsque, pendant l'orage, les torrents se précipitaient des montagnes. Au bord de l'onde croissaient de beaux aunes, des noisetiers et d'autres arbres sur lesquels de charmants oiseaux modulaient leur chanson matinale, pendant que d'autres, posés sur des pierres, dans le léger courant, buvaient le flot limpide. Une herbe tendre, d'un vert éclatant, réjouissait les yeux et s'étendait, des deux côtés du ruisseau, jusqu'à la sombre et épaisse forêt où le gibier, à l'approche de l'homme, s'enfuyait épouvanté. Çà et là, parmi les montagnes, s'élevaient des rochers arides dont les fentes

servaient de retraite aux oiseaux de proie. Ils voltigeaient autour de ces rocs gigantesques ; mais à la vue des voyageurs, ils disparurent dans les nues, jetant par intervalles des cris sauvages et perçants.

Toutefois, les cavaliers ne prêtèrent pas la moindre attention à cette belle et romantique vallée. Ils s'avançaient en silence, visiblement préoccupés de sérieuses pensées.

L'un des deux annonçait la maturité de l'âge. Un habit large, sombre, et quelque peu rapé, lui descendait jusqu'aux talons ; sa tête était couverte d'une barrette qu'il ôtait de temps en temps pour s'essuyer le visage. Comme il était d'une assez forte corpulence et peu habitué à monter à cheval, il se fatiguait beaucoup. Avec son modeste accoutrement, cet homme avait une physionomie frappante. Des lèvres épaisses, des yeux mobiles et perçants, une arrogance et une impétuosité exprimées dans tout son être, annonçaient assez qu'il était sujet à de violents emportements. Souvent il fronçait le sourcil, ses yeux lançaient des éclairs et de brèves exclamations de colère s'échappaient de sa bouche. Ses mains tenaient mollement les rênes, et si des secousses fréquentes et douloureuses n'avaient pas éveillé de temps à autre ce cavalier maladroit, le profond songeur eût, sans nul doute, oublié sa situation présente.

Son compagnon portait un habit de la même coupe, mais sa mise était beaucoup plus soignée.

De belles et nombreuses boucles de cheveux s'échappaient de dessous sa barrette. Et il n'y était pas indifférent, car il les entretenait avec soin ; et lorsque le vent les mettait en désordre, il les ramenait avec complaisance à leur place accoutumée. Il devait être beaucoup moins âgé que l'autre ; sa figure était toute jeune et respirait une paix contrastant singulièrement avec les traits farouches de son compagnon, que sillonnaient de terribles tempêtes. Ses lèvres annonçaient une grande douceur et ses yeux se reposaient souvent avec inquiétude, avec une légère apparence d'anxiété, sur l'autre voyageur. Il aurait bien voulu l'arracher à ses sombres pensées, mais une crainte respectueuse enchaînait sa langue.

Depuis longtemps, ces deux hommes chevauchaient silencieux, sans que le plus jeune eût osé entamer une conversation que l'autre dédaignait, quand tout à coup un faux pas du cheval interrompit les rêves de ce dernier :

— Maudite bête ! tous les diables sont entrés dans le corps de cette charogne ! s'écria-t-il en chancelant sur sa selle, indécis à quitter ou à conserver son coursier. Que les corneilles emportent le maudit animal ! Cet exercice m'ennuie. Partout, je suis dans l'affliction et dans les périls ! continua-t-il d'un ton d'amertume ; en voyage, je crains les troupes vagabondes ; dans ma chambre, les tentations de satan ! Au milieu des plaisirs, je redoute les faux frères et les hâbleurs désœuvrés, comme ce vieux M. de Thaun, dont la tête grise voit constamment, dans ses hallucinations, des troupes de paysans. Ce seigneur rechigné ne songe seulement pas à bénir le nouvel Evangile, quoiqu'il ait gonflé déjà, des biens de plus d'un couvent, son trésor amaigri. Il répète toujours : « Les paysans livrent tout aux flammes ; les paysans tomberont sur notre propre dos. » Oui, ils traiteront ce niais orgueilleux comme les moines rubiconds.

— Oh ! maître, ne prenez pas en mauvaise part le discours de ce vieillard insensé, répliqua l'autre ; rejetez toute inquiétude et ne songez qu'à la beauté radieuse vers laquelle nous nous dirigeons, et qui vous est ménagée pour dissiper le trouble des jours mauvais.

— Tu es fou, garçon, grogna le morose docteur ; crois-tu que les yeux et les charmes d'une femme puissent rafraîchir mon cerveau qui bouillonne et couve l'amas d'ordures déversées sur la terre par la papauté [1] ? Non ! ce n'est pas pour cela que je me suis décidé à prendre femme : Cette fille d'Eve ne me ravira

[1] Ces mots suffisent pour faire connaître à nos lecteurs que le personnage qui se trouve en scène est le docteur apostat Martin Luther, le fondateur du protestantisme ; le *doux* Philippe Melancthon est son interlocuteur.

Si l'injure n'existait pas, Luther l'aurait inventée. L'imagination a peine à se rendre compte de la fécondité d'invectives que possédait le pré-

pas une minute de temps, et ne m'empêchera pas de remplir en tout point ma vocation.

— Au contraire, l'éclat de cette femme incomparable ne fera qu'augmenter la puissance de vos facultés. C'est avec raison que vous l'avez appelée l'étoile du matin de Wittemberg; on dit que Kathe[1] est réellement belle au-delà de toute expression.

— Ah! vraiment? répondit-il d'un ton railleur, vous vous entendez à louer en fripon, aussi parfaitement que mes adversaires à me lancer d'exécrables injures. Fût-elle la plus belle Eve (car une femme quelle qu'elle soit a quelque chose de la côte d'Adam), fût-elle l'idéal de tous les charmes et de toutes les grâces, elle ne me tenterait nullement.

— Sans doute! vous êtes trop élevé au-dessus des convoitises de la chair! dit le jeune homme dans l'intention d'amortir l'indignation du maître.

Mais sa louange obtint un résultat tout opposé.

— Trop élevé! s'écria le docteur en le rudoyant. Ne suis-je pas de chair et d'os? La femme n'est-elle pas créée pour l'homme et l'homme pour la femme? Et, s'il était possible... si moi, l'homme de chair et de sang, je pouvais vivre chaste comme un ange de Dieu, je ne le voudrais pas, afin de braver le pape qui, vrai suppôt de mensonges, nous inflige le célibat[2].

tendu réformateur, de l'excessive crudité et du caractère constamment blasphématoire de son langage.

Ayant à faire connaître *intimement* le premier des héros du protestantisme, dans un roman qui a eu un vif retentissement en Allemagne, l'auteur ne prête à Luther que des paroles empruntées aux livres du docteur de Wittemberg, et, dans les notes que nous indiquons, il a toujours soin d'y renvoyer le lecteur.

Toutefois, il lui a été impossible de ne pas reculer souvent devant le dévergondage de la langue de l'apostat; plus d'une fois, le traducteur français recule à son tour, et c'est encore ce que nous avons fait nous-même.

Mais Luther reste toujours Luther. Nous en donnons avis au lecteur.

(*Note de l'Editeur.*)

[1] Abréviation, en allemand, du nom de Catherine. C'est ainsi que se nommait la religieuse parjure que Luther épousa plus tard.

[2] *Vœux monastiques* de Luther.

— Oui, jusqu'à présent; mais à l'avenir le pape ne se hasardera pas de forcer les moines et les prêtres à garder la chasteté. Il n'aura garde de rien exiger qui puisse lui causer du détriment.

— Rien exiger qui puisse lui causer du détriment? C'est savant, mais obscur.

— Je voulais dire que le désir excessif qu'il a de régner, portera le pape à sacrifier le célibat; car, sans cette concession, son royaume se maintiendrait difficilement, à l'heure où vous, savant maître, montez si terriblement à l'assaut.

— Se maintenir difficilement? vous perdez la tête, Philippe! grogna le docteur courroucé. Nous avons placé le couteau sur la gorge du pape; nous avons mis l'oie à la broche, et l'avons servie au diable pour son souper. Et vous venez me dire bêtement, qu'il se maintiendrait difficilement[1] ?

— Je n'avais en vue que la condescendance du pape!

— Quelle condescendance? interrompit le docteur avec passion. Comme vous êtes stupide! Céder! que Dieu me préserve de ces oreilles d'âne qui croient à la condescendance et aux protestations du diable! Combien de fois vous ai-je crié à tue-tête : Le pape est un coquin, un archihérétique, le complice du démon, l'antechrist incarné[2]! Et vous m'imputez maintenant d'ajouter foi à cet infâme? Pour qui me prenez-vous, Philippe?

— Comprenez-moi donc, vénérable père! Le pape pourrait se convertir, abjurer ses erreurs, et, poussé par la crainte et le repentir, tomber à vos pieds et vous demander grâce et merci.

— L'excellent avocat! vous me faites penser que le pape est autre chose que le diable, dit le docteur, laissant paraître pour la première fois sur ses sombres traits un léger sourire, produit sans doute par l'idée de l'humiliante position dans laquelle le rusé Philippe avait placé le pape vis-à-vis de son maître.

Mais bientôt sa figure se rembrunit de nouveau, et il s'écria :

— Point de trève entre lui et moi! Quand il voudrait rejeter

[1] *Propos de table* de Luther. Edition de Leipzig, page 335. V.

[2] *Propos de table*, Leipzig, p. 340 et 341.

le sceptre, descendre de son trône superbe, avouer son erreur et le mal qu'il a fait à l'Eglise de Dieu, il restera toujours le diable et l'antechrist [1]. Combien de fois vous dois-je répéter, continua-t-il après un moment de réflexion, que toute peine est inutile, toute dispute inefficace, aussi longtemps que le peuple appréhende la sainte puissance du pape? Il faut arracher à ce grand âne sa sainte peau. Et le meilleur moyen, c'est de faire retentir sans cesse aux oreilles de ce vulgaire imbécile, ces cris : le pape est le destructeur de l'Eglise de Dieu, c'est le démon en personne, c'est l'antechrist! Je ne connais pas de meilleures drogues pour empoisonner la puissance de ce diable, et pour le faire crever.

— Je vois en cela une profonde sagesse! répondit Philippe. La puissance du pape est anéantie, du moment où les chrétiens ne considèrent plus en lui, au lieu de Jésus-Christ Notre-Seigneur, que le représentant du diable. Toutefois, ces protestations ne vous seraient pas très-utiles, si le pape acceptait seulement deux articles de votre évangile.

— Et lesquels?

— Le mariage des prêtres et la croyance au salut par la foi pure et simple.

— C'est dommage que vous ne soyez point pape, dit le docteur avec ironie, vous pourriez certainement donner un grand coup à l'Evangile épuré. Cependant, votre sainteté ne l'emporterait pas sur moi en indulgence. Si le satan romain permet le mariage aux prêtres, et son front se ridait à la pensée de voir se réaliser un changement qu'il jugeait, lui aussi, funeste aux progrès de l'évangile épuré, alors je permettrais aussitôt de prendre deux ou trois femmes au lieu d'une. Si le pape est généreux, je le serai davantage; et celui qui paie le mieux, dit le proverbe, emporte le plus de suffrages [2].

— Mais ce serait contraire à la Bible! dit le jeune homme involontairement et sans réflexion.

[1] *Propos de table*, Leipzig, p. 337. A.

[2] *Célibat et Mariage*, édition de Jenaer, tom. 2, p. 195.

Il tressaillit à l'instant comme s'il avait offensé grossièrement, dans la personne de son maître, le chef de l'Eglise. A peine osa-t-il jeter un regard timide et furtif sur son compagnon, dont la figure annonçait un orage.

— Comment! quoi? s'écria-t-il en arrêtant son cheval. Vous voulez donc m'enseigner l'Ecriture. D'abord, cet âne de garçon m'importune avec son maudit pape. Ce nom seul remue toute ma bile dans mes veines. Et maintenant, vous voulez me censurer? Ai-je accepté la querelle avec le pape, l'empereur et tous les diables pour me laisser reprendre par un ignorant inberbe, par un fou? C'est à moi que vous prétendez enseigner l'Ecriture! à moi qui l'interprète à ma façon, en dépit de tous les Pères, des papes et des conciles?

Il formula cette réprimande d'une voix pleine et agitée par l'indignation. En même temps, il élevait sa cravache, l'agitant d'un air menaçant du côté du jeune homme, qui n'aurait pas échappé à ses coups, si les mouvements du coursier n'avaient empêché l'inhabile cavalier d'atteindre le dos de Philippe et de satisfaire ses mauvaises intentions [1].

— Votre colère me tue, cher maître! dit tristement le jeune homme, en cherchant à se soustraire au châtiment et à calmer la fureur du docteur par ses prières et par l'expression lamentable de sa jolie figure. Pour l'amour de Dieu, cessez; ne frappez plus; j'ai parlé bien follement et blessé sérieusement votre sagesse. Croyez-moi, savant maître, ce n'est pas moi qui ai fait ces audacieuses déclarations.

— Ah! vraiment? Qui donc? Vous vous aidez du mensonge, et, non content de louer l'esprit de l'enfer, vous voulez encore lui ressembler?

— Il est vrai que j'ai contre moi les apparences; mais, croyez-moi, vénérable maître, votre grande sagesse vient de remporter une éclatante victoire. Vous enseignez que le diable

[1] *Etudes et essais sur l'Histoire de la Réforme. — Rapports de Luther avec Ph. Mélancthon. — Histoire de la Réforme,* par Dollinger, tom. Ier, page 354 et suiv.

s'empare fréquemment des hommes et les pousse où il veut; sans nul doute, c'est le démon qui m'a inspiré des expressions si téméraires, dit Philippe. (Et sa figure se couvrait d'une confusion causée par le mensonge auquel il recourait pour éviter la colère du docteur). Soyez-en sûr, ce n'est pas moi qui vous faisais ce reproche, c'est Beelzebub, l'adversaire de votre œuvre sainte.

Chose étonnante! cette misérable excuse satisfit le docteur. Il retira son bras étendu, baissa son fouet, et son visage s'adoucit.

— Bien possible! dit-il. Evidemment, c'est le diable qui vous a joué ce vilain tour. Partout, cet animal me harcelle : durant le sommeil, il expose à mes yeux des images repoussantes, sous d'infernales couleurs, de telle sorte que la sueur me monte violemment au front. Cependant, sache-le bien, démon insensé, tu ne mettras point d'entraves à la grande œuvre évangélique, et le pape, ton frère, ne trouvera pas en toi de soutien. Quand je veux prier, Satan intervient aussitôt et jette ses saletés dans mes oraisons; il me présente les couvents brûlés, les moines égorgés, et maintenant surtout, il me retrace la Guerre des paysans, et le bon Dieu animé contre moi d'un implacable courroux, à cause de ces prétendus méfaits! Quand j'écris, il se hâte d'occuper la pointe de ma plume; c'est pour cela que, dans mes livres, les diables jouent un si grand rôle. Croyez-moi, il erre à droite et à gauche, avec ses pieds fourchus. Il se trouve même sur la langue de mes meilleurs amis pour me narguer [1]. Mais, sache-le bien, mon cher, continua le docteur en s'adressant au diable d'un ton moqueur, sache que la Bible ne me gêne pas plus que tes folles tentations. J'ai jeté à tous les ânes pour l'anéantir, l'épître de paille de saint Jacques; penses-tu que je ne réussirais pas de même avec les autres épitres [2]? Décampe donc, mon cher, et va-t-en puer ailleurs. Voyez-vous, maître Philippe, comment il faut congédier le diable. Faites-lui des farces, contez-lui des bêtises, et, s'il vient

[1] *Propos de table* de Luther. Edition de Eisleben, 115. Edition de Leipzig, 220-221.

[2] *Œuvres de Luther*, VI. Wittem. p. 282.

avec des scrupules, demandez-lui s'il ne sait rien de nouveau [1]. Du reste, ajouta-t-il, et ses traits se déridèrent à la vue d'une outre énorme attachée à la selle de Philippe, vous avez là le meilleur remède possible contre les tentations de Satan. S'il fallait, pour braver le pape, biffer toutes les sentences de la Bible, je laisserais ce verset : *Vinum lætificat cor hominis* [2]. Le bon Dieu n'a rien dit de plus vrai.

Philippe détacha l'outre de la selle et l'offrit au docteur, dont l'aspect refrogné s'épanouit, à mesure qu'il respirait l'odeur fortifiante du vin.

— Maître Philippe, dit-il avec bienveillance, réjouissez-vous de ce que le bon Dieu vous ait donné à moi, comme autrefois il a confié à Raphaël le jeune Tobie.

Et portant l'outre à ses lèvres, il buvait à longs traits; Philippe souriait malignement, car il savait combien son compagnon aimait le vin, et combien ce breuvage était tout-puissant sur son humeur.

— Nous n'allons pas en Médie, comme jadis Raphaël, pour chasser les diables, poursuivit le docteur, après avoir rendu l'outre; mais croyez-moi, à Arnstein nous en aurons à chasser plus de sept, qui tous possèdent le maudit carme. Mais il faut qu'ils sortent, alors même que cet âne du pape serait possédé de l'antechrist.

— Le carme est bien versé dans la théologie, et il discute avec habileté, dit Philippe; cependant, il sera contraint de baisser bientôt la lance devant toute l'assemblée. Sa science vous résistera difficilement.

— Quoi! difficilement! dites-vous? Résister difficilement! s'écria le docteur en fronçant avec menace le sourcil gauche.

— Permettez! je veux dire que les sophismes du moine tiendront à peine devant votre sagesse.

— A peine! s'écria subitement le docteur, quel flagorneur vous êtes, maître Philippe! A peine!... difficilement!... pro-

[1] Edition de Eisleben, 218. V.

[2] Le vin réjouit le cœur de l'homme.

lablement! Pour la souplesse du langage, vous l'emporteriez sur tous les juristes et sur tous les philosophes. Vous ressemblez à une anguille qu'on ne peut tenir en main, ou à un sac de laine auquel on ne peut imprimer un choc considérable, parce qu'il cède toujours.

— Oh! vénérable maître! repartit le tendre Philippe du ton le plus doucereux, vous savez bien que je ne dis jamais rien de semblable avec assurance, quoique, dans ce cas-ci, je sois prêt à risquer ma vie en gage de votre victoire sur le papiste.

— Bon! bon! je sais, dit le docteur impétueux, et les rides de son front se lissaient de nouveau; il faut des hommes de toute sorte, des renards et des lions; parfois, un renard m'est nécessaire. Songez seulement à ce qui m'est arrivé ce matin. Ce vieux monsieur de Thaun, avec son babil de femme, m'a tellement mis en colère, que de véritables étincelles me sortaient des yeux et me permettaient à peine d'entrevoir vos signes.

Il se tut quelques moments, préoccupé sans doute de la conversation de M. de Thaun. Puis, il continua :

— Serait-ce vrai, ce que le chevalier raconte des paysans? Après avoir brûlé les couvents et les fondations, s'en prendraient-ils aux châteaux et aux maisons des seigneurs ?

— C'est possible. Mais je redoute un plus grand malheur! dit Philippe en hésitant, comme s'il avait eu peur d'avouer la cause de ses alarmes.

— Un plus grand malheur? répéta le docteur, fâché de la réserve de son compagnon.

— Je crains, ajouta Philippe, que l'on ne vous impute la révolte des paysans avec toutes ses conséquences.

— Vous craignez cela? Fi donc! Cachez-vous de honte! Le poltron! Oui, vraiment! et le docteur levait la voix et la main, l'Evangile épuré serait donc encore longtemps en souffrance, si le démon de la crainte possédait mon corps! Longtemps encore, la vraie parole de Dieu resterait dans les égoûts de la papauté! Longtemps encore les pauvres gens seraient les esclaves des gras prévôts et des abbés! Non, s'écria-t-il d'une voix qui retentit des deux côtés de la vallée, non, rien de mieux

que la révolte pour en finir avec les monastères ! Point de bonheur ni de prospérité en ce monde, tant que l'orgueilleuse Rome ne sera pas complètement anéantie [1].

— Comprenez-moi bien, maître, dit le souple Philippe, ce n'est pas cela que me fait redouter l'insurrection des paysans. Qu'elle continue à frayer sa route à la nouvelle Eglise pour la destruction de l'ancienne ! Mais les paysans insatiables, après les couvents, attaquent et brûlent les maisons des seigneurs, et cela me paraît dangereux.

Et il levait l'index, et sa bouche entr'ouverte annonçait la conclusion de cette conjecture, lorsque le fougueux docteur, l'interrompant tout à coup :

— Par Dieu ! cria-t-il, vous me communiquez presque l'épouvante que vous inspire satan. Dites donc, les paysans sont-ils des chiens ? sont-ils des bêtes pour devoir labourer, au profit de stupides propriétaires, comme des bœufs et des chevaux ? Ne sont-ils pas des hommes ?.... Oui, et les meilleurs enfants de Dieu. Et le libre évangile ne les mettrait pas en liberté ? Vous leur en voulez de secouer le joug qui les accable ? Certes, je suis venu sur la terre pour les affranchir, relever les humbles et précipiter de leur trône les orgueilleux Et s'il le fallait, je me placerais à la tête des paysans, comme autrefois Moïse, et je les mènerais à la victoire contre les Cananéens et les Amalécites [2].

— On peut attendre cela de votre courage, excellent maître, dit Philippe, dans l'espoir de garder la parole par cette légère flatterie, les paysans sont des hommes et doivent être traités selon les lois de l'humanité. Vous dites qu'ils doivent secouer le joug ! Mais que faire s'ils n'en sont pas capables ? Que deviendra notre cause, si les nobles se coalisent et égorgent les paysans, par milliers ? Vous avez entendu vous-même, ce matin, le vieux chevalier vous attribuer la révolte des paysans : la

[1] Edition de Wittemberg, XII, p. 225 ; I, p. 51.

[2] Edition de Wittemberg. Tom. V, p. 206 et suivantes ; 232 b., et suivantes.

fureur de la noblesse victorieuse ne se tournera-t-elle pas contre nous, pour se venger de l'incendie de ses châteaux et du sang de ses alliés?

Il poursuivit encore quelque temps, peignant sous les plus vives couleurs les épouvantables malheurs de la révolte, tels qu'on les éprouvait alors aux bords du Rhin, et tels surtout qu'ils devaient bientôt s'étendre dans la Thuringe et même dans l'empire allemand tout entier.

— Diables! s'écria le docteur irrité, jusques à quand poursuivrez-vous la cause de Dieu de vos craintes pusillanimes et de vos fausses conclusions, et travaillerez-vous à me faire tourner la tête? Les paysans ne sauraient être vaincus; ils ne le seront pas! Leur cause est juste et tous les efforts de l'empire n'éteindront pas cet embrasement. Oui, c'est le feu que j'ai appelé du Ciel pour anéantir tous les couvents et tous les boulevards de l'infâme antechrist. Ah! certes, je serais un véritable imbécile de céder à vos artifices, et de rompre, à cause de vos prédictions sinistres, avec les paysans qui me servent si bien contre la papauté [1].

Maître Philippe était trop prudent pour hasarder de nouvelles objections, uniquement propres à augmenter la colère du docteur. Il songea plutôt au moyen de l'apaiser, et il savait par expérience que ce n'était pas facile. Mais, soudain, son attention fut détournée par un vacarme confus et lointain, répercuté dans la vallée, sans qu'on sût précisément l'endroit d'où il provenait. Tantôt le bruit bruissait dans les cimes des arbres comme des voix d'hommes sourdes et lointaines; tantôt il retentissait dans la forêt comme des cris de toutes sortes d'animaux et augmentait à mesure que nos deux voyageurs avançaient.

— On dirait que le diable a conduit ses troupeaux paître là-haut sur les montagnes, dit le docteur. C'est un tapage infernal!

Et il se sentit inquiet, car le vacarme devenait de plus en plus bruyant. On commençait à distinguer le cliquetis des armes, ce qui ne devait pas sourire à un homme de paix

[1] *Etudes et Essais sur l'Histoire de la réforme.*

comme le savant docteur, malgré les protestations qu'il avait faites dans la chaleur de l'emportement.

— Maître Philippe, dit-il avec une douceur extraordinaire, combien pensez-vous qu'il y ait encore de lieues d'ici au château? Ne dirait-on pas que les gens d'armes du comte font des évolutions militaires, là-bas, dans la vallée?

Philippe regarda le docteur avec de grands yeux, car ils étaient encore éloignés de presque toutes une journée de l'habitation du seigneur. Néanmoins, il n'en souffla mot, devinant que la crainte d'un prochain danger induisait son compagnon en erreur.

— Oui, ce fut un aveuglement du diable incarné, dit le docteur, d'exposer, sans escorte, notre personne à tous les périls. Vous ignorez comment ces grossiers papistes me tendent partout des piéges; ils ont même empoisonné les bords des chaires et des coupes pour se débarrasser de moi, d'un pauvre diable! J'ai pris, dans une heure malheureuse, la résolution d'aller à la rencontre de Kathe... Mauvais prélude à mon mariage!

Philippe tenta de le rassurer.

— Laissez là, dit-il, toute appréhension. Dieu vous protége. N'est-ce point pour lui, que vous entreprenez ce voyage? Vous auriez pu attendre chez vous votre chère fiancée, mais dans l'intérêt de l'Evangile épuré, vous avez choisi, comme lieu d'entrevue, les domaines du comte, afin de gagner celui-ci à votre cause par votre triomphe sur le rusé carme.

En ce moment, le bruit avait cessé. Les deux voyageurs s'avancèrent en paix, et le docteur respira plus librement; toutefois, le calme ne fut pas de longue durée, car on entendit tout à coup plusieurs centaines de voix d'hommes faisant retentir la vallée d'une mélodie religieuse, chantée solennellemen en chœur, et contrastant, d'une manière étrange, avec le va carme sauvage qui avait précédé. Les deux voyageurs écoutèren pleins de surprise, et le visage du docteur s'illumina de joie e de ravissement. Pour avancer plus vite, il excita son cheval malheureusement, le savant homme était si peu fort sur l'équi

tation, qu'il chancelait sur sa selle et menaçait de choir à tout moment. Mais la crainte de toucher terre d'une façon désagréable ne l'empêcha pas de stimuler encore l'animal, afin de sortir plus vite de la forêt, qui jusque là leur avait dérobé l'horizon.

En ce moment s'offrit à leurs yeux un spectacle surprenant. L'étroite vallée s'élargissait subitement et plusieurs milliers d'hommes auraient pu y camper à l'aise. Des deux côtés, le dos des montagnes s'écartait brusquement comme pour former, par la jonction avec la montagne élevée qui se posait entre les deux, un immense amphithéâtre. Çà et là, se dressaient perpendiculairement des rocs gigantesques. Du milieu des massifs de bouleaux et de chênes, sortaient des pointes de rochers grisâtres, semblables, vus de loin, à de vieilles tours calcinées. Dans la plaine, il y avait des bosquets de sapins peu épais; la plus grande partie du sol était inculte et couverte seulement de bruyères. Des colonnes de fumée, s'élevant de plusieurs points opposés, surnageaient en pâles nuages au-dessus de la vallée. Tout à coup, du sein des massifs, scintillèrent de grandes flammes; il aurait suffi d'un vent plus violent pour allumer dans la forêt, malgré la surveillance du meilleur garde, un incendie général. Et dans l'embrasement, entre la fumée et les flammes, s'agitaient des formes lugubres et fantastiques, pendant que derrière les rocs se faisaient entendre des chants qui ébranlaient toute la vallée.

— C'est un camp de paysans! dit Philippe à demi-voix, avec une expression de physionomie qui montrait que cette découverte ne lui était pas agréable.

Bientôt, on vit combien il avait raison de se défier d'eux. Des hommes d'un aspect sauvage sortirent soudain des broussailles voisines, en criant :

— Ici des moines! des moines! Pendez-les! Embrochez-les!

Ces paroles étaient accompagnées de gestes significatifs. Ils brandissaient prestement de longues perches, munies à leurs extrémités de redoutables pointes de fer. Philippe fit voir alors combien il était attaché au docteur. Oubliant son propre dan-

ger, il pousse son cheval entre son compagnon et les armes menaçantes de l'ennemi. Le docteur lui-même ne manqua pas d'énergie. Il ne recula point d'un seul pas, et, d'une voix impérieuse, commanda à son jeune protecteur de lui laisser la voie libre. Puis, se soulevant sur ses étriers et sans qu'il prononçât une seule parole, il vit avec bonheur les armes s'abaisser devant la dignité de souverain empreinte dans toute sa personne.

— Vous avez manqué votre coup! s'écria-t-il, serviteurs de Dieu, et auxiliaires de l'Evangile libre! Vous avez failli tuer le père qui vous a tous conçus dans l'esprit. Je suis le docteur Martin Luther!

Les paysans se regardèrent avec surprise, après avoir fixé des regards timides et soupçonneux sur le réformateur, qui se réjouissait de l'impression favorable produite par la puissance de son nom.

— Si vous dites vrai, vous passerez sans être tondu! dit un des hommes armés, probablement le commandant de la troupe. Toutefois, on ne peut se fier à un ancien moine, comme dit frère Bernard inspiré du Saint-Esprit. Il faut donc vous présenter à ce même frère qui verra, sans doute, si vous êtes le vrai Luther. Si vous ne l'êtes pas, attendez-vous à être pendu sans miséricorde; car nous avons juré d'extirper toute la séquelle de la Sodome romaine.

— C'est un serment chrétien! dit le réformateur, sans se formaliser le moins du monde de la méfiance des paysans et de leur zèle à remplir leur serment.

Ils saisirent, sans plus de façon, les brides des chevaux et se dirigèrent vers un escarpement de rochers.

II. LE CAMP DES PAYSANS.

> Seigneur, souvenez-vous de votre parole, et réprimez les meurtres du Pape et des Turcs, qui veulent précipiter de son trône Jésus-Christ et son Fils.
>
> LUTHER. — *Chant d'église.*

Les voyageurs, en traversant le camp des paysans, purent l'inspecter à l'aise. Partout on entendait les cris confus d'animaux enlevés aux nobles et aux religieux. Des êtres à demi nus et garrottés gisaient près du feu : à leur tête rasée, on devinait que c'étaient des moines, qu'on se disposait, sans doute, à pendre dans le cas où ils résisteraient aux lumineuses représentations du frère Bernard. Une foule d'objets volés dans les églises et les couvents, ornements de prêtres ou des autels, images des anges et des saints, statues pieuses, étaient jetés pêle-mêle sur le sol. Mais un autre spectacle attira surtout l'attention des visiteurs. C'étaient les costumes de leurs hôtes improvisés.

Le guide de Luther portait une large robe de toile fine attachée à sa taille par une ceinture rouge, au-dessus de laquelle pendait, en larges plis, cette robe relevée, dans les contours de laquelle semblaient réfugiés les objets précieux tombés sous la main du héros, lors du pillage des couvents et l'assaut des châteaux-forts. Le bas de ce vêtement, autrefois blanc, mais maintenant de couleurs variées et fort indécises, était garni d'une riche dentelle. Malgré les souillures de la terre où avait campé le lancier, on pouvait néanmoins reconnaître l'aube que le prêtre porte à l'autel pendant la célébration du saint sacrifice de la messe.

Il avait au cou un large ruban brodé d'or, et, en y regardant de plus près, on retrouvait les restes d'une étole, telle qu'en

ont les prêtres dans leurs fonctions ecclésiastiques. A ce collier, était attachée une plaque d'or que le brave contemplait à chaque instant avec une orgueilleuse admiration. Il l'avait gagnée, quelques jours auparavant, à la dévastation d'un monastère ; il ne regrettait qu'une chose, c'était d'avoir vu lui échapper et passer au pouvoir du capitaine le calice d'or que cette patène avait recouvert. Sa tête était ornée de la barrette d'un curé de village qu'il avait tué de ses propres mains, à moins qu'il ne se vantât, par fanfaronnade, d'un crime supposé. Il avait aux pieds les souliers que portait un abbé les jours de grande fête, et, au-dessus de cette chaussure brodée d'argent, pendaient les lambeaux d'un haut-de-chausses.

C'étaient les seuls vestiges de son ancien accoutrement. Les autres paysans étaient affublés à peu près de la même façon. Le réformateur, en arrivant près du rocher où la multitude entourait un ardent prédicateur, ne put s'empêcher de sourire, à l'aspect de ces bizarres déguisements. Toutefois, tous étaient si absorbés par le prédicateur, que l'on ne prêta guère attention aux étrangers. L'orateur était debout sur un roc, planant au-dessus de ses pieux auditeurs. Près de lui flottait une bannière attachée à un long bâton ; c'était un immense drapeau. D'un côté était écrit le mot : *Bûndschûh* (soutien de l'alliance) ; de l'autre, brillait un soleil aux rayons d'or, sous lequel on lisait :

Tout mortel, ici-bas, qui veut la liberté,
De ce soleil brillant doit suivre la clarté.

Malheureusement, le sermon de l'orateur ajoutait à cette lumière, et pour lui et pour ses auditeurs, une autre lumière, une lumière tristement éloquente. Il témoignait combien une passion aveugle peut égarer la raison humaine. Ses mains s'agitaient sans cesse avec violence, et on craignait à tout moment de le voir tomber de sa chaire improvisée. Sa figure était en feu et ses yeux roulaient dans leurs orbites avec un sinistre éclat. Pendant qu'il levait la main droite d'un air menaçant, il passait brusquement la gauche dans sa longue chevelure qu'il

mettait d'accord avec la farouche expression de son visage. En même temps, il proférait force malédictions et imprécations contre l'Eglise de Rome et contre les catholiques fidèles avec une telle volubilité, que les esprits les moins crédules craignaient qu'il ne fût tombé au pouvoir d'un malin esprit. Le réformateur vit avec plaisir le zèle et le dévouement d'un de ses meilleurs disciples, et ses efforts pour amener le peuple à l'Evangile épuré. Il n'avait pas espéré de le rencontrer prêchant la multitude en ce lieu, et quoiqu'il lui connût une éloquence naturelle, il s'étonnait cependant de le voir enchaîner tout un peuple à ses lèvres. Il n'était pas moins surpris des coups vigoureux qu'il portait à Rome ; car le frère Bernard renchérissait encore sur les expressions bien connues de Luther contre le Pape et l'Eglise romaine.

Toutefois, le frère Bernard avait, à son insu, deux autres auditeurs. Environ cent pieds au-dessus de sa tête se trouvait, dans le flanc des rochers, une profonde caverne. De toutes parts, les rocs étaient escarpés, et, hormis un étroit sentier à peine visible et fort dangereux, cette caverne formait une forteresse naturelle et inaccessible. Un grand nombre de chênes en cachaient l'entrée, et derrière les arbres, sur un banc de pierre, était assis un homme armé de pied-en-cap. Sa tête reposait sur sa main de fer, son coude était appuyé sur ses genoux, et son casque portait les restes d'un panache blanc en lambeaux. Sa grosse armure était tachée de sang, de même que la poignée de son épée placée à côté de lui, tandis que sa petite hache de fer était jetée à l'écart, avec insouciance. A en juger par sa physionomie, cet homme était avancé en âge, à moins que les soucis et les souffrances, empreintes visiblement sur son visage martial, ne l'eussent prématurément vieilli.

Il écoutait la harangue du frère Bernard avec une indifférence qui se changea en une vive attention, lorsque le réformateur monta lui-même en chaire, stimulé par les circonstances plutôt que par le désir d'enseigner. Parfois le guerrier frappait le roc, indigné de perdre, au milieu des applaudissements continuels de la foule, une parole du discours de Luther.

A quelque distance du soldat, apparaissait une forme mystérieuse qui rappelait les contes des fées, tels qu'on les retrouve encore dans les souvenirs du peuple. Une ample robe, blanche comme la neige, couvrait son corps élancé, et un ruban bleu entourait négligemment sa taille. Les boucles de sa chevelure soyeuse descendaient en désordre sur ses épaules, et, d'une main gracieuse, elle écartait parfois de son beau front les touffes vagabondes. Elle avait un visage d'une ineffable beauté, et tantôt ses doux yeux bleus se reportaient avec anxiété sur le guerrier, tantôt se levaient douloureusement au ciel comme pour implorer secours. Si des circonstances extraordinaires n'avaient point conduit et ne retenaient cette apparition en ces sombres lieux, il fallait bien croire à toutes les espèces de diables dont le réformateur entretenait en ce moment son nombreux auditoire.

Selon sa coutume, Luther s'insurgeait contre les papistes, qu'il comparait à toutes sortes d'esprits infernaux, et il représentait le Pape comme le prince des démons, comme l'antechrist. Les paysans accueillirent favorablement ses diatribes, surtout la péroraison qui fut courte mais pleine d'onction, comme on peut le croire.

— Que rien ne vous arrête, mes bien-aimés frères ! s'écria-t-il, jusqu'à ce que toute cette vermine de la Sodome romaine soit exterminée. A bas les Evêques endiablés ! à bas leurs siéges ridicules ! à bas les grands imbéciles ! à bas les hauts et les petits tyrans ! à bas les châteaux ! Ce sont de véritables coupe-gorge de la liberté chrétienne ! Allez, débusquez tous ceux qui résistent à la parole de Dieu et ne veulent pas y croire !

Et, en terminant, d'une voix haute et enflammée :

— La grâce de Dieu sera la récompense de ceux qui travaillent aux dépens de leur vie, de leurs biens et de leur honneur à anéantir toute servitude et à étendre l'Evangile épuré[1] !

Des applaudissements frénétiques accompagnèrent le moine

[1] *Œuv. de Luther*. Edit. de Wittemb. t. 7, p. 314 b. et 316 a ; — XII, p. 223 l.-51. Ceux qui désireraient lire tout le sermon du réformateur le trouveront dans ses Remarques sur le prophète Habacuc, p. 339 a ; — 347, 352 b.

furibond à sa descente du rocher; jamais parole ne fut accueillie avec un pareil enthousiasme par un auditoire, à l'exception toutefois du guerrier de la montagne, dont les yeux semblaient menacer de mort le réformateur. Certes aucun paysan ne se doutait que bientôt, leur révolte échouant, pendant qu'ils seraient massacrés par les nobles alliés, Luther crierait aux princes « de tuer ces cruels paysans comme des chiens enragés. »

Plusieurs moines défroqués conduisirent le réformateur à une place d'honneur dans la vallée. On apporta à l'instant des vivres enlevés aux monastères, et le maître assaisonna de traits d'esprit et de ses bons mots bien connus le frugal repas. Les chefs de la bande trouvaient un plaisir tout particulier à ces propos de table. L'humeur enjouée de l'ex-Augustin charmait tellement ces grossières natures, qu'ils juraient n'avoir jamais vu de leur vie un moine plus jovial.

Le docteur, de son côté, s'évertuait à découvrir quelque chose de leurs futurs projets. Ils se contentaient d'assurer qu'avant un an tous les couvents et toutes les fondations pieuses de l'empire allemand seraient réduits en cendres, et les moines et les évêques convertis ou pendus.

— Avant que le soleil se soit couché deux fois, ajoutaient-ils, un autre monastère aura cessé d'exister.

Tout à coup, à une distance peu éloignée, on entend un bruit confus, et des chants religieux. Les gais buveurs regardent autour d'eux; l'étonnement et le plaisir se peignent sur tous les traits.

Pour s'expliquer la mascarade qui doit suivre, il faut savoir que Luther se plaisait à parodier les processions catholiques. Il forgeait lui-même des caricatures pour couvrir le culte de ridicule. Cependant, on aurait tort de croire que, dans ces amusements honteux, il obéit seulement à une seule inclination de la nature; il avait un but plus profond; il savait l'impression produite sur le cœur du vulgaire par ces représentations symboliques; il savait que le peuple, depuis son enfance, était profondément attaché aux rites catholiques, et avec un respect

tel qu'il ne pourrait les anéantir qu'en les ridiculisant. Le frère Bernard connaissait le stratagème du réformateur : aussi s'était-il empressé d'organiser une procession dérisoire et très-facile en ce moment, car on avait accumulé dans le camp les dépouilles de plusieurs églises.

Sortant des plus proches buissons, la croix venait de paraître à la tête du cortége. Elle était formée d'un bois de lance auquel on avait attaché un bâton en travers. Bien que les zélés destructeurs du vrai sacrifice de Dieu eussent l'habitude de vider scrupuleusement les couvents, comme le prouvaient les objets de mince valeur répandus çà et là, cependant, nulle part, on ne rencontrait de croix, parce que, dans le pillage, on les brisait tout d'abord, avec une sainte colère, comme la plus grande des abominations. Lorsque le crucifère se fut approché du lieu du festin, Luther poussa de grands éclats de rire à la vue de cette comique figure. Il avait le chef couvert d'une vessie, de sorte qu'il semblait avoir toute la tête rasée, à l'exception toutefois d'un cercle étroit, comme certains religieux. Il s'était fourré dans le froc brun de quelque moine, et son capuce était rempli de toutes sortes de provisions, afin de rappeler les ordres mendiants particulièrement en butte à la rage du sectaire, et à qui « on devait jeter une pierre de six livres quand ils demandaient un fromage. »

Le personnage qui nous occupe, naturellement bossu, avait augmenté encore cet ornement naturel en arrondissant tout son individu. On eût dit un véritable tonneau vivant, surmonté d'une tête. Il se gonflait continuellement les joues, et, avec l'haleine de sa bouche, il agitait de longs poils roux qui lui croissaient sous le nez.

Après ce premier monstre, venait un âne revêtu également d'un froc. Sur le dos de l'animal était assis un homme grave, affectant une dignité risible, dans le costume complet des prêtres officiant à l'autel. Seulement, il avait mis la chasuble à l'envers, sans doute pour augmenter le ridicule. Il portait dans la main gauche une fiole pleine d'huile ; il en frotta les oreilles de l'âne, balbutia solennellement des paroles apparemment sé-

rieuses, et fit un grand signe de croix sur la tête de l'animal, le tout au suprême divertissement de Luther, qui voyait ainsi traduire en faits ses exécrations contre les sacrements de Confirmation et d'Extrême-Onction [1]. Le suave docteur, Philippe Melanchton lui-même, digne compagnon de voyage du réformateur, ne put se défendre d'un sourire.

Suivaient une foule de mimes grotesques. Un, surtout, excita l'hilarité de Luther, au point que les larmes roulaient le long de ses joues. Sur le dos d'un énorme porc, qui mêlait incessamment sa voix au chœur des chantres, se tenait un jeune homme, à qui avait été dévolu l'honneur de représenter le Pape. Il avait sur la tête la mître d'un abbé, et s'était revêtu de vêtements épiscopaux, figurant les insignes de la Papauté. Sa main gauche portait quelque chose que nous ne pouvons nous résoudre à dire : ceux qui connaissent la caricature que Luther a faite du pape monté sur un porc, le savent bien [2]. Il s'était attaché d'immenses oreilles d'ânes, et, au front, les cornes d'un bouc représentant les cornes du diable ; il agitait parfois la main comme pour donner la bénédiction. L'ensemble reproduisait passablement la caricature créée par l'imagination de Luther, afin de détruire chez le peuple, en le ridiculisant, la puissance morale du pape.

Enfin la procession se retira au milieu d'un vacarme épouvantable et Luther s'écria, en s'essuyant le front :

— Voilà une exacte revue des épouvantails du diable, avec lesquels il a dupé si longtemps la chrétienté. Oui, cela changera bientôt, quand même tous les couvents devraient être brûlés et l'antechrist descendre en enfer avec tous les serviteurs de la prostituée de Babylone, les évêques et les prêtres !

À ces mots, un feu sinistre étincelait dans les yeux du fameux docteur, dont l'éclat cependant disparut assez vite, en vidant, à la santé du frère Bernard, une coupe remplie jusqu'aux bords d'un vin généreux et vermeil.

[1] *Œuv. de Luther.* Edit. de Wit. T. 6, p. 169b. et suivantes.
[2] Ed. d'Eisleben, p. 371. b.

— C'est dommage, dit Bernard, que notre capitaine soit de nouveau tourmenté par un de ses fréquents accès de mélancolie; il pourrait plus dignement que moi lutter avec vous à boire; c'est encore une fois aujourd'hui un Saül : sa hallebarde est jetée loin de lui, ses lèvres sont comprimées avec fureur, ses yeux fixés à terre, son poing enterré dans sa barbe, et sa physionomie rigide et froide comme s'il était de marbre. Il nous manque un David pour l'adoucir aux accords de sa harpe.

— Drôle de sire! a-t-il souvent de pareilles attaques? demanda le réformateur avec un air d'intérêt comme un médecin qui s'enquiert de la santé de ses malades.

— Très-souvent; en temps de paix, presque toujours! répondit Bernard. Mais faut-il donner l'assaut aux châteaux-forts, affronter le trépas? il n'y a pas, dans l'armée entière, d'homme plus gai que lui.

— Dans ce cas, vous avez tort de le comparer à un Saül, c'est un second David! s'écria Luther; s'agissait-il de massacrer des Cananéens et des serviteurs de Baal, le roi David était dispos et de bonne humeur; mais une fois tranquille dans sa maison, au souvenir de ses péchés, il jeûnait, chantait des psaumes, se macérait le corps et devenait complètement fou.

— Puisque David jeûna et fit pénitence, y avait-il donc alors aussi des papistes? demanda le robuste Grimeisen, l'un des chefs des paysans.

— Ne savez-vous pas que Beelzébut est plus âgé qu'Adam le premier homme? répondit le savant docteur. Quoi d'étonnant, après cela, que le diable du jeûne et de la pénitence soit entré dans le corps du roi David, et de telle façon que l'armée entière des Juifs ne put l'en chasser ?

— Aucun de ces diables-là n'est entré dans le corps du capitaine, dit Grimeisen ; car il mange et boit comme trois et même comme quatre. Son estomac est complaisant, ses dents bien aiguisées. Ce n'est certainement pas le diable du jeûne qui est en lui! Mais... et le digne chef fit à Luther une question étrange qui manifestait pourtant la grande idée qu'il avait de l'érudition du réformateur.... mais si ce n'est pas le diable du

jeûne, lequel serait-ce donc? combien d'espèces de diables y a-t-il?

Le docteur ne s'offensa nullement de la demande; elle parut même le flatter, car elle le plaçait sur un terrain où il avait, par expérience, acquis de vastes connaissances.

— Laissons les esprits diaboliques en paix, mon ami! répliqua-t-il. Gardez-vous, spécialement, des grands et des petits diables qui, dans le royaume du Pape, induisent les chrétiens en erreur : le diable des pèlerinages, le diable des indulgences, le diable du purgatoire, le diable des bulles, le diable des confréries, le diable des saints, le diable de la messe, le diable des couvents, le diable des prêtres, le diable de la confession, le diable des sectes, le diable des hérésies, le diable du pape et le diable des anathèmes.

Le sectaire dit tous ces noms avec tant de rapidité, que Grimeisen le regarda la bouche béante, surpris de sa science en fait d'esprits mauvais dont l'existence inspirait, à certaines heures, au chef de la bande, des angoisses et de terribles frayeurs.

— Je n'ignorais pas qu'il y eût un démon de la messe, dit-il, c'est pourquoi j'ai travaillé avec acharnement à anéantir les calices et leurs étuis, les autels, les chasubles, les ostensoirs, les ciboires et les prêtres eux-mêmes. Mais le frère Bernard ne nous a pas encore entretenu des démons des saints.

— Ce sont précisément les plus dangereux, dit le docteur. Ils ont attiré à l'antechrist de Rome bien des ames, martyres du démon, et conduites à leur damnation éternelle [1]. Pour vous, vous n'êtes point les serviteurs et les valets du démon du pape, vous êtes tous les enfants libres de Dieu, libres par l'Evangile épuré, lumineux, que j'ai ressuscité! s'écria le sectaire avec un vif enthousiasme. Le Christ est notre Seigneur, nous sommes fiers de lui; il nous a délivrés des entraves de la loi, ne laissant soumis aux œuvres saintes du diable que les papistes endurcis. Moquez-vous donc des œuvres pies, laissez les superbes

[1] *De Conc.* — Ed. de Wit., T. 7, p. 240 b.

idolâtres aller en enfer, avec leurs bonnes œuvres! Vous, vous serez sauvés par la foi pure et simple. Volez, frappez, étranglez, massacrez, brisez les liens du mariage, agissez à votre gré sous le libre évangile; car ainsi vous deviendrez semblables à Jésus-Christ qui, selon les prédictions des prophètes, devait être le plus grand des meurtriers, des adultères, des voleurs, des pieux brigands et des blasphémateurs [1].

Peu à peu le réformateur s'anime; il se sent du zèle pour remplir sa sainte vocation, et instruire les paysans des libertés de l'Evangile. Il lit avec complaisance l'effet de sa doctrine sur les rudes visages des révoltés, heureux de devenir semblables au Christ... en incendiant, en pillant et en égorgeant, car déjà bien des fois ils avaient lavé leurs mains dans le sang des papistes, à la faveur des libertés données par le nouvel évangile, avec lequel, toutefois, leur conscience ne voulait pas toujours s'harmoniser.

— Assez prêché pour aujourd'hui! dit à la fin Luther. Allons maintenant chez le brave capitaine; je suis curieux de faire la connaissance de ce grand soldat du Christ.

— Ne ferions-nous pas mieux de continuer notre voyage? demanda Mélanchton dont la mine anxieuse trahissait les sentiments avec lesquels il s'avançait vers le sombre et cruel chef des paysans.

— Bah! s'écria le docteur que d'abondantes libations inclinaient à ne vouloir pas voyager seul, cela ne presse pas, maître Philippe. La belle Kathe, comme vous nommez ma jeune fiancée, peut bien attendre son Martin à Arnstein. On ne doit point gâter les femmes; il vaut mieux que la femme attende l'homme que l'homme la femme. Et puis, ne sera-t-il pas toujours temps de me laisser briser les côtes par ce maudit cheval?

Melanchton ne fit pas d'inutiles objections; mais, avec un malaise inexprimable, il suivit l'escorte, à la tête de laquelle était Bernard, et l'on se dirigea vers la tente du capitaine.

[1] IV. In cap. 3 ad Cal. p. 91.

III. LE CAPITAINE.

> Vous enseignez de vains mensonges, que vous suggère un esprit mal tourné. Votre cœur n'est point mû par un sentiment unique, fondé sur la parole de Dieu. LUTHER. — *Chants.*

— Votre capitaine demeure donc là-haut sur le rocher, comme un hibou? demanda Luther, indigné de cette ascension pénible qui le faisait beaucoup transpirer. Impossible de découvrir quelque part une tente ou une habitation humaine! On n'aperçoit que des rocs grisâtres et des tannières d'animaux féroces.

— Nous n'avons plus vingt pas à faire pour arriver à notre but, répondit Bernard en désignant une immense caverne.

— Quoi! s'écria Luther, plein d'étonnement, ce repaire est la tente de votre chef? Oh! pour le coup, c'est évident, il est possédé du démon; c'est lui qui l'a poussé dans cette caverne; c'est là un de ces artifices du diable, comme on en voit si souvent dans l'Ecriture. Vous verrez ce que peuvent contre Satan notre adresse et notre puissance.

— Vous le chasserez sans doute! dit Bernard d'une voix sourde, mais gardez-vous de faire connaître au diable que votre sagesse l'a découvert, de peur qu'il n'entre dans une rage infernale et ne brise nos membres contre ces rochers, car dès lors, le démon règnerait éternellement par la papauté; il n'y aurait plus de Luther pour lui ôter sa force et son pouvoir.

Le réformateur fit un signe d'approbation, et le rusé Bernard lut avec plaisir de l'angoisse et de la frayeur sur les traits du courageux docteur; il espérait que cette crainte préviendrait des scènes malheureuses entre le réformateur et l'irascible capitaine.

Ils s'approchèrent en silence de la retraite dont ils voyaient maintenant l'étendue et la remarquable construction. Les hautes murailles de rochers s'allongeaient en ligne droite au pied de la montagne, dont elles semblaient porter tout le poids. A droite et à gauche, courait une chaîne non interrompue de grottes étagées qui allaient se réunir au milieu de la muraille de rocs où leur ensemble formait une caverne gigantesque. C'était la demeure du capitaine. Si, comme pensa le réformateur, le diable l'avait amené dans cette solitude, un tel choix convenait cependant à un esprit vigoureux qui aime les merveilles de la nature. A l'aspect de ces cryptes, on se rappelait involontairement ces palais souterrains, tels que les dépeignent les légendes où les nains et les esprits follets des montagnes jouent toujours le principal rôle.

Des colonnes, comme n'en saurait point construire la main de l'homme, s'avançaient dans l'intérieur de la montagne à des distances régulières, et lorsque la lumière incertaine qui éclairait l'entrée faisait place à une obscurité complète, l'imagination pouvait se croire aux portes de l'enfer.

La nature avait donné à la muraille supérieure l'aspect d'arcs gothiques, supportés par d'énormes pilastres. Des pilastres pareils, mais plus petits, échelonnés à droite et à gauche dans la montagne, soutenaient des cavernes et des grottes isolées, et ces colonnes, sortant en ligne droite de la grande caverne, formaient, en s'abaissant, une espèce de voûte, trompaient les regards et semblaient se perdre au loin dans une étendue sans limites.

Les ornements même n'y manquaient pas. Avec un peu d'imagination, il était facile d'apercevoir, autour des murailles, des formes et des figures singulières. Les hôtes qui avaient précédé le capitaine dans ce séjour, avaient aussi, avec les faibles moyens dont ils disposaient, ciselé au pied des colonnes, dans la pierre rongée par le temps, toutes sortes de dragons et d'autres animaux. Dans les murailles étaient creusées bon nombre de niches naturelles de toutes dismensions, au-dessus desquelles retombaient avec grâce les feuilles dentelées et ver-

doyantes de la fougère. Dans une de ces niches, il y avait un casque; à l'extérieur pendait un petit bouclier, et, au-dessous, avec le harnais, toutes les pièces d'une armure complète. Le maître de ces différents objets était assis dans le fond de l'antre, sur un banc de pierre, comme par horreur du jour. Il était d'une taille élancée, mais vigoureuse; sa poitrine était large, son cou puissant, et chacun de ses mouvements trahissait la vigueur musculaire cachée sous son étroit vêtement de cuir. Cet habit était en assez mauvais état et usé par le frottement des armes. Une belle chevelure dorée couvrait sa tête de boucles magnifiques, mais, toutefois, elle ne paraissait point soignée comme elle le méritait. Sa barbe, également négligée, lui serait probablement descendue au-dessous de la poitrine, si l'âge du guerrier en avait permis un plus énergique développement. La physionomie du jeune homme annonçait beaucoup de tristesse et d'inquiétude, mais aussi du courage et de la fermeté. A la moindre contradiction, ses grands yeux bleus lançaient des éclairs, et ce prestige, uni à une taille imposante, commandait subitement la subordination, la crainte. Il avait devant lui son épée, dont le pommeau soutenait son front pensif. C'était Hilchen de Rotheneck, autrefois brave et fidèle compagnon de Sickinger, aujourd'hui capitaine des paysans.

De nobles motifs avaient pu déterminer ce jeune homme à se joindre à la révolte de la chevalerie, si redoutée, en 1522, des princes de l'empire; il ressentait un vif amour de la liberté, un amour héréditaire, et une haine mortelle contre l'arrogance de la haute aristocratie et les efforts des princes pour opprimer la noblesse de second ordre. Lorsque l'insurrection eut échoué, Hilchen vécut proscrit et fugitif, dans une oisive obscurité, jusqu'au moment où éclata la guerre des paysans, à laquelle il prit part, non point, il faut le croire, par conviction, mais par désir de se venger de ses anciens vainqueurs, et peut-être de délivrer la noblesse inférieure des chaînes de l'esclavage.

Le capitaine, dès leur entrée dans le réduit, aperçut les visiteurs sans en être aperçu lui-même. Ses yeux scrutateurs erraient sur le réformateur qu'il sembla reconnaître, car il murmura

entre les dents : « Que vient-il faire ici celui-là? » Toutefois il ne se leva point pour aller à la rencontre de l'homme puissant qui, ébranlant tout l'empire d'Allemagne, commençait une œuvre qui pouvait avoir des suites incalculables. Il laissa Luther approcher de lui, se contentant de lever sa tête appuyée jusque-là sur son poing nerveux. Le sectaire s'arrêta silencieusement devant le jeune seigneur et le regarda comme une connaissance dont on ne se souvient pas immédiatement.

— Est-ce que je ne me trompe pas? dit d'abord le docteur; n'étiez-vous pas jadis auprès de moi, à Wittemberg, m'apportant des informations sur la coalition de la noblesse!

— En effet, j'ai été à Wittemberg, répliqua Hilchen d'un ton d'indifférence.

— C'est juste, vous êtes le hardi jeune homme de Worms! s'écria Luther avec joie en s'approchant du guerrier. Vous m'avez rendu de grands services, et fourni de précieux renseignements. Voyez, maître Philippe, ce jeune homme a bien mérité de l'Evangile épuré. Il m'a apporté en temps opportun des consolations et des encouragements de la part de nos amis campés hors de la ville, alors que les fripons de princes me pressaient en vain de leurs menaces. Quand toutes les tuiles des toits de Worms auraient été des diables, les partisans de Sickinger m'auraient sauvé de leurs griffes.

Le jeune soldat ne témoignait aucunement ce bonheur qu'on éprouve à rencontrer un ami après une longue séparation. Il était assis, impassible, devant le réformateur qui, pour l'excuser, attribua sa froideur au travail du démon, dont il le disait possédé. En même temps, il se rappelait l'avis du frère Bernard de ne pas irriter le diable; c'est pourquoi, il eut soin, par de grandes louanges, de tenir en bonne humeur l'esprit malin.

— La mort de Sickingen m'a causé, autrefois, beaucoup d'inquiétudes, poursuivit Luther; cependant, son gros poing ne nous est plus nécessaire pour frayer une issue à l'Evangile; votre puissante bravoure suffit à remplir d'épouvante les princes et les moines.

Le jeune capitaine sourit de ces éloges exagérés.

— La révolte des paysans vous aide admirablement, n'est-ce pas, monsieur le docteur, à satisfaire vos désirs? Si toutes les troupes de l'empire étaient à mes ordres, le règne des évêques aurait bientôt cessé, leurs partisans seraient bientôt renversés et le Pape mis à la broche.

Après avoir dit ces mots d'un ton railleur, il se leva et présenta la main droite à Luther, qui ne contemplait pas sans effroi cette colossale et redoutable stature.

— Vous avez sans doute saisi quelques paroles de mon dernier sermon? dit le réformateur avec moins d'assurance que de coutume.

— Non pas, répondit Hilchen; mais, voyez-vous, et un sourire malin se jouait sur ses lèvres, on n'a qu'à me dire : le docteur Martin va prêcher, et je gage mille florins contre un centime, de répéter mot pour mot le contenu de son discours.

— Vraiment! s'écria Luther, regardant avec de grands yeux le sinistre personnage, et stupéfait d'apprendre que le diable lui découvrait les choses futures; c'est bien possible, monsieur Hilchen; votre ami met son nez curieux dans mes livres, mes lettres, mes sermons, mes rêves, et jusque dans mon appartement... secret... ignominieux... Car il a de la prédilection pour les ordures!

Le frère Bernard tira le docteur par la manche, pour l'engager à ne pas s'amuser davantage aux dépens du diable, et l'empêcher de courroucer son compagnon. Le capitaine, ignorant l'honneur que voulait lui faire le docteur en lui donnant le diable pour ami, et ne comprenant pas que l'attaque méchante du réformateur s'adressât à Beelzébut, répondit avec son ironie habituelle :

— Il ne faut pas avoir pour cela le nez bien fin, monsieur le docteur; il suffit d'avoir eu avec vous de courtes relations. Vous vous en prenez d'abord aux moines et aux religieuses; puis vient le tour du Pape maudit; après cela, la prostituée de Babylone; ensuite l'empereur, les évêques, les loups rugissants et tout l'attirail de la Sodome romaine, que le démon, finalement, possédera tous sans exception. Moi-même, je veux appartenir au démon, si tel n'est pas le texte principal de vos sermons.

Et Rotheneck se mit à rire aux éclats, de façon à faire retentir toute la caverne.

— Vous avez évidemment énuméré les plus grands ennemis de l'Evangile! répondit le sectaire, indécis s'il devait se fâcher contre ce dangereux champion, ou réprimer son mécontentement.

Les signes de Bernard le décidèrent à ce dernier parti, et il termina d'une voix fortement accentuée.

— Que la colère de Dieu s'apesantisse sur eux et sur tous ceux qui leur ressemblent!

— Béni soit votre souhait! dit Rotheneck, pourvu que Dieu nous prenne pour instruments de sa vengeance, car je ne crois pas comme vous, savant docteur, que le bien des moines, loin de porter bonheur, affaiblisse la bourse de ceux qui s'en emparent.

Et soudain ses yeux se dirigèrent involontairement vers un endroit obscur de la caverne, où traînaient, dans différentes excavations, des caisses de toute grandeur.

Le réformateur aperçut et comprit ce mouvement, et, pressé du désir de se venger, il saisit cet endroit faible de son antagoniste.

— C'est un malheur! dit-il, avec un sourire significatif; il y a beaucoup d'amis de l'évangile épuré qui combattent pour Dieu, plutôt par égoïsme que par un zèle désintéressé.

Le frère Bernard lui donna un violent coup de coude, mais il était trop tard; le front du capitaine s'était assombri.

— Vous vous trompez, docteur! dit Rotheneck courroucé. Bien que votre évangile me donne l'occasion de me tremper les mains dans le sang de vos ennemis, qui, pour certains motifs, sont aussi les miens, ne pensez point faire jamais de moi un Judas qui tire l'épée uniquement pour l'appât de l'or. Pensées vulgaires! continua-t-il; et après avoir fait quelques pas dans la caverne, il s'arrêta devant Luther et ajouta: Vous vantez à satiété votre courage et votre saint zèle, monsieur le docteur; nous verrons ce qui en est; aujourd'hui, vous exercerez la justice envers les plus furieux ennemis de votre évangile; et, sachez-

le bien, si vos actes, si vos jugements ne s'accordent pas avec vos discours, par saint Victor! vous ne sortirez pas impuni de ce camp.

Frère Bernard pâlissait de terreur aux paroles de son maître. Il connaissait la violence de Rotheneck dont les menaces restaient rarement sans effet. Le capitaine prit à part Grimeisen, chef de la troupe, et lui donna des ordres secrets; après quoi, celui-ci s'éloigna, témoignant, par sa démarche et par son maintien grave et significatif, qu'il venait de recevoir d'importantes communications.

Hilchen congédia en même temps les autres chefs, leur intimant l'ordre précis de faire le tour du camp et d'inspecter les sentinelles. Puis, il invita le réformateur et Philippe Melanchton à boire et à manger. Bientôt, la table se couvrit de plats et de grandes bouteilles, car le capitaine tenait strictement aux devoirs de l'hospitalité, et il aurait considéré comme une honte d'y jamais forfaire.

Pendant que les hôtes prenaient place au banquet, une bande d'hommes armés gravissait la montagne, avec un prisonnier qu'on faisait avancer en le frappant sans pitié. C'était un homme âgé, d'une figure vénérable, où se peignaient la tristesse et une profonde douleur. Il avait les reins ceints d'un baudrier, mais la courte épée que portaient généralement les valets de seigneur avait disparu, et son bras ensanglanté montrait qu'il s'était énergiquement servi de son arme.

A la vue du prisonnier, le visage de Rotheneck s'éclaircit, comme un sombre ciel d'hiver, quand un rayon de soleil perce les nuages neigeux.

— Ah! voilà le serviteur de Wolfgang, cria-t-il aux brigands. Où avez-vous fait cette capture?

— Là-haut, sur les montagnes, fut la réponse.

— Et du vieux chevalier et de la belle Gisela, de trace point? poursuivit-il avec une curieuse réserve qui révélait beaucoup d'intérêt.

— Aucune, seigneur; mais le valet connaît sans doute le refuge de son maître.

Le capitaine jeta sur le prisonnier un regard scrutateur; son front se plissait; il croisait les bras sur sa poitrine.

— Fixe les yeux sur moi, Josse! dit-il, d'une voix propre à intimider le plus courageux; me reconnais-tu?

Josse fit un signe affirmatif, et Rotheneck continua :

— Tu dois te souvenir, par la guerre de Sikinger, que Hilchen n'est pas homme à cérémonies. Entre nous, point de paroles superflues : tu me découvriras le gîte de Wolfgang, ou tu seras pendu, dans dix minutes, à ce chêne !

— Oh! rendez-moi ce service, et ma dernière parole sera un remercîment et non une malédiction.

— Tu estimes peu la vie! dit Rotheneck étonné. Garçons, coupez les cordes, ordonna-t-il; et aussitôt, les cordes tombèrent des mains du domestique.

— Pourquoi es-tu las de vivre? lui demanda Rotheneck.

— Parce que je ne veux point survivre à mon maître, répondit Josse; dans notre fuite, il est tombé d'un rocher.

— Et Gisela? où est Gisela? s'écria-t-il avec une précipitation et une apparence d'anxiété, qui n'échappaient même pas aux grossiers paysans.

— Gisela, ô la pauvre enfant! s'écria le vieux serviteur; et il essuya une larme qui tombait sur ses joues ridées.

— Tu m'entends; où est Gisela? dit violemment Rotheneck, en saisissant Josse par le bras.

— Où elle est? plût à Dieu qu'elle fût avec feu son père! dit le domestique en soupirant.

— Veux-tu me rendre fou, coquin? Réponds à l'instant : où est la noble jeune fille?

— Le vieux seigneur de Lutzelhard, répliqua Josse, qui chassait par hasard dans les montagnes, l'a emmenée avec lui dans son château. Le Ciel l'a conduit fort à propos sur le théâtre du sinistre. Voyant que mon maître n'avait plus que quelques moments à vivre, je voulus épargner à Gisela une trop grande douleur, et je la pressai d'accompagner le seigneur, tandis que je resterais avec son père blessé, en attendant qu'on pût nous envoyer des secours. A peine était-elle partie, que

Wolfgang, le premier chevalier du monde, mourut, et, de mes mains, je creusai sa tombe.

Le capitaine ne comprit pas ces dernières paroles ; il se promenait à grands pas, en murmurant :

— Dans le château de Lutzelhard ! je connais le vieux, c'est une bonne ame. Je vais la lui demander, et, s'il rejette ma prière, malheur à lui et à sa maison. Bon courage ! Josse, continua-t-il, Gisela est en sûreté. Voici pour lui avoir épargné la douleur de voir mourir son père.

Et, en prononçant ces mots, il offrit une grosse bourse au vieux serviteur, et commanda de lui donner pleine liberté dans l'enceinte du camp.

Les paysans s'en allèrent contents, après avoir reçu de Hilchen quelques pièces d'or, en récompense de leur bonne prise.

Luther avait prêté toute son attention à ce dernier incident, car l'émotion et l'inquiétude du capitaine lui suggéraient mille suppositions. L'entreprise du réformateur se liait si étroitement au succès de la guerre des paysans révoltés, que tout, dans le camp de ces sicaires, avait son importance pour ce qu'il nommait la « liberté et l'Evangile. »

Ajoutez à cela les plaintes accusatrices de ses adversaires, lui imputant les dévastations et les crimes de la révolte, et il n'y aura pas lieu de s'étonner que Luther ne laissât échapper aucune occasion de s'initier exactement à tout.

— Quelle est cette Gisela dont vous vous préoccupez tant ? demanda-t-il au capitaine qui, revenu lentement à table et absorbé par ses pensées, laissait, par distraction, les morceaux sur son assiette.

A la question de Luther, il releva la tête et regarda son interlocuteur d'un air égaré. A cette vue, le docteur maudit intérieurement Satan, qui lui jouait des tours même au milieu d'un repas, et lui rendait impossible tout entretien intime.

— Quelle est cette Gisela ? vous demandai-je, répéta le docteur. Un homme comme vous, à qui Dieu a confié le glaive tranchant de la justice, ne devrait pas tant se soucier des femmes ; ce ne sont que des côtes d'Adam.

A la grande surprise du réformateur, qui ne croyait pas trouver, chez un soldat endurci par la guerre, tant d'intérêt pour les femmes, Hilchen s'indigna vivement du mépris avec lequel Luther parlait du beau sexe. Il lança au réformateur des regards flamboyants et lui préparait une dure réplique; toutefois, il se maîtrisa, et dit bientôt :

— Si vous n'étiez pas un homme insensible aux sentiments ordinaires, par saint Victor! vous n'auriez point parlé impunément, avec une telle indifférence, de la plus belle et de la plus pure des femmes.

Le réformateur n'aurait probablement pas manqué de prouver au capitaine son erreur de penser que lui, Luther, respectât encore les entraves du vœu de continence, qui élève les hommes au-dessus des désirs et des sentiments ordinaires. Il aurait probablement tonné, avec sa violence habituelle, contre les vœux des couvents et la *tyrannie* romaine qui les impose, mais la surprise causée par le changement subit de Hilchen lui interdit ces réflexions.

Le nom de Gisela était, pour ce rude et sombre guerrier, une formule magique qui produisait en lui une complète transformation. Au lieu de sa figure sinistre, on voyait poindre sur ses traits les ombres de la mélancolie; ses mouvements devenaient plus mesurés, sa voix s'adoucissait, et le sarcasme cédait la place à une surprenante douceur.

— Ne soyez pas injuste à mon égard, l'ami! dit le docteur, saisissant le motif de l'irritabilité et du changement de Hilchen; je respecte votre goût qui vous fait considérer Gisela comme la plus belle des femmes; seulement, excusez la liberté que je prends de m'informer, par intérêt pour votre chère Gisela, de la cause qui vous a séparés.

Séparés! répéta tristement le jeune seigneur; et il ajouta aussitôt d'un air inspiré : une fois réunis, le monde entier ne saurait plus nous séparer.

— C'est étrange! dit le sectaire.

— Oui, réellement étrange! reprit Rotheneck en se levant : je ne me serais jamais douté qu'il y eût d'autres attraits que

ceux du pillage et des combats sanglants. Hélas ! c'est réellement étrange.

Et, en même temps, il secouait la tête et marchait, pensif, dans la caverne.

— Qu'en dites-vous? dit Luther à voix basse à Mélanchton : les papistes ont peut-être donné à ce vaillant chef quelque philtre pour éteindre son énergie. Voyez donc, il penche la tête, soupire, fixe les yeux sur la muraille, et pousse des gémissements ; dans de pareilles dispositions, il fera difficilement quelque chose pour l'Evangile.

— Je vous en prie, dit le timide Philippe, suivez mon conseil, ne vous mêlez pas davantage de ses affaires.

— Eh quoi ! toujours le même poltron ! dit le réformateur avec un ton de reproche ; et Rotheneck étant revenu, il ajouta : Quel est le père de la belle Gisela? J'ai vraiment grande envie de voir la gracieuse enfant. Elle doit avoir des charmes incomparables, pour avoir su à tel point captiver votre cœur.

Il exprima ce désir avec beaucoup de sincérité, et Hilchen, touché de ce sentiment et des louanges qui avaient précédé, reprit sa place, apparemment disposé à satisfaire la curiosité du docteur.

— Son père, répondit-il, s'appelle Wolfgang de Hohenfels. Nous avons ruiné son château, il y a quelques jours.

— Encore plus étrange ! s'écria Luther ; chasser la fiancée de sa maison, maltraiter le père, hem ! de semblables caresses augmenteront difficilement son affection.

Hilchen ne s'offensa point de ce reproche ; il parut, au contraire, l'écouter avec plaisir, car il dit avec un léger sourire :

— La plupart y verront de la folie ; mais, docteur, il est une foule de choses qu'on ne saurait ni pressentir ni modifier. Si un bloc de rocher s'était détaché des montagnes, pour l'amour de Gisela, je me serais jeté sur son chemin, afin d'en prévenir l'effet meurtrier. Mais je ne pouvais empêcher la destruction du château de Hohenfels. Vous arrêteriez plus facilement le soleil, que la révolte des paysans.

— Bon, bon ! Vous auriez dû donner à cette fureur destruc-

tive une autre direction, et laisser de côté Hohenfels, dit le réformateur ; pour l'amour d'une femme, on peut bien s'exposer à de légers désagréments. Je connais, par exemple, un homme qui a été indignement insulté, incompris même de ses meilleurs amis, parce qu'il ne voulait pas sacrifier la femme de son choix à maintes considérations.

Et il envoyait un regard expressif à Philippe Mélanchton, qui s'était d'abord fortement opposé à son mariage.

L'ardeur avec laquelle Luther embrassait sa cause plut au jeune seigneur. Charmé plus encore de l'intérêt sincère que le docteur témoignait pour Gisela, sentiment qui avait dicté ses reproches, et excité par le besoin qu'éprouvent les ames souffrantes de s'ouvrir à ceux qui partagent leur tristesse, Rotheneck se montra disposé à faire quelques confidences.

— Ecoutez-moi, dit-il, et jugez ! La chose est bizarre, extraordinaire : je ne conçois pas moi-même comment il arriva que...

Il avait l'air embarrassé, et regardait devant lui en silence. Il continua :

— Je ne conçois pas comment les hommes puissent changer si subitement. Nous campions à quelques lieues de Hohenfels, dont les hôtes ignoraient leur ruine prochaine. Selon ma coutume, je me glissai, avec quelques compagnons courageux, dans le voisinage du château, pour en épier le côté le plus abordable. A quelques centaines de pas du mur intérieur, se trouvait une chapelle qui, d'après une coutume traditionnelle, attirait particulièrement notre attention. Il y avait là un trésor que je ne soupçonnais pas. Nous étions sur le point de nous éloigner, mécontents de la pauvreté du sanctuaire, lorsque la porte s'ouvrant, je vis entrer un être que l'on aurait pris pour l'ange gardien du temple. Sa robe brillait, comme la neige fraîchement tombée étincelle au soleil de midi. Elle était majestueuse et frêle, pleine d'innocence et de charmes ; elle avait tout ce qui peut toucher le cœur. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi avec étonnement. Ne riez pas de moi, poursuivit le chevalier, apercevant le sourire de Luther ; depuis mon enfance, je n'avais eu de sympathie que pour le fer et l'acier, et je traitais de folie

toute autre affection. J'étais indifférent aux jeux et aux plaisirs de mon âge ; les combats et le sang pouvaient seuls m'émouvoir. J'ai tué de ma propre main une multitude d'hommes proscrits par notre évangile, et, mille fois, j'ai regardé sans crainte la mort en face ; mais elle, je ne pouvais la contempler sans émotion. Rien, jusqu'à cette heure, n'avait intimidé Hilchen de Rotheneck ; mais Gisela avait des armes auxquelles on tenterait vainement d'opposer une force quelconque. Je ne sais comment cela se fit, mais j'étais vaincu ; je restai confus devant elle, et lorsque mes yeux osèrent se relever, elle avait disparu.

— Tout cela n'est pas difficile à expliquer, dit Luther : de belles femmes ont tourné la tête à d'autres que vous. Vous êtes encore bien jeune et vous vous êtes cruellement égaré. Il est bien difficile de guérir ces sortes de maladies. Pourquoi n'avez-vous pas achevé l'assaut et demandé la main de Gisela?

— Je le voulais, mais mon trouble paralysa toute action énergique et rapide, et quand je descendis de la montagne, les troupes se précipitaient déjà sur le château. Dès le premier choc, il tombait en leur pouvoir; mais Gisela avait disparu, avec son père, probablement par des souterrains secrets. Sans cesse, mes gens étaient à la recherche des fugitifs ; j'ai pourvu à la garde de tous les sentiers, et cependant, on n'était pas encore parvenu à découvrir leurs traces, lorsque Josse est venu m'apprendre...

Ces lamentations furent interrompues par un incident qui se produisit à l'entrée de la caverne. Josse, après avoir fait mine de suivre les brigands, était rentré dans la grotte et s'était assis, inaperçu, derrière une colonne. Quand il se fut assuré que personne ne le voyait, il dirigea ses regards vers le haut du rocher. Au même instant, deux têtes se montrèrent au-dessus de la paroi : c'étaient le vieux chevalier et Gisela. Ils échangèrent quelques signes avec leur fidèle serviteur.

Cependant, le valet, étonné, écoutait attentivement le récit de Rotheneck, tandis qu'un homme, grand et décharné, gravissait la montagne. Il s'était affublé d'habits sacerdotaux, mais ses traits sombres et sinistres effaçaient l'impression que n'eût pas

manqué de produire sa ridicule toilette. On reconnaissait en lui un de ces fanatiques insensés qui se prétendaient poussés par l'esprit de Dieu aux actions les plus barbares. Arrivé assez près de la caverne pour être aperçu du capitaine, il levait, à chaque pas, ses yeux ternes vers le ciel; parfois, le fanatique s'arrêtait, et regardait dans le vide où il prétendait apercevoir la Sainte-Trinité qui lui transmettait des révélations. Il mangeait et buvait très-peu; ses plus zélés partisans soutenaient même que Hans Knopf, le prophète de Dieu, n'avait pas besoin, pour subsister, d'aliments matériels, et qu'il vivait seulement du pain spirituel des révélations occultes. Ce fou furieux exerçait dans le camp une influence que le capitaine trouvait bon de respecter.

Hans Knopf, constamment perdu dans ses contemplations prophétiques, se heurta contre Josse. Au même instant, il se précipita sur le domestique avec des mouvements sauvages, et, lui imprimant convulsivement ses doigts osseux dans le cou avec la visible intention de l'étrangler, il alimentait sa sainte colère en proférant des imprécations tirées de l'Ecriture.

— Toi, ici! chien de papiste? s'écria-t-il; toi, serviteur de Baal, toi, ici! dans la tente de Moïse? Va-t'en au diable, Amalécite, et casse-toi le cou par l'influence de Hans Knopf, possédé des sept esprits placés devant le trône de Dieu.

Josse aurait probablement succombé à la force supérieure de ce furieux, si Rotheneck ne se fût interposé.

— Arrêtez! mon cher Hans, s'écria-t-il: gardez-vous de frapper un homme sans défense et placé sous ma protection.

— Quoi! sous votre protection! Des papistes sous votre protection? répéta Knopf d'un ton lent et moqueur, en tremblant de tous ses membres. Quoi! le général de Dieu, protéger les fils de Bélial? Je veux assembler aussitôt, au son de la trompette, les enfants d'Israël, faire juger et lapider ce Cananéen, car il est écrit: « Chassez-le du camp et le lapidez. »

— Silence, saint homme! Restez en paix, fils du tonnerre, dit Hilchen avec douceur, en retenant le bras prêt à saisir le malheureux. Cet homme est sous ma protection, parce que j'ai bon espoir de le convertir à l'Evangile épuré et d'arracher une

pauvre ame au démon. Et voici que vous venez vous interposer et fouler aux pieds le grain tombé sur un terrain fertile.

Ces paroles calmèrent admirablement Hans Knopf. Il regarda le valet d'un air soupçonneux, et, ne le voyant faire aucune objection aux tentatives de conversion faites par le capitaine, il crut voir devant lui un nouveau prosélyte de l'évangile épuré.

— Que le Seigneur bénisse vos pieux efforts, capitaine! dit Knopf avec un respect tout religieux. Convertir ou tuer! de cette manière tout l'empire de Sion sera renouvelé.

— Parfaitement vrai, brave et saint homme! dit Bernard, et, montrant Luther : Voici l'homme à qui nous devons de pouvoir convertir l'univers entier et égorger tous les idolâtres. Présentez-lui vos pieux respects, mais, lui dit-il tout bas à l'oreille, gardez-vous de vouloir être plus savant et plus éclairé que lui.

Pendant que Hans Knopf s'approchait du réformateur qui ne lui fit pas un accueil très-cordial, Rotheneck prit à part le domestique.

— Josse, dit-il, ce fou, sans mon intervention, t'aurait brisé la tête ; et je l'aurais regretté, car tu manies bien le glaive, et tu as immolé plus d'un brave de Trèves.

— Si je m'étais douté alors de ce qui m'arrive aujourd'hui, je me serais moi-même ôté la vie, répondit tristement le valet.

— En cela consiste précisément notre petitesse, reprit Hilchen, qu'il nous faut errer dans la vie les yeux bandés. Si j'avais su, il y a deux ans, que le père de votre jeune maître eût une fille si belle, ou votre maître une si charmante sœur, vous ne m'auriez pas trouvé aujourd'hui à la tête des paysans.

— Non! Et pourquoi pas? demanda Josse, étonné que le jeune seigneur semblât se plaindre de sa dignité et de sa position actuelles.

— Pourquoi pas? Tu ne comprends pas cela, Josse! Mais dis-moi, mon brave homme, ta belle maîtresse, dans sa fuite, n'a-t-elle point parlé de moi?

— De vous! vous connaissait-elle donc?

— Je veux dire d'un homme qu'elle a rencontré, avant l'as-

saut, dans la chapelle, et qui lui a inspiré une grande frayeur.

— Je crois... que oui! répondit Josse, en posant l'index sur le nez et regardant à terre, comme s'il se le rappelait; c'est juste, elle a parlé à son père de vous; c'est-à-dire, d'un chevalier terrible qui l'avait épouvantée à son entrée dans l'église.

Hilchen, consterné de cette remarque de Gisela sur sa personne, se dit en lui-même :

— Elle a dit : chevalier terrible... Je l'ai donc effrayée?

— En vérité, comment pouvait-elle vous désigner autrement? demanda le rusé valet : vous avez mis en ruines le château de ses aïeux, pouvait-elle vous en louer? Et pourtant, dans ses traits, dans le son de sa voix qui vous disait si terrible, il y avait quelque chose qui ne résonnait point comme une insulte. Si Gisela vous avait connu jadis, Hohenfels reposerait encore sur ses fondations.

— D'où tires-tu cette supposition?

— D'où? hem! parce que je sais combien Gisela est chère à votre cœur; et du reste, qui pourrait s'en étonner, après avoir vu cet ange? (Et Josse aperçut la figure du capitaine tout empourprée). J'ai suivi votre conversation de tout à l'heure, ajouta-t-il, je voudrais seulement que Gisela vous eût entendu.

— Tu es un fripon, dit Hilchen avec un demi sourire, remplacé bientôt par sa mélancolie ordinaire. Ce n'est pas assez, bon Josse; si ta vieille cervelle pouvait inventer un moyen de me gagner le cœur de Gisela, tu aurais les meilleurs jours qu'ait jamais goûtés un vieux serviteur. Sois convaincu, je l'atteste par saint Victor, sois convaincu de la pureté et de la noblesse de mes intentions. Ah! qui, fût-ce un démon, pourrait rester scélérat à côté de cet ange?

— Je vous servirai volontiers, monsieur, dit Josse, d'autant plus que l'orpheline a besoin d'un bras fort et protecteur. Un projet me traverse l'esprit, et, avec l'aide de Dieu, je réussirai.

— Voyons!

— Je puis me vanter de jouir de la confiance de la noble demoiselle, dit Josse avec circonspection; et Dieu sait que j'en

suis digne. Si, les premières semaines de deuil écoulées, on entend dire dans le pays : Hilchen de Rothenek a renoncé aux guerres sanglantes; cet homme valeureux, la terreur des couvents, en est devenu le soutien; alors, je parlerai de vous; je dirai combien vous l'aimez; je relèverai vos bonnes qualités, je peindrai d'une manière si frappante votre désir de la posséder et votre affection pour elle si noble et si pure, qu'avec son vrai cœur de femme, elle ne pourra résister. Mais, avant tout, il faut me procurer les moyens d'arriver sûrement à Lutzelhard.

Le capitaine fixa silencieusement les yeux sur le sol, et Josse attendit sa décision avec anxiété.

Quoique le dessein de Josse parût tout naturel, Hichen n'en espérait que de médiocres résultats.

Le guerrier désirait avec passion obtenir l'être le plus ravissant que ses yeux eussent jamais rencontré et dont le seul aspect l'avait transformé; mais il ne se dissimulait pas les obstacles qui s'opposaient à la réalisation de ses souhaits. Ne devait-il pas craindre, en effet, que cette jeune fille n'éprouvât de l'aversion pour le chef sanguinaire des paysans, le dévastateur du château de ses pères? Cependant, le dessein proposé par Josse d'abandonner sa carrière présente et de se faire le protecteur de ceux qu'il avait jusque-là persécutés, devrait convaincre Gisela de son retour sincère au bien. Il accepta la proposition du valet :

— Josse, dit-il, je te donne ma confiance; ne laisse rien transpirer de nos explications, cela pourrait nous coûter la vie. Laisse croire aux paysans que je t'instruis de la nouvelle doctrine. Mets-toi là-bas, derrière le buisson, et, bientôt, tu auras le moyen de parvenir sûrement à Lutzelhard.

Josse, s'étant incliné, se retira. Le capitaine, de retour dans la caverne, y trouva le réformateur engagé avec Hans Knopf dans une conversation très-animée. Il se dirigea vers le fond de la grotte, y prit et cacha soigneusement dans son sein un large ruban rouge, et revint ensuite à la table, où la savante dispute entre Luther et Knopf s'animait de plus en plus. Le guerrier écoutait avec répugnance cet assaut de paroles, sans néanmoins l'interrompre, et, quand l'ardeur des combattants lui donna la

certitude que son absence ne serait pas remarquée, il sortit de l'antre, après avoir donné ordre de rafraîchir amplement le gosier de ses hôtes.

La chaleur même de la lutte égara Hans, au point de lui faire avaler quelques larges gorgées de vin, preuve qu'en dépit de son extrême austérité, il jouissait volontiers des dons de Dieu, dès qu'il oubliait son rôle et la prétention qu'il affichait de vivre exclusivement de nourriture spirituelle.

Le réformateur lançait feu et flammes, et, avec ses expressions les plus violentes, il repoussait toutes les assertions de son adversaire comme des inspirations du diable; à quoi le *prophète*, surexcité, ripostait par des expressions dures et amères.

— Qu'en pensez-vous, maître Philippe? cria Luther au docteur Mélanchton, en jetant un œil moqueur du côté de Hans Knopf occupé à étaler son savoir biblique; qu'en dites-vous, les fanatiques et les sectaires ne sont-ils pas des fous impudents? A peine ces grimaciers ont-ils lu une page de l'Ecriture, qu'ils se gonflent comme des dindons et en répandent autour d'eux des passages, comme s'ils avaient avalé le Saint-Esprit[1].

— S'adresse-t-il à moi? dit Hans le poing fermé et la bouche écumante.

— A vous? s'écria Luther, mais d'un ton surpris et interrogatif, à cause de l'attitude menaçante du fanatique. A vous, ce qui vous revient!

Là-dessus, Luther gourma son breuvage favori, pendant que Hans Knopf se demandait si son adversaire avait pour lui tout le respect qu'il se croyait dû. Il était résolu à ne rien céder à son ennemi de sa vocation divine et à ne pas déserter l'arène sans avoir conquis, au fil de l'épée, une parfaite égalité de droits avec le réformateur; car Hans appartenait à cette catégorie de fanatiques religieux à qui la frénésie faisait prendre souvent leurs inventions pour des vérités et les créations de leur cervelle pour des révélations d'en haut.

(1) Propos de table. Edition d'Eisleben, 62. 177. b.

Il s'écria d'un ton solennel, la main droite levée, et fixant sur Luther un regard étincelant d'enthousiasme :

— L'esprit du Seigneur me révèle que ceux-là seuls peuvent comprendre l'Ecriture, qui sont remplis du feu sacré du ciel, ce feu qui dissipe les ténèbres de l'intelligence humaine, ce feu qui disperse les nuages des esprits bornés, ce feu qui ôte des yeux la cataracte afin de laisser voir la splendeur de Dieu, ce feu qui perfectionne l'ouïe afin de lui faire entendre la voix mystérieuse de Jéhovah, ce feu enfin qui détache les liens de la langue de ceux qui bégayaient pour rendre leurs paroles vives, éloquentes et propres à enflammer les cœurs.

En effet, la langue du prophète se délia complètement, et il se mit à débiter des folies avec une volubilité impossible à un homme sain d'esprit. Il avait le cou gonflé, ses yeux roulaient rapidement dans leurs orbites, sa bouche écumait et son visage était en feu.

Luther contemplait le fanatique; lorsque celui-ci eut cessé de parler, il éprouva une irrésistible envie de rire du jargon qu'il venait d'entendre. Mais, l'inspiration terminée, Hans recouvra instantanément ses sens et continua d'une voix lente et paisible :

— Vous avez reconnu sans doute, monsieur le docteur, que ce n'était pas moi qui parlais, mais un être supérieur, capable de révéler aux hommes les mystères les plus profonds de la Bible. Tout homme ne peut expliquer la Bible, dit-il en finissant. Celui-là seul le peut, sur qui repose l'esprit de Dieu.

— D'accord ! dit le réformateur ; d'où il suit précisément que tout chrétien peut interpréter et expliquer la Bible, car l'esprit de Dieu repose sur tous les chrétiens.

Hans sourit malicieusement, comme un homme qui veut tendre un piége à un autre, et dit :

— Alors, vous vous comptez pour un chrétien ?

— Avec votre permission, oui ! répliqua Luther.

— D'où vient-il, alors, que vous n'acceptiez pas l'Extrême-Onction comme un sacrement, et que vous la laissiez tourner en ridicule par de misérables bouffons ?

— D'où cela vient ? et le sectaire fronçait le sourcil gauche ;

dois-je rendre compte de mes actes au premier imbécile venu? Si vous étiez possédé du Saint-Esprit, Hans Knopf, vous ne parleriez pas si follement, et vous sauriez que, dans la Bible, il n'est pas question d'Onction.

— Non? Qu'y a-t-il donc dans la lettre de saint Jacques? demanda Knopf d'un ton mordant. N'y est-il pas écrit nettement que l'Extrême-Onction est un sacrement? Soutiendrez-vous encore que tout croyant peut interpréter l'Ecriture? Si l'Esprit de Dieu planait sur vous, vous auriez mieux compris l'épître de saint Jacques.

— Je livre saint Jacques aux bouffons et aux fripons! Nourrissez-vous de son barbouillage! s'écria le réformateur en colère. Le griffonnage de saint Jacques vient aussi peu du Saint-Esprit que le bavardage des fanatiques et des sectaires; par conséquent, il ne fait point partie de la Bible [1]!

— Pas partie de la Bible! Non? Qui vous le prouve? ajouta Hans avec emportement.

— Moi! dit le réformateur.

— Vous? Qui, vous? s'écria Knopf. Qui vous a donné le droit de falsifier l'Ecriture! Dites?

— C'est le Dieu du ciel qui m'a donné ce droit! dit Luther affectant une grande solennité dans la voix; c'est lui qui m'a confié le grand œuvre de l'Evangile! Celui qui me résiste, résiste au Saint-Esprit, et il est mis au nombre des fanatiques et des sectaires!

— Vous en avez menti! s'écria Hans Knopf. C'est moi qui suis le glorieux Evangéliste du Seigneur, et vous, vous êtes un archihérétique et le fléau de l'Evangile! Autrement, proclameriez-vous que tous les gueux, tous les fripons peuvent indistinctement interpréter la Bible? Un seul être peut comprendre l'Ecriture, c'est Dieu et celui à qui il en a donné le pouvoir!

Et il se désignait lui-même.

— Ecoutez! écoutez! s'écria Luther, c'est littéralement la doctrine du papisme qui prétend seul comprendre l'Ecriture!

[1] Symbole populaire de Buchmann, t. 11, p. 390.

Comment! vous êtes donc un papiste et un valet de l'antechrist? Vous êtes enfoncé jusqu'au cou dans la fange du papisme, et vous voulez m'enseigner à comprendre la Bible!

— Vous y êtes enfoncé, vous, vous y êtes! s'écria Knopf avec violence et en approchant son poing nerveux de la tête de son antagoniste. Le Christ Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait descendre son Esprit sur ses apôtres? Et pourquoi le fit-il, si tout le monde peut expliquer l'Ecriture? N'a-t-il pas dit : « L'Esprit de vérité sera avec vous jusqu'à la fin des siècles, vous initiant à toute vérité. » Ne voyez-vous pas que vous êtes une masse inerte? Jésus-Christ envoie le Saint-Esprit à ses Apôtres et à leurs successeurs jusqu'à la fin du monde, afin que l'Esprit les instruise de toute vérité! Le concevez-vous? Concevez-vous aussi maintenant pourquoi Notre-Seigneur ordonna d'écouter son Eglise? Et vous voulez seul être l'Eglise! Vous voulez avoir seul l'Esprit-Saint! Le reste des hommes devraient se courber sous votre loi! Voici le véritable Evangéliste de Dieu, s'écria-t-il, comme un homme inspiré, voici Jean plein de l'Esprit de Dieu, qui pénétra jusqu'au septième ciel et se trouva en esprit devant le trône de l'Agneau! Et voici (en montrant Luther), voici le prophète imposteur que l'on devrait exclure de la communauté et lapider.

Il prononça ces derniers mots d'une voix tonnante et quitta majestueusement la caverne. Il était de nouveau atteint de la démence qui le faisait croire fermement à sa mission divine, de même que Luther, de l'aveu de tous, se donnait aussi pour l'envoyé de Dieu.

Le réformateur lui décocha quelques grossières malédictions et s'efforça, en buvant, de réprimer son ire. L'objet de sa colère étant éloigné, et toute sa nature passionnée en surexcitation, il se tourna vers Philippe Mélanchton qui, après ces tristes emportements, endurait presque toujours les violences du sectaire [1].

[1] On dit que Luther, dans ces circonstances, s'oubliait jusqu'à maltraiter douloureusement les oreilles de Melanchton. — Voir les Etudes et les esquisses sur la réforme, librairie de Hurter, à Schauffhausen.

— Et vous êtes assis là, muet comme un poisson? lui dit-il, impérieusement. D'habitude, vous jasez, vous préludez, vous pérorez sans motif; mais, quand il faut parler, on ne saurait trouver de niais plus accompli que ce Philippe.

Le patient Mélanchton se soumit à la colère du maître et répondit timidement :

— Pourquoi me serais-je querellé avec cet insensé ? n'auriez-vous pas, alors, savant docteur, semblé trop faible pour le terrasser. Du reste, les fous eux-mêmes disent parfois la vérité. Et Hans Knopf, dans cette circonstance, a touché un point qui mérite de l'attention.

— Beau sujet que celui-là ! Fade radotage, ou pis encore, murmura Luther, sans pouvoir maîtriser le désir de connaître la découverte de Mélanchton; produisez la merveille! c'est sans doute le plus grand monstre qu'ait couvé le cerveau d'un fou.

— Je prends pour arbitre votre sagesse, dit Mélanchton : Notre-Seigneur, on le sait, a dit à ses apôtres : « Je vous enverrai l'Esprit de vérité qui vous restera jusqu'à la consommation des temps et vous enseignera toute vérité ! » Les papistes, commentant ce passage, disent que, par ces paroles, Notre-Seigneur institua un pouvoir enseignant, bien défini, chargé à lui seul d'interpréter la Bible avec force de loi. L'Eglise romaine enseigne aussi que, dans les matières de foi, ce pouvoir est infaillible, parce que, d'après la promesse formelle de Jésus-Christ, le Saint-Esprit lui manifesterait toute vérité. Vous, savant maître, vous entendez la sentence de Notre-Seigneur d'une autre façon. Selon votre interprétation, le Seigneur n'a pas établi de pouvoir déterminé, et il donne à tous l'intelligence de l'Ecriture ; mais, maintenant, se présente la difficulté.... dit le docteur, hésitant d'argumenter davantage, l'œil fixé timidement sur le réformateur, lui demandant pour ainsi dire la permission d'aborder le point important qui échappait à sa pénétration.

— Allons, au fait! Exposez votre difficulté, dit Luther. Vous verrez comment vont s'évanouir vos ombres et vos fantômes.

— A vos ordres, maître, dit Philippe du ton le plus soumis, dans l'espoir de prévenir sa colère. Si tout le monde peut et doit

interpréter la Bible, conclut Mélanchton, l'un interprètera d'une manière et l'autre d'une manière différente. Chacun suivra son jugement et son intérêt. Ainsi Hans, voulant, parmi les paysans, maintenir sa dignité de prophète, rejette la libre explication de la Bible et s'en attribue à lui seul l'intelligence. Depuis que nous avons rejeté l'infaillibilité de l'Eglise Romaine, et accordé à tout croyant le droit d'interpréter l'Ecriture, il est né plus de vingt sectes. Comment, dans votre Eglise, empêcher les divisions et les symboles de se multiplier à l'infini ? En généralisant ce privilége d'interprétation, ne doit-on pas s'attendre à ce qu'au bout d'un certain laps de temps, elle soit déchirée en une foule de croyances diverses ?

— C'est donc là votre difficulté, monsieur le docteur ? dit Luther avec un sourire capable. Notez la sentence suivante (et soudain son sourire se changea en un sérieux superbe) : Je, le docteur Martin Luther, appelé évangéliste et apôtre, explique l'Ecriture de la seule vraie manière, et quiconque ose l'interpréter autrement, est un archihérétique et un sectaire [1].

Par cet arrêt arbitraire, le réformateur crut avoir levé tout scrupule et il saisit une coupe de vin avec indifférence ; mais en voyant le doute persister sur le visage de Mélanchton, il se garda de la porter à sa bouche.

— On pourrait bien, dit Philippe, répondre à la difficulté de cette façon ; mais cela ne me va pas.

— Cela ne vous va pas ? Pourquoi cela ne vous va-t-il pas ? dit Luther indigné.

[1] Luther a plusieurs fois varié à ce sujet, suivant les besoins de la cause : ainsi, d'après la 3e éd. de Witt. p. 10. b. 1550 : « L'Ecriture est le livre le plus clair du monde. » — D'après ses Propos de table, éd. d'Eisleben, p. 4. b. 1566 : « Celui-là seul peut comprendre l'Ecriture qui durant cent ans a régi l'Eglise avec les prophètes, Jean-Baptiste et les apôtres. » — D'après les Propos de table, éd. d'Eisleben, p. 18 : « Luther seul peut expliquer la Bible. » — D'après sa 7e éd. de Witt. p. 175, sur le chap. XVI de Saint-Jean : « L'Esprit-Saint seul peut comprendre l'Ecriture. » — D'après la préface du Sermonaire, éd. de Witt. 1531 : « Tout le monde peut comprendre la Bible. » — D'après les Propos de table, éd. de Leipsick, p. 10 : « Nous ne pouvons arriver à l'A B C de l'Ecriture. »

— Nous retombons par là dans l'hérésie du papisme, répondit Mélanchton. Elle consiste dans une autorité qui explique infailliblement l'Ecriture, et, avec le principe que vous venez d'énoncer, savant maître, vous faites la même chose, excepté qu'au lieu de vous adjoindre les évêques du monde entier, vous prétendez exercer seul ce ministère. Il faut trouver autre chose, et pour échapper à la doctrine des papistes et pour arracher la Bible des mains de ceux qui ne sont pas appelés à l'interpréter.

— Bah! vous courez constamment sur des anguilles! s'écria Luther ; si tous les hommes étaient aussi pénétrants que vous, le bon Dieu lui-même y perdrait son latin. C'est entendu ! celui qui ne se contente pas de mon explication, peut aller à Rome et à l'école du diable.

Quoique Luther prétendît avoir résolu le problème qui, d'après les prévisions de Philippe, devait diviser la nouvelle église en une foule de parties, et amener dans la doctrine la plus déplorable confusion, le réformateur lui-même se sentait mécontent de la solution. Il le manifesta clairement par la mauvaise humeur que trahit son visage, et, selon le cours ordinaire des choses, Mélanchton en eût été victime, si une circonstance n'était venue subitement arracher le fondateur d'Eglise à ses pensées présentes.

— Dieu nous soit propice! s'écria Mélanchton plein d'angoisse ; voyez donc là-bas, sur la montagne....

Et, en même temps, il montrait le camp d'où sortait une foule compacte d'hommes qui se dirigeaient tumultueusement vers la caverne. A la vue des armes étincelant au soleil, en entendant leurs cris sauvages, il leur vint à tous deux en pensée que Hans Knopf aurait bien pu avoir organisé ce mouvement et soulevé une partie des paysans contre le réformateur. Le frère Bernard qui, avec le chef de la bande Grimeisen, commandait la marche, délivra les deux docteurs de leur épouvante.

— Réjouissez-vous, vénérable maître, dit Bernard d'un ton de prédicateur, entonnez au Seigneur un chant de jubilation, car il a décrété qu'aujourd'hui encore vous convertiriez trois papistes à l'Evangile épuré. Il est vrai que j'ai prêché en vain,

depuis huit jours, au point de me paralyser la langue ; mais vous leur ouvrirez les oreilles, car vous êtes appelé à sauver ce qui est perdu.

— Je ne conteste pas les espérances de frère Bernard, dit le chef avec une attitude raide et martiale (c'était un de ces soldats valeureux qui, dans la guerre de Sickinger, étaient devenus, sous la conduite de Rotheneck, de braves et fiers cavaliers), mais je vous préviens que si les trois papistes ne reçoivent pas la pure doctrine, vous prononcerez la sentence.

— Quelle doit-elle être? demanda Luther, qui se souvenait des menaces de Rotheneck, pour le cas où il n'aurait pas le courage d'agir selon ses enseignements.

— Quelle doit être la sentence? répéta Grimeisen ; vous pouvez l'exprimer de plusieurs façons ! Vous direz : « A la corde les gueux ! — Pendez les coquins ! — Que les fripons pendillent ! » Mais l'expression qui sonne le mieux est celle dont vous vous êtes servi dans votre sermon : « Lavez-vous les mains dans leur sang ! »

Cette interprétation n'en apprenait que trop au réformateur. Bien que plus d'une fois, dans ses écrits et ses sermons, il eût provoqué des faits de cruauté et de dévastation contre les ennemis de *son* évangile, Luther, pour son compte, hésitait devant l'action ; aussi, le ministère de juge lui causait-il de grands soucis.

Mais il n'ignorait pas qu'en voulant s'y soustraire, il compromettrait sa sécurité, et qu'en refusant de condamner à mort les papistes opiniâtres, il fournirait à Knopf, son antagoniste, une arme dangereuse.

Après avoir entendu le casuiste disserter, voyons donc comment le juge va agir.

Pendant que le docteur méditait sur sa situation, soutenu par la prudence et la force qui, dans les cas les plus difficiles, ne l'abandonnaient jamais, les victimes destinées au supplice s'approchèrent.

C'étaient trois moines de l'ordre des Augustins auquel Luther avait été lié par des vœux solennels. Comme à des criminels

leurs mains étaient enchaînées ; à leur cou flottaient des cordes destinées à les pendre. Des taches bleuâtres, visibles sur les parties découvertes de leur corps, attestaient les mauvais traitements qu'ils avaient eu à subir. Images vivantes de la souffrance, ils s'avancèrent en chancelant, la tête baissée, le visage pâle et défait, devant le réformateur. Dans l'intérieur et à l'extérieur de la caverne, se pressaient des paysans qui manifestaient, par l'impatience et la joie empreintes sur leur visage, combien ils s'intéressaient au procès qui allait s'ouvrir.

Luther jeta sur les moines un regard scrutateur et prolongé, et, d'une voix mal affermie :

— Vous savez quel vaste incendie alluma le Seigneur dans sa colère pour détruire sur la terre les œuvres de satan et enlever de son Eglise la boue du papisme. D'un bras puissant, il a saisi la pelle afin de jeter toutes les mauvaises herbes dans le brasier qui ne s'éteindra point, comme dit l'Ecriture. Vous aussi, vous êtes au bord de cet abîme ! Ouvrez donc les yeux et les oreilles, renoncez à l'erreur et sauvez votre corps et votre ame.

Il se tut, attendant sans doute une réponse à son bienveillant conseil. Mais les moines restaient impassibles comme des statues inanimées, sans même regarder celui qui tenait entre ses mains la vie et la mort. Après avoir jeté un coup d'œil sur les figures féroces et attentives de la multitude, il poursuivit son discours.

— Moi aussi, je me trouvais jadis enlacé dans les fers du papisme ; je mortifiais mon corps par le jeûne et le cilice, je m'adonnais à toutes les folies que commandent les serviteurs du loup-garou ; mais je secouai bientôt cette tyrannie, et le docteur Martin Luther remercie le ciel de sa délivrance.

A ces mots qui le firent connaître, les prisonniers, levant ensemble la tête, fixèrent sur le réformateur un regard de surprise, de pitié et de reproche, et si énergique, que le sectaire trahit un trouble qu'il s'efforça en vain de dissimuler à ses prosélytes.

— Ne vous donnez pas la peine de nous séduire, dit alors le moine Ambrosius, qui n'avait plus sur la tête que de rares cheveux blancs, et qu'une noble indignation transportait à la vue

d'un membre de son ordre, dont l'apostasie avait causé tant de maux à l'Eglise et à l'Empire; ne vous donnez pas la peine de séduire des hommes qui ont vieilli au service de Dieu et de son Eglise. Nous pouvons mourir, mais accepter l'hérésie d'un prêtre apostat, jamais !

Des murmures retentissants interrompirent le silence de mort gardé durant cette grave accusation.

— D'un prêtre apostat? Pour qui donc me prenez-vous? s'écria le réformateur avec passion, furieux de voir attaquer sa vocation apostolique devant ce nombreux auditoire.

— Que la passion se taise un instant! reprit Ambrosius avec dignité. Vous devez attendre d'un homme pris déjà des frissons de la mort, membre d'un ordre auquel vous appartenez vous-même et dont vous avez, par vos actions, profané l'enceinte sacrée, d'un prêtre sur le point de paraître devant le tribunal sévère de Dieu qui vous jugera aussi, vous devez, dis-je, attendre une franche appréciation de votre conduite.

— Oui! de vous! dit Luther avec feu, de vous, un archi-hérétique, un âne grossier, un papiste ensorcelé, endiablé, archi-endiablé... de vous! J'ai hâte de savoir si vous voulez accepter immédiatement l'Evangile épuré ou descendre en enfer!...

— Pardon, frère Martin, dit tranquillement Ambrosius, choisissant avec soin des mots et des tournures propres à adoucir la colère de Luther ; je voulais seulement, sans offenser personne, dire la vérité au bord de la tombe.

— Ainsi, vous vous obstinez! s'écria le réformateur. Et cependant, vous m'appelez apostat! Non! (et il élevait la voix, et les paysans regardaient avec crainte et surprise ses yeux étincelants), aucun ange au ciel, aucun homme sur la terre ne jugera ma doctrine! Celui qui la rejette ne peut être sauvé, celui dont la foi est contraire à la mienne est un enfant de l'abîme, et celui qui condamne mon évangile sera condamné par Dieu, car ma voix est la voix du Christ [1].

[1] T. II, p. 44, 1522. — On voit par ces paroles de Luther combien est injuste le reproche amer adressé à l'Eglise catholique de se proclamer la seule vraie Eglise, la seule où l'on puisse se sauver.

— Il a menti impudemment! murmura Hans Knopf, mais si bas que personne ne le comprit; sa voix est la voix du démon, sans cela soutiendrait-il que tout le monde peut expliquer la Bible?

Le vénérable moine cédait à un impérieux devoir, en défendant, avant de mourir, la vérité de ses convictions. Il connaissait le caractère opiniâtre du réformateur invinciblement attaché à ses fausses maximes; le sentiment du devoir le força seul à poursuivre la discussion. Peut-être aussi espérait-il convaincre quelques-uns de l'imposture et de l'hérésie de Luther.

— Si votre voix était la voix du Christ, poursuivit-il, Dieu aurait, pendant 1500 ans, tenu la vérité captive et laissé volontairement les hommes dans l'erreur, car pendant tout ce laps de temps, ce fut l'Eglise catholique qui instruisit les peuples. Une pareille supposition est contraire à la bienveillante Providence de Dieu; par conséquent, votre œuvre ne peut venir de lui et l'Eglise catholique est la voix du Christ.

— Quoi! l'Eglise romaine? s'écria le réformateur tout hors de lui; écoutez ce que je pense de votre Eglise!

Là-dessus, il commença une longue kyrielle d'affreux et dégoûtants blasphèmes, dignes commentaires du nom de *prostituée de Babylone* qu'il donnait souvent à l'Eglise catholique. Nous n'oserions mettre sous les yeux de nos lecteurs ces sales invectives[1].

Ces grossièretés furent suivies de rires bruyants et approbateurs de la part des paysans, enchantés de cette manière de discuter.

Ambrosius connaissait les stratagèmes de l'apostat, accablant ses ennemis par mille moyens violents toujours à sa disposition, quand les armes ordinaires ne pouvaient lui suffire. Il prévoyait donc sa défaite, du moins devant le tribunal de cette populace brutale et sanguinaire. Néanmoins, il ne craignit point d'augmenter la colère du réformateur.

— L'Eglise est trop élevée pour être atteinte par vos insultes,

[1] Edit. de Wittemb. t. 7 p 5, 17, a.

dit le courageux Augustin. Je ne puis m'engager dans une longue dissertation, car seriez-vous mille fois réfuté, mille fois vous vous arrogeriez la victoire. La mauvaise volonté rend inutiles tous les arguments. Mais vous entendrez les dernières paroles d'un religieux de l'ordre même où vous avez prononcé vos vœux devant l'autel du Seigneur.

— Vous voulez m'enseigner la morale? interrompit Luther, les yeux flamboyants. Avez-vous oublié pourquoi vous êtes ici? Quoi! vous osez lever la tête contre moi? Les moines sont de grossières têtes d'ânes, ils enragent dans leur stupidité contre la parole de Dieu, et ils iront tous au diable. Mieux vaut être bourreau que moine! Ce sont de vrais sorciers et des bouffons du diable. L'enfer est exclusivement pavé de moines, et vous qui êtes moine, vous voulez m'instruire [1].

Ainsi le réformateur continua-t-il sa diatribe, et lorsqu'il l'eut terminée et que les applaudissements de la foule se furent apaisés, Ambrosius put dire une dernière parole. Luther, stupéfait de la hardiesse du religieux et vaincu par sa propre colère, le laissa parler :

— Je sacrifierais ma vie pour vous ramener, dit Ambrosius; mais votre repentir est difficile. Vous êtes tombé dans un gouffre si profond! Vous nourrissez une haine implacable contre la sainte Eglise notre Mère; vous foulez d'un pied téméraire les saints Sacrements dans la fange; vous enseignez une doctrine qui sanctifie les crimes et les vices; vous amenez dans l'Eglise et l'Empire le ravage de la division: vous livrez des ames, consacrées à Dieu, à la fureur aveugle d'hommes égarés: ne vous sentez-vous pas dans un effroyable abîme? Pourquoi vous ériger en imposteur et prétendre avoir reçu une mission divine? N'est-ce pas l'entêtement et l'orgueil qui vous jettent dans tous ces excès? Homme aveugle et malheureux! revenez, avant que se consomment votre ruine et la ruine de milliers de vos semblables. Ou bien, si je me suis trompé, si vous êtes vraiment envoyé de

[1] Colloq. Mens. p. 14.

Dieu, prouvez donc votre sainte vocation ! Où sont vos miracles? Sont-ce les moines égorgés, les religieuses perverties?

— Oui, c'est cela ! ce sont mes miracles ! allez-vous-en ; prenez-les, s'écria Luther de plus en plus exaspéré, enchaînez ces idolâtres entêtés, c'est le seul moyen de les convaincre.

Ces dernières paroles se perdirent dans le tumulte effroyable des paysans. Ayant soif depuis longtemps du sang des papistes, ils prirent ces exclamations de Luther pour une sentence de mort, et poussèrent, au milieu d'un vacarme sauvage, les religieux hors de la caverne.

A quelque distance de là, un chêne isolé étendait ses branches gigantesques. On ne le pouvait considérer sans frissonner, car on y voyait suspendus plusieurs cadavres complètement nus. C'est vers cet arbre, qui tenait lieu de gibet, que se précipitèrent les paysans avec leurs victimes, en poussant des cris féroces. Arrivés au lieu du supplice, ils arrachèrent aux moines leurs habits, en les rudoyant et en les frappant sans pitié. Ambrosius les priait instamment de lui laisser au moins son dernier vêtement, mais on rejeta sa prière avec moquerie.

— Laissez-leur ! s'écria Hans Knopf, laissez-leur ce dernier lambeau. Il y a peut-être, dans ce désir, une étincelle du Saint-Esprit? car ne l'ignorez pas, mes frères, ces idolâtres ont prononcé aujourd'hui même, malgré eux, des sentences divines. Laissons-leur donc cette dernière consolation.

On fit, sans répondre, comme disait le prophète, et les martyrs, par suite de l'aversion de Knopf pour le réformateur, n'eurent pas la honte d'être pendus dans un état de nudité complète.

Cependant des jeunes gens, montés au haut de l'arbre, avaient lié les cordes aux branches et descendu les nœuds coulants. Agenouillés dans ce moment suprême, les moines recommandaient à Dieu leur ame, pendant qu'on leur passait les nœuds au cou.

— Tirez, tirez ! crièrent de nombreuses voix.

On tira les cordes, et les corps furent élevés lentement du sol.

En même temps, Hans commença une chanson qui célébrait l'anéantissement des papistes et la propagation de l'Evangile épuré.

Lorsque la chanson fut terminée et que les religieux se balancèrent en l'air, la foule barbare qui s'était réjouie des dernières convulsions des agonisants, quitta le lieu du supplice.

Le réformateur avait observé, de l'entrée de la caverne, ces événements tragiques. Tant que la multitude s'était pressée entre lui et les religieux, il avait laissé un libre cours à sa colère contre les maudits papistes et les avait envoyés en prison. Mais quand il vit sa parole interprétée comme une condamnation et les victimes périr, sa colère se calma. Alors le frère Bernard, voyant la figure de Luther tout assombrie, le mena avec son compagnon dans la tente qui devait les abriter pendant la nuit.

IV. L'APPARITION.

> Ce qu'un autre ose, je l'ose aussi! Viens à moi sous la forme d'un ours russe à longs poils, d'un redoutable rhinocéros, d'un tigre d'Hyrcanie; prends toutes les formes possibles, mes nerfs vigoureux ne s'en ébranleront pas. SHAKSPEARE.

Le réformateur entra grave et silencieux dans la tente. Il était profondément agité. Le frère Bernard n'omit point de faire l'éloge du comfort qu'il y avait déployé. Des lits placés des deux côtés près des cloisons en toile invitaient à propos les voyageurs au sommeil. Au milieu de la vaste tente, se trouvait une petite table, sur laquelle était une Bible, boulevard du réformateur contre les attaques de ses ennemis. Bernard, dans sa prévoyance, n'avait pas non plus oublié les aliments et les boissons, ni des habits légers en échange des vêtements de drap qui eussent gêné les voyageurs. Un candélabre à deux branches, appartenant jadis à l'abbaye de Hirkweiler, répandait une vive

clarté. Le sol était couvert de larges tapis magnifiquement brodés, mais ils étaient peu en harmonie avec l'appartement improvisé, car ils représentaient la passion de Notre-Seigneur. Autrefois, ils servaient, pendant la semaine-sainte, à orner les sanctuaires du Couvent de Sion. Des tentures semblables couvraient les parois de la tente qu'on aurait prise pour une chapelle décorée de peintures, si de grands bols de vin et d'autres objets profanes n'avaient détruit cette impression.

Le frère Bernard avait droit de s'attendre à quelques louanges pour l'attention et les soins avec lesquels il avait préparé l'appartement de son maître; son regard plein d'espoir, après avoir admiré son œuvre, se reportait sur Luther dont il semblait attendre un éloge. Mais le réformateur ne daigna pas donner un coup d'œil au pénible travail de Bernard.

Il prit, à son entrée, un calice d'or sur la table, le vida plusieurs fois, comme si la chaleur du vin avait dû rafraîchir son visage enflammé, puis il se jeta sur un fauteuil.

Le prédicateur Bernard échangea secrètement quelques paroles avec Philippe Mélanchton et lui exprima sa surprise au sujet des allures du réformateur.

Mais Philippe, connaissant les singularités de Luther, pria Bernard de demeurer tranquille ou de sortir de la tente.

Le prédicateur préféra la seconde alternative, et s'éloigna, après un salut amical, que le réformateur pensif ne daigna pas lui rendre.

Philippe Mélanchton recula doucement un siége dans le fond de la tente, s'y assit et laissa Luther à ses méditations.

Elles étaient si profondes, qu'il n'entendit même pas le bruit sourd et puissant d'un cor résonnant à quelque distance.

L'instrument retentissait par intervalles et dans diverses directions. Philippe, croyant que c'était le signal du repos, se réjouit à la pensée que son compagnon pourrait désormais se livrer librement à ses réflexions.

Le docteur se trompait: le cor eut bientôt mis tout le camp sur pied. De toutes parts, les paysans accouraient vers le point du rocher, où Luther, à son arrivée, avait prononcé sa fameuse

harangue. Une vaste multitude couvrit bientôt les alentours, et, à la conversation bruyante et joyeuse de tout le monde, on pouvait deviner que la réunion avait un but agréable. Souvent les têtes se tournaient vers le bloc de pierre qui avait servi de chaire.

La lueur ardente de quelques feux, illuminant l'espace, rendait plus vifs les rayons du soleil de la liberté peint sur la bannière, et plus sinistre le symbole de la destruction auquel elle était appendue.

Cependant, à l'arrivée de Hans Knopf, le tumulte sauvage s'apaisa, et le prophète, après avoir jeté un regard satisfait sur la nombreuse assemblée, resta quelque temps les bras étendus et les yeux attachés au ciel. Il suppliait sans doute les sept esprits de descendre en lui, afin que la parole s'échappât plus pure de ses lèvres.

Les esprits parurent dociles à leur organe, car tout à coup, Hans agite ses bras jusque là immobiles; ses yeux roulent pleins de feu dans leurs orbites, son corps se plie à mille contorsions, comme si d'étranges puissances l'eussent dominé et assujetti à leurs volontés. Sa bouche s'ouvre, et les paysans recueillent avidement les oracles qui s'en échappent sans cesse rapides et passionnés. Son discours embrase l'assemblée, et son esprit semble agir aussi sur ses auditeurs. Leurs yeux s'enflamment, leurs membres exécutent divers mouvements épileptiques, et, tantôt levant les mains au ciel, tantôt étendant les bras, ils poussent, heurtent leurs voisins, qui, à leur tour, rendent, toujours en proie à l'enthousiasme, horions pour horions.

Le vacarme n'interrompt pas le prédicateur, qui développe avec énergie le devoir de rester fidèle à la parole pure, et d'anéantir, par tous les moyens possibles, la Babylone romaine. Finalement, il passe à la destruction du couvent des religieuses de Seelbronn, projetée pour le lendemain.

— Soyez transportés de joie, s'écria-t-il, enfants de Dieu ! et réjouissez-vous dans le Seigneur; vous pouvez une fois encore étendre la main sur les filles de Sodome, qui ont, pendant de longues années, vécu à Seelbronn dans l'aveuglement, sans comprendre le sens des paroles de l'Ecriture. Réjouissez-vous, braves

enfants d'Israël, car votre glaive est déjà levé sur leurs têtes et votre main étendue sur leurs biens ! Réjouissez-vous, car les filles de Sodome sont riches et belles, et le Seigneur les a mises en votre pouvoir, elles et leurs richesses. Demain, quand la trompette résonnera dans le camp, levez-vous, précipitez-vous vers Moab et n'y laissez pas pierre sur pierre ; fouillez tous les coins, tous les réduits ; je vous le dis en vérité, ces filles de Sodome sont riches ; leurs murailles cachent de l'or par monceaux, des pierres précieuses par milliers, et tout cela, le Seigneur le met entre vos mains !

Ainsi Hans Knopf excitait, par ce tableau des trésors du couvent, le zèle de ses sicaires. Ils brûlaient tellement d'anéantir l'empire du papisme, que plusieurs voix demandèrent de partir à l'instant même.

— Oubliez-vous les ordres sévères de votre capitaine, libres enfants de Dieu ! s'écria-t-il avec un sourire malicieux (car des sept esprits qui le possédaient, deux au moins personnifiaient l'avarice et l'amour de la domination) ; ne savez-vous pas que la peine de mort atteint tous ceux qui font des excursions nocturnes ? Remettez donc à demain une œuvre qui, certes, ne devrait pas être différée.

Cet appel à la discipline militaire de Rotheneck calma leur impatience, sans empêcher néanmoins les murmures des partisans les plus dévoués de Knopf, qui blâmaient ouvertement la sévérité du capitaine.

— Que le diable emporte Hilchen ! dit en jurant Knobloch, couvert encore du froc des moines déchaussés. Qui nous l'a donné pour maître ? Pourquoi lui obéir ? Nous foulons aux pieds des empereurs, des papes, et ce pouilleux, ce polisson de noble nous commanderait ! Attendez ; les arbres ont des branches, et les libres enfants de Dieu des cordes pour pendre tous ces papistes déguisés.

— Jorg a raison, dit Geilfuss, dont les habits parsemés de petits morceaux de cuivre et d'argent tintaient et résonnaient au moindre mouvement, Hilchen est un coquin comme tous les nobles. Lui aussi est du nombre de ceux que nous devons dé-

sarçonner, comme dit maître Luther. A la bonne heure, voilà un vrai moine, un enfant du tonnerre et de l'éclair! Avez-vous vu comme il a expédié les trois papistes? Jamais je n'ai entendu qualifier l'Eglise romaine d'une plus belle façon!

— Savez-vous aussi, s'écria Specht qui portait sur le dos le capuchon brodé d'or d'un pluvial, savez-vous que Rotheneck a voulu laisser échapper les moines?

— Vraiment! s'écrièrent ensemble plusieurs voix.

— Sur mon ame! affirma Specht; frère Knopf me l'a dit lui-même, et à lui les sept esprits l'ont révélé. Il voulait les lâcher cette nuit. Il a même juré de ne plus verser de sang papiste. Appelez seulement ici Hans Knopf! dit-il en montrant au loin cet homme vénérable, qui, dans l'intervalle, avait quitté la tribune et s'était mêlé à la foule.

— Tu dis vrai, frère Specht, répondit Hans. Le capitaine a quitté les voies de Dieu et s'est égaré dans le désert du mensonge.

— Rejetons-le, rejetons-le! s'écrièrent Knobloch et plusieurs autres.

— Son heure n'est pas encore venue, frère, dit Knopf d'un air austère. Peut-être guérira-t-il encore? Mais, je ne puis vous le dissimuler, une légion entière de diables romains, entrée dans son corps, l'agite et le pousse à combattre le pur et libre Evangile.

Hans, après ces belles paroles, quitta ce cercle pour en aborder un autre, heureux d'entendre des voix jurer la ruine de Rotheneck, auquel lui, Hans Knopf, espérait bien succéder.

Wolfgang de Hohenfels (cet homme que nous avons vu tout à l'heure dans la grotte, au-dessus de la tête des paysans) avait entendu le sermon de Hans. Cette exaltation ne lui avait arraché qu'un sourire de pitié.

— Tu le vois, Gisela, dit-il en souriant à la charmante jeune fille, nous n'avons ici pour toute nourriture que le pain spirituel de l'Evangile libre. Il faudra bien, continua-t-il d'un ton sérieux, si notre rusé domestique ne nous procure pas de pain, faire cette nuit une sortie. Il ne sera pas dit que je te laisserai mourir de faim, en face d'une telle abondance.

— Nous ne sommes pas aussi dénués de toute provision, vous le croyez, cher père, dit d'une voix suave la jeune fille, tremblante de frayeur au seul énoncé de cette résolution ; il n'est pas nécessaire de vous exposer à la mort ; demain les paysans s'en iront, et nous pourrons alors quitter cette prison.

En disant ces mots, elle prit un morceau de pain durci, et le présenta au chevalier.

— Dieu m'en garde, mon enfant ! dit-il, profondément ému. Depuis deux jours tu n'as rien mangé, et cette misérable croûte de pain, aumône d'une vieille mendiante, tu l'as conservée pour le moment de la plus urgente nécessité. Tranquillise-toi, nous patienterons jusqu'au bout. Je ne descendrai pas. Mais, je t'en prie, mange ce pain, mon enfant ! Voyons, peut-être est-il trop dur pour toi ?

Il fit couler sur le pain quelques gouttes de vin et le donna à Gisela, qui ne voulut le manger qu'à la condition que son père en prendrait la moitié. Ce témoignage d'amour filial, dans une si triste situation, toucha le vieillard jusqu'aux larmes. Les pleurs roulaient en perles sur sa barbe.

— Peut-être, dit Gisela, s'offrira-t-il une occasion de fuir ? La nuit est sombre ; bientôt les paysans dormiront d'un profond sommeil, et, une fois au-delà des limites du camp, nous arriverons sans périls à Arnstein.

Wolfgang secoua la tête :

— Notre fuite doit être tout à fait sûre, mon enfant ! Aussi longtemps que les paysans demeureront ici et que nous n'aurons pas pris des forces pour résister à un pénible voyage, ne tentons pas d'abandonner ce rocher. Tu sais avec quelle diligence les coquins nous traquent ! Si nous n'avions pas trouvé cet asile, assurément nous serions tombés entre leurs mains.

— Pourquoi ces hommes nous persécutent-ils ? S'ils connaissaient notre pauvreté, ils ne pousseraient pas plus loin leurs tentatives ! dit la jeune fille, épanouie comme un lis pur dans un jardin solitaire, encore ingénue comme une enfant, et complètement ignorante de la perversité humaine. Avec votre permission, bon père, je m'armerai de courage et je découvrirai

au capitaine notre triste situation ; certes, mes prières et mes larmes le disposeraient en notre faveur.

— Certainement ! certainement ! dit Hohenfels, d'un ton qui inquiéta Gisela. Si tu étais dans ses mains, ton père, à ce prix, obtiendrait un sauf-conduit jusqu'à Arnstein. Mais, ajouta-t-il d'une voix sourde, tu mourras ici plutôt que de tomber dans les griffes infâmes de ces maudits fanatiques.

Gisela, tant étaient grandes la noblesse de son ame et sa complète inexpérience des passions humaines, ne comprit rien aux paroles de son père. Elle ne demanda cependant aucune explication, parce qu'elle sentait instinctivement l'impression douloureuse que produisait ce sujet sur Wolfgang. Il se fit un long silence, de sorte que les deux réfugiés, oubliant peu à peu leurs tribulations, prêtèrent toute leur attention aux débats tumultueux des paysans. Hans Knopf, de nouveau debout sur le rocher, donnait ses instructions pour la ruine du couvent de Seelbroon. Il n'y avait, dans les mesures proposées, aucune trace de sa démence religieuse. On y voyait, au contraire, beaucoup de prudence et le grand talent d'anéantir, en quelques heures, des œuvres que des siècles entiers avaient à peine suffi à édifier. Hans montrait, dans ses savants conseils, une ruse particulière à découvrir les cachettes où les hôtes du couvent avaient dû renfermer leurs trésors.

— Mon Dieu ! se lamenta Gisela, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, en entendant les plans de destruction du fameux prédicateur, quel sort terrible attend ces pieuses femmes ! Ces hommes sont impitoyables ; les religieuses, sans défense, vont mourir toutes sous leurs coups !

— Mourir ! ce serait encore la moindre chose ! murmura Hohenfels à part, avec une colère à demi comprimée.

— Oh ! la délicieuse retraite, poursuivit Gisela, en songeant avec mélancolie au peu de jours qu'elle avait passés dans le couvent. La paix de Dieu est dans cette maison, sise sur une haute montagne, proche du soleil et du ciel, et, en y pensant, je sens naître en moi les regrets de l'exil. Et cette heureuse demeure ne sera plus que cendres et décombres ! Les impies, que ne

comprennent-ils combien il est cruel d'égorger des femmes qui ne vivent que pour leurs semblables ! Que de fois ces saintes religieuses se sont soumises à une dure indigence pour adoucir la misère des pauvres de la vallée ! Elles enduraient la pauvreté et la faim, pour nourrir les autres ! Où les pauvres gens trouveront-ils des consolations, des vêtements, de la nourriture, quand les religieuses de Selbronn auront été assassinées ? Sort terrible !.. mais cruauté plus terrible encore !

Et une larme tombait de ses beaux yeux.

— D'où vient, dit-elle en terminant sa plainte, d'où vient que ce refuge de la charité soit ainsi voué à la dévastation ?

— Enfant, c'est l'œuvre de la méchanceté des hommes, dit Wolfgang ; c'est l'œuvre de la doctrine infernale de cet infâme Luther, que les abîmes ont vomi pour la perte des générations futures.

— Ah ! quelle figure sinistre ! dit Gisela. Lorsque vous me le montriez aujourd'hui, sur le roc, entouré de farouches paysans qui acclamaient, par des hurlements sauvages, les enseignements abominables de ce réformateur, je fus saisie d'horreur à son aspect. Je ne sais pourquoi, père, mais la destruction de notre château et notre fuite pleine d'angoisses par le sombre et profond souterrain, m'ont paru moins lugubres et moins effrayantes que cet homme. Comment peut-on l'écouter et croire à la divinité de la religion qu'il prêche ?

— Comment ! dit Hohenfels avec amertume. Il ne me serait pas facile de te l'expliquer, mon enfant. L'homme aime à croire ce qu'il désire. Si le démon lui-même, sorti de l'enfer, s'écriait : « Accourez, mes chers petits, je suis le prophète de Dieu ; plumez les papistes, ces oiseaux de proie ; leurs biens sont à vous ; vous êtes affranchis de toute contrainte, croyez et faites ce qu'il vous plaît ! » Dès lors, mon enfant, le démon, pour un grand nombre d'hommes, cesserait d'être noir et ils le proclameraient prophète du Seigneur.

— Oui, mais un homme ne saurait être un démon.

— Bien pire que le démon ! Si Satan était d'un côté et Luther de l'autre, et que je pusse briser le crâne à l'un ou à l'autre de

ces infâmes, je briserais volontiers celui de l'ex-augustin ! Beelzebut a été cause de l'expulsion de notre race du paradis, qui fut sans doute un beau jardin ; mais Luther, cette créature infernale, a arraché notre belle nation au saint empire catholique, plus beau que le paradis terrestre.

— Père, tous les nobles seront-ils chassés de l'empire ?

— Non, mon enfant, tu ne me comprends point ! Luther désole notre patrie ; il répand la discorde sur la terre allemande, il énerve cette contrée, mère de générations fortes et glorieuses, et il rompt les liens sacrés qui unissaient tous les membres de cette puissante nation.

Et le gentilhomme, soupirant profondément, appuyait sa tête sur le coude, et, sombre et silencieux, regardait devant lui. Gisela tâchait de pénétrer le sens des paroles de son père, mais bientôt elle en fut empêchée par l'effroi que produisit sur elle un bruit de pas venant du sentier. Quelques instants après, Josse, chargé d'un sac pesant, était devant eux.

— J'apporte des provisions pour un an ! dit le valet, en déposant le sac. S'il plaît à Votre Seigneurie, nous pourrons, protégés par ce sac, soutenir un siége pendant deux mois.

Et il étendit les aliments sur le rocher. C'était du pain, de la volaille rôtie, du jambon et quelques bouteilles de vin.

— Tu as bien fourragé ! dit Wolfgang en jetant sur la nourriture un regard avide qui trahissait une faim dévorante. Comment as-tu obtenu un si beau succès ? Serais-tu tombé dans leurs mains ? Comment t'ont-ils traité ?

— Il ne m'a pas fallu aller loin, seigneur ! répondit Josse, heureux de voir l'empressement de Wolfgang à manger, après avoir passé les morceaux les plus délicats à sa fille. A environ deux mille pas d'ici, je rencontrai une troupe de paysans qui jetèrent de grands cris en apprenant que j'étais votre domestique. Ils me lièrent aussitôt les mains pour m'empêcher de fuir, et, hormis quelques coups, j'en sortis sain et sauf. On me conduisit chez le capitaine qui, voyant en moi une vieille connaissance, me reçut avec bonté.

Ici Josse se tut et jeta les yeux sur Gisela, puis sur son père.

Il songeait à l'affection de Rotheneck et à sa promesse de la favoriser. Mais il hésitait. Il craignait de fâcher Hohenfels et d'alarmer Gisela. Il résolut donc de sonder d'abord les sentiments de son maître pour Rotheneck. Wolfgang le prévint.

— Quel est donc ce capitaine?

— C'est un excellent homme, seigneur, bien qu'il ait contre lui de mauvaises apparences. Il s'appelle Hilchen de Rotheneck; c'est le même gentilhomme qui combattait avec feu mon maître devant Trèves, durant la guerre de Sickinger.

— Un gentilhomme! dit Wolfgang avec regret. Comment se peut-il que de tels hommes renient leur noblesse et se fassent incendiaires, à la tête de paysans brutaux et enragés? A l'exception de Gotz de Berlichingen qui, de tout temps, a souillé son écusson par des brigandages et des allures peu chevaleresques, je ne croyais, à aucun noble, assez de bassesse pour pactiser avec ces paysans.

— Maître, il est las des paysans et veut les abandonner. Je l'ai vu tonner terriblement contre quelques coquins qui, malgré lui, ont pendu trois moines. Il s'oppose également à l'attaque et au pillage de Seelbronn, parce qu'il voit de la honte à se jeter sur de pauvres femmes sans défense. Notez-le bien, il y aura une rupture entre les paysans et ce gentilhomme; il est d'une grande générosité, et je ne sais par quelle folie inconsidérée il est devenu capitaine des révoltés.

— Ne loue pas ce coquin! dit Hohenfels avec sévérité. Ce n'est point par irréflexion, mais d'une manière délibérée qu'il s'est joint aux paysans. Il a, pendant des mois, avec ses bandes de brigands, promené le fer et le feu dans l'empire, égorgé de ses propres mains des prêtres, des religieuses et de simples fidèles; il est donc trop tard de pallier ses crimes et de les attribuer à l'inconsidération. Cependant, ajouta-t-il d'un ton plus doux, je comprends que vous cherchiez à excuser un bienfaiteur, fût-il plus détestable encore[1]!

— Rotheneck parlait de vous avec le plus grand respect,

[1] *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme.

seigneur; il déplorait amèrement la ruine de votre château.

— Ah! il la déplorait.... Les lamentations de cet hypocrite ressemblent presque à une moquerie, à une satire contre mon malheur. S'il plaît à Dieu, je rebâtirai ma maison plus ferme que jadis; mais je ne dois pas à ce scélérat de Rotheneck d'être encore au nombre des vivants.

— Permettez, maître, repartit Josse. C'est malgré Hilchen que l'on nous poursuit. La dévastation et le sang lui sont odieux; ce sont les paysans qui causent tous ces malheurs. Le capitaine doit consentir à ce qu'il ne peut empêcher.

— Tu ferais un bon panégyriste, dit Wolfgang en secouant la tête.

— Ne m'en veuillez pas, maître, mais je dois lui rendre justice. Je disais donc que Rotheneck déplorait la ruine de votre château; j'ajouterai maintenant qu'il vous veut du bien. Voyez ce ruban!

En même temps, Josse montrait un large ruban rouge sur lequel était écrit, en lettres latines, ce mot : *Tetragrammaton*[1]. Cette expression mystérieuse, attachée aux écharpes et aux manches des soldats dans la guerre de Sickingen, servait de mot d'ordre pour tous les alliés des nobles, et Rotheneck l'avait aussi mis en usage chez les paysans révoltés.

— Que veux-tu faire de cela? dit Hohenfels en regardant le ruban.

— J'ai fait croire que vous étiez à Lutzelhardt, répondit Josse, et pour que je pusse arriver sûrement jusqu'à vous, il m'a donné ce signe qui nous sera précieux au moment du péril. Si nous partions cette nuit, nous serions demain après-midi à Arnstein.

— Tu attaches trop d'importance à ce chiffon, dit Hohenfels; aussi longtemps que les coquins rôderont dans les forêts voisines, notre départ courra les plus grands dangers.

— Comme vous le désirez, seigneur! Mais je crains que notre retraite ne soit découverte. Les paysans ont l'intention de cam-

[1] *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme.

per longtemps encore en cet endroit, et d'entreprendre d'ici des excursions. Demain, ils attaquent Seelbornn qui ne se trouve pas sur la route d'Arnstein, et, à mon sens, vous feriez bien de profiter de cette occasion pour fuir.

Wolfgang se tut et réfléchit. Il regardait Gisela dont la sécurité seule lui tenait à cœur, et, en songeant aux dangers possibles du voyage, le bon père éprouvait de la crainte et de l'anxiété. Mais il fut vaincu par les justes représentations de Josse.

— Eh bien ! soit, risquons, dit-il. Il y a moins de dangers sur le chemin que dans un séjour prolongé sur le roc.

— Que Dieu vous en récompense, maître ! dit Josse avec bonheur. Il me reste à faire une course. En gravissant la montagne, j'ai vu un mulet, ancienne monture du vieil abbé de Hane ; l'animal s'est échappé du camp, et je veux le prendre pour notre demoiselle.

Le fidèle serviteur partit, et Gisela, grâce aux exhortations de son père, se retira au fond de la caverne pour prendre un peu de repos, sur un coussin de mousse, tandis que Hohenfels, absorbé par ses pensées, observait dans la vallée les mouvements tumultueux des paysans.

A la fin, les révoltés retournèrent dans le camp, en poussant des cris de joie, accompagnés des sons aigus et éclatants tour à tour du cor et de la cornemuse.

Cette retraite s'opérait non loin de la tente où le réformateur était toujours assis pensif devant sa table. Mais ses méditations avaient pris le caractère d'une sombre préoccupation, par suite de ce combat effrayant de l'ame qui cherche inutilement à échapper, par de faux raisonnements, aux remords déchirants d'une conscience accusatrice. Mélanchton, assis à une distance respectueuse du maître, suivait toutes les phases de cette lutte intérieure. Il observait avec un vif intérêt les traits convulsifs de Luther, sans essayer de le tirer de cet affreux état. Habitué à ces sortes de scènes, il connaissait le moment propice où son intervention serait efficace. Il restait donc assis en silence, l'œil fixé sur le docteur, comme un médecin exercé auprès du lit

d'un fiévreux et qui attend l'instant favorable pour lui offrir un secours efficace.

Lorsqu'en passant dans le voisinage, les cornemuses et les cors résonnèrent plus bruyamment que jamais, le réformateur s'éveilla en sursaut et regarda d'un œil fixe vers l'entrée de la tente. L'une de ses mains était appuyée sur la table, l'autre fermée convulsivement, comme s'il eût attendu un ennemi terrible. Il resta debout jusqu'à ce que le son des cors mourût dans le lointain. Mélanchton agita son siége; le réformateur se tourna un instant de son côté sans mot dire, et retomba de nouveau dans sa rêverie. Il revint à ses sombres préoccupations, avec cette différence que, parfois, il faisait des mouvements violents et émettait des paroles sans suite.

Tout à coup, il se lève précipitamment, montre le poing à la cloison de la tente, et s'écrie avec rage :

— Silence, maudit animal! C'est moi, Satan, que tu veux charger du sang des moines? Veux-tu m'écraser sous le poids de tous ces meurtres de prêtres, de moines et de religieuses? Attention! chien d'enfer, à l'instant la Bible fera justice de tes mensonges. Reste donc et réponds! s'écria-t-il en regardant dans le vide comme si le personnage à qui il s'adressait se trouvait près de lui. Pourquoi Dieu a-t-il ordonné à son peuple d'Israël d'exterminer les Moabites et de brûler leurs habitations? continua-t-il de ce ton de sage qu'il avait coutume de prendre, lorsque, dans une dispute théologique, il voulait, par son verbiage, triompher de son adversaire. Pourquoi cet ordre cruel de Dieu? Afin qu'il ne restât aucune trace de l'ancienne idolâtrie. Mais le culte romain n'est-il pas pire encore, plus idolâtre que celui des Moabites? Rome n'a-t-elle pas ses serviteurs de Baal et ses hypocrites en œuvres saintes? Et ce ne serait pas la volonté de Dieu qu'on remédiât à ce désordre et à cette idolâtrie par le glaive et par le feu! Dis, parle! Tiens ferme, Beelzébut! Ah! ah! tu décampes et laisses [1] ....

[1] Luther s'exprime textuellement comme suit sur ses rapports avec le diable : « Le diable m'a bien souvent pris à la gorge, mais toujours il a dû

La fin de l'apostrophe doit nécessairement se supprimer, à cause de cette bienséance que l'on doit au lecteur et que Luther ne croyait pas devoir observer vis-à-vis du diable.

— Avez-vous vu, maître Philippe, comme le diable a pris la fuite? s'écria le réformateur avec un fier sentiment de sa victoire. Oui, et il frappait du plat de la main sur la Bible, à cet évangile, tout doit céder, diable, pape, turc, prêtres, empereurs, tartares, ventrus, truies, ladres, taupes, canaille, niais, gueux, et tous ces criailleurs et tous ces écrivassiers qui sont les membres et la gueule du diable [1].

— Il ne reviendra pas de sitôt, dit Mélanchton joyeux de voir le combat terminé; vous l'avez congédié d'une belle facon!

— Figurez-vous, maître Philippe, que cet imbécile de diable me reprochait d'avoir pendu les trois moines! Aussi bien pourrait-il accuser le bon Dieu d'avoir fait tuer les Moabites pour mettre fin à l'idolâtrie!

— Satan fut de tout temps le père du mensonge, répondit le docteur Philippe; vous avez ordonné d'enfermer les moines et non de les pendre.

— Cet argument ne vous mènerait pas loin, dit Luther, Beelzebut est un fin scélérat! Si tu n'as pas, dit-il, égorgé les moines, les religieuses, les prêtres, les papistes de ta propre main, ta doctrine l'a fait pour toi, conséquemment tu es mille fois meurtrier! Voilà, maître Philippe, de quelle manière le diable me harcèle. Mais tous ses artifices ne lui serviront de rien, et afin de changer en parfum les dernières ordures de sa

lâcher prise. Je l'ai palpé pour constater quelle sorte de compagnon ce pouvait être, et lui m'a pressé si fortement que je ne savais plus si j'étais mort ou vif. Il me mettait au désespoir. (*Propos de table,* édition de Leipzick, page 3.) Quand je m'éveille la nuit, le diable accourt et me suggère des pensées étranges jusqu'à ce que me retournant, je lui dise..... (*Propos de table,* édition d'Eisleben, page 280 a. b.) Après quoi, le diable me gourmande, disant : Qu'as-tu fait des couvents répandus dans le monde? Et je réponds : Arrière, je te laisse la responsabilité de tes blasphèmes. » (Edition de Leipzick, pages 220 et 221).

[1] *De conciliis,* édit. de Witt. t. 3, p. 504. b. et *Jen* t. 5. 316. b.

queue infernale, parlons maintenant de la belle Kathe, ma chère fiancée; rien ne répugne au diable comme les belles femmes; là ses tentations sont impuissantes [1].

Avant que le réformateur se fût complètement abandonné au souvenir de sa chère fiancée, il saisit le calice d'or que Mélanchton remplissait officieusement et qu'il ne manquait jamais de vider avec prestesse.

— Le prudent Bernard sera-t-il déjà arrivé à Arnstein avec la belle Kathe? dit le docteur Martin. Frère Bernard est un bien heureux brigand. De même que le Christ parut au monde en malheureux et enleva au prince de ce monde son harnais et tout son attirail; de même aussi le pieux Bernard a ravi cette pauvre Kathe aux prisons de la tyrannie romaine [2]. Vous le verrez, maître Philippe, Kathe est incomparablement belle. Ah! je brûle du désir de la rejoindre.

— La réalité vaut certainement encore mieux que sa réputation! dit Philippe dans la louable intention de flatter le fiancé en exaltant son élue.

Mais le docteur Martin n'entend plus la louange. L'ennemi qu'il avait mis en fuite reparaît tout à coup. Et le réformateur, retombant dans sa surexcitation première, fixe un œil hagard sur un coin de la tente, où Satan semble s'offrir à lui sous une forme épouvantable. Mélanchton suit le regard de son maître, et aperçoit avec frayeur, sur le sol, une tête horrible, ricanant de la manière la plus hideuse. Luther se lève et regarde sans trembler l'œil étincelant du dragon infernal. Mélanchton, au contraire, qui voyait pour la première fois cette forme repoussante, tremble de tout son corps, claque des dents, et éprouve toutes les terreurs du pécheur en présence de ce terrible ennemi du genre humain. On ignore combien de temps dura cette contemplation silencieuse et mutuelle de Luther et de Satan. Luther, dans le récit de ses communications avec le diable, n'en

[1] De Welte, IV. 111 et 188. *Histoire de la réforme de* Dollinger, t. 3. p. 257.

[2] Extraits des œuvres de Luther, p. 592

a pas dit la durée. Il ne semblait pas enclin, cette fois, à entrer en lutte avec l'implacable adversaire de son œuvre sainte. Il saisit sa Bible, disposé à s'en faire une arme comme de l'encrier qu'à la Wartburg il avait jeté à la tête du diable, lorsque celui-ci voulait l'empêcher de traduire la Bible.

— Crois-tu, dragon infernal, s'écria-t-il, que je retourne à des ennemis vaincus? Tu as pris la fuite au premier feu, poltron! tiens, voilà pour toi.

Et il lança vigoureusement la Bible contre la tête hideuse qui n'y parut point sensible, ouvrit sa large bouche, et montra deux rangées de dents menaçantes. Luther fut stupéfait de voir la parole de Dieu inefficace, alors qu'il s'était vanté d'avoir, avec la Bible seule, mis hors de combat l'empereur, le pape et tous les diables. Toutefois, cette timidité passagère se changea bientôt en une courageuse détermination. Lorsque les dents du monstre se furent effacées et qu'on ne vit plus que ses yeux flamboyants, le réformateur, en soldat expérimenté, prit des armes mieux aiguisées; il attaqua le démon par le dédain et la moquerie, qu'il savait lui être insupportables [1].

— Que fait ton frère à Rome, cher diable? dit-il en le narguant; ne sais-tu point de nouvelles de l'infernale Sodome? Les trois archimenteurs, les trois moines, sont-ils installés *in loco inferni?* Charge-toi d'un salut gracieux pour le coquin à tête grise, pour le sale Ambrosius, qui m'a nommé apostat et parjure. Maintenant, il peut humer du nectar et de l'ambroisie dans son empire de soufre. Mais, peut-être, voudrais-tu le retirer de l'abîme de l'enfer pour disputer avec moi? Fais-le, cher diable, fais-le, va chercher Ambrosius, entends-tu?

[1] « Quand je ne pouvais me débarrasser du diable avec la sainte Ecriture, je le chassais par des paroles piquantes et des propos goguenards. Et lorsqu'il voulait me charger la conscience, je lui disais : « O diable, j'ai fait aussi dans mes culottes, tu l'as donc senti, et tu as enregistré cette faute avec les autres ! »

» Je lui disais encore : « Cher diable, ne suffit-il pas que le sang du Christ ait été répandu pour mes péchés? je t'en prie, implore donc Dieu pour moi, etc. » *Ed. d'Eisleben,* p. 290. »

La tête poussa d'épouvantables cris, et l'augustin Ambrosius parut à l'entrée de la tente. A l'apparition de ce nouveau fantôme, Philippe serait tombé de son siége, si la table ne lui avait offert un appui. Le réformateur, au contraire, croyant qu'Ambrosius revenait de l'enfer, par ordre de Satan, pour le combattre, regarda la pâle figure avec plus de sang-froid. Une foule de visions de ce genre, les visites fréquentes du diable, avaient émoussé chez le réformateur ce sentiment d'angoisses dont les hommes ne peuvent se défendre à la vue de telles apparitions.

Bientôt il n'éprouva plus que de la colère, en songeant aux ruses continuelles qu'employait le démon pour entraver le grand œuvre de son évangile.

— Tu es un véritable fripon, dit Luther à la hideuse tête; tu me tourmentes sans cesse, moi l'homme de Dieu, moi qui tirant la parole Dieu de la boue du papisme l'ai entièrement purifiée, moi qui suis appelé de Dieu pour réformer le monde et exterminer Sodome, moi que les siècles futurs vénèreront; et à cette fin, tu évoques encore tes compagnons du gouffre de l'enfer! Mais tu ne réussiras pas, diable; vois comme je me ris de toi! Vois comme je te donne une chiquenaude sur le museau! Tu crèveras de rage, cher diable, car je veux arracher cette pauvre ame de tes griffes.

Et, tourné vers Ambrosius, il se mit aussitôt à l'œuvre.

— Tu es sans doute devenu plus sage, Ambrosius, dit-il; le feu de l'enfer a dû t'apprendre où se trouve la vraie doctrine. Aie bon courage, avoue seulement que ma doctrine est la vraie parole de Dieu, sa parole sans tache, tandis que la doctrine du pape est mensongère et diabolique : tu iras à l'instant au ciel.

Le fantôme apostrophé ne se hâta point d'abjurer sa foi, et, sans mot dire, il fixa sur Luther de grands yeux étonnés.

— Eh bien! lui dit impérieusement le réformateur courroucé par cette hésitation, veux-tu accepter ma doctrine?

Ambrosius fit un signe de tête négatif, qui enflamma de plus en plus la colère de Luther.

— Est-ce que tu maintiens ton infâme assertion? poursuivit le réformateur (et le son de sa voix annonçait qu'après une ré-

sistance nouvelle, il n'y aurait plus de pardon); suis-je un hérétique, un dévastateur de l'Eglise de Dieu?

Ambrosius fit un signe affirmatif.

— Quoi! tous les diables vont me narguer et se moquer de moi? dit Luther exaspéré. Arrière, va-t'en, Satan! entends-tu, diable? cria-t-il à la hideuse tête, entends-tu? je te l'ordonne! va-t'en en enfer avec lui! loin d'ici le coquin!

Le démon obéit aussitôt à l'impérieuse injonction du réformateur.

La tête se leva lentement de terre, de plus en plus grande, de plus en plus hideuse, et devint la forme humaine la plus repoussante.

Le monstre se précipita sur Ambrosius, le jeta par terre, et enfonça ses ongles pointus et effilés dans la chair du moine. Celui-ci gémit douloureusement, et roula convulsivement sous son ennemi. Luther avait espéré que Lucifer descendrait immédiatement avec sa proie dans l'abîme, mais la dignité et le langage d'Ambrosius, actuellement étendu sans mouvement, et la vue de la masse informe grimaçant et ricanant en sa présence, lui firent comprendre que Beelzébut l'avait cruellement trompé.

— Parle! qui es-tu? Es-tu un homme de chair et de sang, ou es-tu l'enveloppe du diable? demanda-t-il au monstre qui s'avançait vers la cruche de vin.

— Je suis Azzo, communément appelé diable! dit le spectre d'une voix qui s'accordait parfaitement avec sa laideur. Ne me connaissez-vous donc plus? N'ai-je pas porté la croix à la tête de la procession parodiée? Ne vous êtes-vous pas tenu le corps à force de rire en me voyant?

— Mais d'où vient que tu sois entré ainsi en rampant? continua le docteur. Pourquoi me montrer si insolemment ta tête écarlate, ta tête de démon?

— C'est toute une longue histoire, dit Azzo en renifflant, les yeux fixés sur la cruche. Il faut me graisser d'abord le gosier, sans cela je m'arrêterais en chemin et vous ne sauriez rien!

— Dans ce cas, bois... Tu es un vrai coquin!... répondit Luther.

Azzo prit la cruche des deux mains et fit d'abondantes libations. Puis s'étant essuyé le rictus avec un ricanement amical, il commença l'explication de l'étrange incident.

— Vous savez, dit-il, que nous avons pendu les trois moines. Le capitaine voulait les sauver, et songeait à les laisser échapper secrètement, ce que j'aurais beaucoup regretté, car mon plus grand plaisir est de voir les papistes pendiller et se débattre aux branches du chêne. Je me mis donc sous l'arbre, et pendant que tous les frères s'en étaient allés, je me réjouissais du spectacle, lorsque le capitaine, arrivant à grands pas, jette des cris d'alarmes et me commande de couper les trois cordes. Lui-même m'aida à monter sur l'arbre et je me disais : s'ils ne sont pas tout à fait morts, ils se casseront au moins le cou en tombant. Quand ils furent descendus à terre, muets et trépassés, le capitaine épouvanté poussa un gros juron. Son œil était enflammé. Il m'ordonna de prendre un de ces misérables sur mes épaules, de le porter dans votre tente, et de vous dire qu'il vous en laissait la responsabilité.

Le réformateur voulut protester, mais la voix lui manqua et Azzo poursuivit :

— Je pris ce long et maigre va-nu-pied sur mes épaules, et je m'en allai. Mais à la fin, courbant sous le faix, je le mis à terre pour me reposer. Et voilà que ce moine infernal revint à la vie, ce qui pourtant ne me déplut guère, car il pouvait maintenant marcher sans secours. J'attendis que le vertige fût passé complètement, et, en approchant de votre tente, je courus en avant pour vous communiquer la nouvelle ; je n'en trouvai point la maudite porte, et je dus entrer à l'improviste. Mais, diantre ! comme vous m'avez examiné !... Je renonçai tout de suite à y pénétrer incognito, et, si vous ne m'eussiez pas commandé d'envoyer en enfer le moine satanique, j'aurais mieux aimé ramper en reculant comme une écrevisse. Voilà l'histoire... elle est longue ; elle m'a desséché le gosier !

Il saisit de nouveau la cruche, et but le reste du vin. Luther dit à Azzo d'emporter le cadavre et parcourut la tente dans tous les sens, la tête inclinée.

— Belle aventure! dit-il, j'ai envie de m'en aller ce soir même.

— Moi aussi, je voudrais sortir de ce camp, maître, répondit Mélanchton. Mais la nuit est sombre et terrible, nous pourrions tomber dans quelque précipice.

— Personne autre que le maudit capitaine n'est cause de cette mauvaise farce, dit le réformateur furieux. Pourquoi traîner ici ce sac de pourriture? Ce serait mon œuvre! oui, mon œuvre! le diable l'a prétendu souvent! Cet animal, qui est la parfaite image de Satan, est du même avis. Mais, cher diable, tu ne me fâcheras plus, ni ne me mettras plus en fuite comme à la tour de Wittemberg [1]. Voilà, certes, une aventure assez rare dans un voyage à la rencontre de sa fiancée.

Quoique le réformateur usât de toutes ses facultés pour contester au diable tout triomphe et qu'il repoussât énergiquement tous les reproches de Beelzebut, il se coucha néanmoins en soupirant, avec la ferme résolution de continuer, à la pointe du jour, sa route vers Arnstein.

V. LA FIANCÉE.

> Et vous, amis du peuple, suivez-moi au combat pour la liberté, soyez des hommes. Il ne survivra pas un lord, pas un noble. SHAKESPEARE.

> A bas les couvents!
> UN MINISTRE!

De bon matin, les cors appelèrent à l'attaque de Seelbronn. Les révoltés, couchés par terre, avaient, pour la plupart, passé

[1] Luther fait ici allusion à un exorcisme qu'il entreprit sur une jeune fille. Le diable l'épouvanta tellement qu'il jeta de hauts cris et faillit se jeter par la fenêtre. Varill. loc. cit. l. 14. p. 31.

la nuit tout habillés, par mesure de sûreté pour eux-mêmes et pour les biens des églises et des monastères enfouis dans leurs vêtements. Au premier appel, toute la troupe fut sur pied et prête à partir.

Hans Knopf se mit majestueusement à leur tête. Il portait une massue qu'il appelait la verge d'Aaron, et avec laquelle ce zélé prophète avait coutume d'enfoncer les portes des couvents et de terrasser les Moabites impies. Ses compagnons, au nombre de mille, n'étaient armés que de cognées et de haches, car ils n'avaient à redouter aucune résistance de la part des religieuses. Ils quittèrent le camp aux sons discordants d'une musique sauvage, en raillant ceux qui, par déférence pour le capitaine opposé à l'entreprise, avaient refusé de prendre part à cette expédition. A quelque distance du camp, ils cessèrent tout vacarme et traversèrent en grand désordre, mais en bonne humeur, la forêt qui les séparait de Seelbronn.

— Nous aurions dû prendre des ânes et des mulets, dit Geilfuss, un des compagnons de Knopf, car nous emporterons difficilement tous les objets d'or et d'argent que les jeunes sorcières ont entassés dans leur couvent.

En même temps, il s'essuyait le front, car son froc, dépouille d'un moine, était rempli du fruit lourd de butins antérieurs, ce qui gênait passablement son allure.

— Songez avant tout au royaume de Dieu et le reste vous sera donné par surcroît, dit Hans Knopf solennellement, en jetant un regard sur son compagnon si lourdement chargé. Celui qui n'a point d'argent dans la poche, n'a besoin ni d'âne ni de mulet; mais si la céleste Sion se reconstruit, je veux alors demeurer dans un des douze palais dont les pierres sont de l'or et les gonds des pierres précieuses.

— Le château le plus beau de l'empire me suffira, dit Knobloch, j'y passerai de bons jours; j'ai servi assez longtemps les orgueilleux seigneurs, que l'évangile épuré doit rendre tous nos valets.

— Mais qui nous servira, si nous exterminons tous les nobles? s'écria Specht. A mon avis, on ne devrait tuer personne, mais

en faire nos serviteurs ; il faut laisser vivre aussi les religieuses et en faire nos servantes.

Hans Knopf arrêta sur l'interlocuteur un regard sévère, et lui dit :

— Tu vas te laisser séduire par les belles filles des Moabites ? Ne sais-tu pas ce qui est écrit : « Exterminez-les, serviteurs et servantes, femmes et enfants ; il faut brûler aussi leurs demeures et ce qu'elles renferment. » Ainsi parle l'Ecriture, et celui qui agit contrairement à l'Ecriture, sera exilé du camp des enfants de Dieu.

— N"est-il pas dit aussi dans la sainte Ecriture qu'on peut avoir cent femmes? demanda Hopp, longue masse de chair avec un nez rouge et de grosses lèvres, signes, selon les physiologistes, d'une grande sensualité.

— Il est vrai que David et Salomon eurent un grand nombre de femmes, répondit Hans, fâché de ce que Hopp osât citer la Bible au détriment de son droit exclusif; quand tu seras roi, frère Hopp, tu pourras aussi prendre cent femmes !

— Ne sommes-nous pas tous des rois? crièrent en même temps plusieurs voix. Le grand prophète de Wittenberg n'a-t-il pas dit que nous étions des prêtres, des seigneurs et des rois?

— N'a-t-il pas montré clairement, ajouta Geilfuss, que les empereurs, les princes et les seigneurs perdent leur dignité parce qu'ils n'acceptent pas l'évangile épuré, et que nous sommes les maîtres du monde[1] ? Quel avantage retirerions-nous de l'évangile libre, si, au lieu d'être les maîtres, nous devions servir de nouveau? Nous sommes des rois, et, à qui dirait que nous sommes des serviteurs, j'aurais bientôt enfoncé le crâne.

— Geilfuss a raison, nous sommes des maîtres et des rois ! s'écria toute la troupe.

Ce principe une fois proclamé, les appétits grossiers de cette populace en tirèrent des conséquences cyniques qu'eussent enviées les communistes modernes.

[1] *Etudes et esquisses.* Rapports de Luther avec les paysans.

— J'aimerais mieux descendre en enfer que de reprendre les vieilles chaînes du papisme, reprit Specht enchanté de la souriante doctrine qu'on venait d'établir. On y doit travailler, boire de la petite bière, avaler du poisson, et, durant le carême, endurer la faim pour dompter les appétits de la chair, comme prêchent les maudits moines. Mais aujourd'hui, c'est une autre affaire : des femmes, de l'argent, des biens, la liberté, tout en surabondance !

— Et les bonnes œuvres, s'écria Knobloch, comme elles nous ont tourmentés ! J'avais peur de l'enfer, rien qu'en volant une poule à mon voisin, où en lui lançant quelques blasphèmes. Tout cela est passé ; nous sommes libres et pouvons faire ce que nous voulons ! Mais voyons ! comment a dit le célèbre moine de Wittenberg ?

— Péchez bravement, mais croyez d'autant plus fermement ! s'écrièrent plusieurs paysans.

— Depuis que le monde existe, dit Hopp, on n'a trouvé rien de mieux que la foi pure et simple ; les meurtres, les adultères, les brigandages et toutes les fourberies qui conduisent les papistes en enfer, sont noyés par l'Evangile épuré ! Vive Luther ! qu'il règne ! s'écria-t-il.

Et cent voix répètèrent le même cri, de sorte que le nom du réformateur retentissait à travers la forêt.

Les brigands parvinrent à une hauteur d'où l'on découvrait une longue étendue de pays. Près de là, sur une vaste montagne isolée, au milieu de champs fertiles, s'élevait le couvent de Seelbronn.

A la vue de ces murs vénérables que le soleil du matin éclairait peut-être pour la dernière fois, les paysans poussèrent de nouveaux cris d'allégresse. Beaucoup d'entre eux dans l'heureuse attente d'une riche capture, pressèrent le pas, en agitant leurs armes et en entonnant des chants de triomphe.

Hans Knopf ne chanta point ; les éloges prodigués à Luther avaient mis de mauvaise humeur l'ambitieux prophète. Il descendit lentement de la montagne, examinant avec attention une troupe armée qui sortait de la vallée voisine et qui semblait attendre les soldats de Knopf au pied de la montagne.

— Voyez donc, c'est la bande infernale de Kirchtal! Prétendraient-ils avoir leur part? dit Geilfuss avec quelque dépit. Le butin n'en vaudrait plus la peine. Comme s'il n'y avait plus de monastères dans l'empire agonisant!

— Seelbronn nous appartient! dit Knobloch, aucun de ces hommes ne touchera à quoi que ce soit.

Dans l'intervalle, les étrangers s'étaient approchés. La bande était parfaitement armée; on voyait même, au milieu de la noire multitude, des harnais et des casques étinceler au soleil. On reçut avec des cris de joie ces frères inattendus, et Geilfuss, ayant appris qu'ils ne songeaient guère aux trésors de Seelbronn, renouvela volontiers connaissance avec les anciens amis.

— Oh! voyez la belle jeune fille qu'ils amènent avec eux! s'écria Hopp, en indiquant parmi la foule une femme montée sur un superbe cheval, et jetant un regard craintif sur ceux qui l'entouraient.

Selon toute apparence, elle avait été surprise en voyage par les paysans qui, non contents de propager la lumière et la liberté évangéliques, gardaient prisonniers les personnes de distinction jusqu'à ce qu'elles achetassent leur liberté par une forte rançon.

A part l'indignation et le mépris exprimés sur son visage, la jeune fille témoignait cette indifférence passive qui semble ne voir aucun danger dans la situation la plus critique.

A ses côtés se trouvait un homme vêtu avec recherche. La captivité paraissait l'affliger davantage, à moins qu'il ne fallût attribuer à d'autres causes la pâleur et l'anxiété de son visage.

Pendant que Hopp contemplait la jeune fille, et cherchait à pénétrer auprès d'elle, Hans Knopf s'occupait d'un objet plus digne de lui. Après les salutations d'usage, c'est-à-dire quelques paroles en faveur de la liberté et de l'évangile épuré, Hans s'approcha majestueusement des deux prisonniers qui avaient les mains enchaînées et fortement gonflées. Leur costume, ainsi que leur fière attitude et leurs regards dédaigneux, annonçait des nobles.

— Vous avez saisi là deux fieffés coquins, dit Hans qui avait remarqué le dédain des jeunes captifs. Que pensez-vous

en faire? Les mettre en cage et les nourrir comme tant d'autres bêtes orgueilleuses à queue d'argent? Oui, mes nobles seigneurs, ricana le prophète, bientôt les nobles seront plus rares dans l'empire d'Allemagne que les ours dans les forêts! C'est pourquoi, il serait bon d'en emprisonner quelques-uns vivants pour conserver l'espèce.

Des éclats de rires suivirent la remarque de Knopf, enchanté de la colère impuissante des nobles et de la profonde douleur qui se manifestait convulsivement sur leur physionomie.

— Comme vous voulez, frère Knopf, dit Eissenhut, le chef des habitants de Kirchtal; la troupe d'Eshbach nous les a livrés; on les embrochera vendredi prochain avec les autres nobles, et je pense que ce sera une vraie fête; toutes les troupes de la forêt de Thuringe assisteront au spectacle [1].

— Il vaut mieux les laisser vivre pour être nos valets, dit Knobloch.

— Mais qu'avez-vous là? demanda Geilfuss, en montrant la prisonnière. Est-ce une religieuse ou une princesse? Ce serait dommage de l'égorger, elle.

Quoique la jeune fille ne pût rien entendre à cause du tumulte, elle baissa cependant les yeux, car, de tous les côtés, les regards se portèrent subitement sur elle.

— Celle-là, nous l'avons saisie en chemin, dit Eissenhut. Comme tout ce qui n'a pas le costume de paysan est proscrit, nous l'avons prise avec nous; elle nous rapportera tout au moins cent florins de rançon.

— Jolie femme, en effet! dit Knopf en s'approchant du cheval. A la vue de ses riches vêtements, il regrettait de ne point profiter lui-même de la rançon. Et quel est votre nom, belle fille? demanda-t-il avec un signe de tête moqueur.

— Vous êtes bien curieux, répondit l'intrépide prisonnière; il ne vous suffit donc point d'attaquer des voyageurs sans protection, vous vous moquez encore des victimes de vos violences, lesquelles, cette fois pourtant, vous coûteront cher.

[1] *Etudes et esquisses.* — Noblesse de Weinsberg.

— Parbleu! celle-là parle comme une impératrice! s'écria Geilfuss.

— Savez-vous bien, colombe de mon cœur, que nous nous soucions peu de ce que vous êtes ? Tous les empereurs, princes, riches, nobles, sont supprimés dans le pays, et si comme l'annonce votre minois vous avez quelque chose de commun avec un prince ou un comte, le jeune seigneur attendra qu'il nous plaise relâcher sa fillette moyennant une bonne rançon.

L'étrangère, à cette grossière réflexion, rougit et baissa les yeux, après avoir regardé Geilfuss d'un air dédaigneux.

— Tais-toi, Geilfuss, tu n'es qu'une grossière créature, dit Eissenhut. Tu ne réussiras jamais auprès des femmes. Je m'y prends mieux que toi ; aussi m'a-t-elle dit à l'instant son nom, et, si ce hibou grisâtre n'était pas ici (et il montrait l'étranger couvert d'un costume de cette couleur), je pénètrerais plus vite encore dans ses bonnes grâces ; si elle est bonne pour moi, elle partira sans rançon ; n'est-ce pas, Kathchen?

— Fi donc! frère, dit Hans Knopf, dont l'oreille était agréablement châtouillée par le mot rançon. Quoi! vous occuper des femmes, quand il reste à déraciner tant de désordres ? Ne devons-nous pas brûler là-haut cette nichée infernale, et répandre notre sang dans les combats : ce sacrifice est infiniment agréable à Jéhovah. Et tu parcours la contrée avec des femmes? N'est-il pas écrit que les femmes ont corrompu le cœur de Salomon? par elles, il renia son Dieu et ses pères, pour adorer les idoles. Serais-tu plus sage que Salomon? Ecoute, frère Eissenhut, ce que m'inspire l'Esprit de Dieu! Cette belle Moabite détournera ton cœur du pur et libre évangile, et l'attachera aux idoles du papisme.

— Ne craignez rien, savant frère, répondit Eissenhut, je ne me sentirai nulle envie de devenir papiste, aussi longtemps qu'il y aura de riches monastères. Qu'à moi ne tienne, Kathe peut continuer sa route ; j'ai déjà presque trop regardé ses yeux séducteurs ; cela pourrait bien me conduire à l'idolâtrie, si toutefois elle était Moabite.

— Bien parlé! dit Knopf : quand elle aura passé par l'épreuve

du feu, elle s'en ira saine et sauve. Mais il faut qu'elle voie d'abord le jugement que Jéhova, dans sa fureur, exerce contre les idolâtres. Et si (montrant Seelbronn), si elle n'en expulse pas les diables papistes, sa jolie figure et ses yeux séduisants ne lui serviront de rien. Frère Geilfuss, attention! Qu'elle n'échappe pas, non plus que ce gueux jaune dans son manteau gris! Maintenant, en avant, sonnez la charge! En avant, fils de Dieu! s'écria Hans Knopf, heureux de posséder la rançon; et la bande se mit en mouvement.

Geilfuss conduisait le cheval de l'étrangère; l'étranger se tenait à ses côtés.

Hans Knopf resta en arrière avec Eissenhut.

— Où allez-vous donc? demanda-t-il.

— Nous cherchons les troupes de Klosterhal, répondit Eissenhut, et, avec eux, nous marcherons contre les gens de l'abbé de Marsfeld. Ils nous ont refusé leur concours et protégent même les prêtres. Nous leur jouerons des airs de leur façon, pour les faire danser avec nous [1].

— Cela prouve que votre capitaine est animé de l'esprit de Dieu, tandis que le diable est entré dans le corps du nôtre, dit Hans. Parmi vous, règne la joie; mais nous, nous devrions nous faire papistes pour danser comme siffle le maudit Rotheneck.

— Nous avons un autre projet, encore plus magnifique, poursuivit Eissenhut: lorsque nos troupes seront réunies, nous surprendrons le comte d'Arnstein; nous le plumerons, le gros oiseau, et nous ferons avant tout une descente à la riche fondation qu'il protége.

— Vous avez ce projet-là? dit Knopf étonné, vous voulez vous mesurer avec Werner d'Arnstein? Vous jouerez gros jeu, ajouta-t-il en secouant la tête; il vous congédiera d'une manière désagréable. Le comte a toujours des lanciers dans son château, et son nid est placé si haut, que le diable seul peut y atteindre.

[1] Les villages et les hameaux qui ne voulurent point participer à l'insurrection, y furent contraints par les révoltés, ou ils payèrent leur fidélité de leurs biens et de leur vie. Voir l'*Allemagne* de Jory, de 1524 à 46.

— Nous ne voulons pas le dénicher, au contraire, nous craignons seulement qu'il ne vienne entraver nos projets, dit Eissenhut en riant. Nous nous soucions peu de cet enragé mâche-fer; nous désirons la fondation et rien autre chose; mais je pense qu'il ne nous laissera pas opérer en paix.

— Sais-tu ce qui arrivera, frère? dit Knopf après un instant de méditation durant lequel on vit sur sa maigre figure comme une impression de jalousie et d'envie; le comte se précipitera sur vous avec ses oiseaux de proie; il y aura du sang versé; mais ne craignez rien, nous irons vous prêter un secours fraternel. Du reste, les légions maudites, maintenant dispersées, doivent bientôt se réunir : on parle dans le pays d'un George Truchess qui, à la tête de ses soldats de Baal, maltraite beaucoup les libres enfants de Dieu.

— C'est dit! s'écria Eissenhut. Tenez-vous prêts pour mercredi prochain, et, je veux être moine, si la fondation et le château du comte ne sont pas à nous.

On fixa l'heure et le lieu de la rencontre, puis Eissenhut partit avec les siens, et Hans Knopf suivit sa propre bande déjà fort éloignée. A mesure qu'ils approchaient de Seelbronn, ils se hâtaient de plus en plus, attirés par l'appât des richesses, et excités par le zèle évangélique qui les poussait à détruire les horreurs du papisme.

L'étranger vêtu de gris essayait parfois d'échanger quelques paroles avec la jeune femme, mais Geilfuss l'en empêchait toujours et gardait obstinément sa place entre Katharina et lui. A la fin, la petitesse du sentier contraignit le gardien infatigable à chevaucher derrière les prisonniers.

— Je vous en conjure, par l'amour que vous portez à votre fiancé ! dit l'étranger à voix basse, ne leur découvrez pas votre rang, cela nous porterait malheur à tous deux! N'oubliez pas que ce sont de ces fanatiques qui interprètent l'Evangile à leur façon, et ne haïssent pas moins le grand réformateur que le Pape.

— Vous êtes bien trop timide, M. Koppe! répondit Katharina. Certes, ces gens sont rudes, aisément portés à la violence,

mais incapables de nuire à ceux qui détestent tout autant qu'eux le papisme. Si, comme vous le dites, les paysans expliquent la Bible à leur manière, ils usent du droit que leur a conquis le grand Martin Luther. Ils ne doivent donc pas le haïr, mais l'estimer et l'aimer. Cet homme admirable a brisé leurs chaînes, et, d'esclaves, les a faits hommes libres!

Il y avait dans ses paroles un enthousiasme qui révélait son admiration pour le réformateur.

— Vous vous trompez, répondit Koppe, et, si vos relations avec Luther étaient connues, elles vous exposeraient à de mauvais traitements. Pour l'amour de Dieu, cachez donc qui vous êtes et à quoi vous êtes destinée!

Koppe témoignait une anxiété si vraie, que Katharina ne put s'empêcher de sourire. Cependant elle promit à son compagnon de voyage de ne point faire une révélation qui inspirait à celui-ci de si vives alarmes.

— Mais vous courez comme un possédé, s'écria Hans tout essoufflé en heurtant Koppe. Tout le monde s'efforce de parvenir le premier là-haut, à ce nid du diable. Mais, sans l'Esprit qui montre toujours la vraie voie à Hans Knopf, personne n'y pourrait entrer, et, si on y entrait sans lui, on n'y trouverait point ce qu'on cherche.

— Le couvent est entouré de hautes murailles et pourvu de portes solides qui nous donneront de la besogne! dit Geilfuss.

— De la besogne! repartit Knopf! N'avons-nous pas déjà démoli des châteaux fortifiés? Et cette caverne de la vieille Babylone romaine nous opposerait une sérieuse résistance! Laissez-moi faire! Nous offrirons aujourd'hui à Jéhovah un holocauste qui réjouira le ciel. L'autel, c'est le couvent, et la victime, les religieuses, ces sorcières, ces infâmes.... du diable.

— Avez-vous déjà offert beaucoup de sacrifices de ce genre? demanda Katharina, dont la sensibilité naturelle aux femmes se sentait blessée de ce cruel dessein.

— Certes, Kathe, répondit Knopf, et je n'espère point aller au ciel avant que tous les moines et toutes les religieuses soient descendus en enfer. Pourquoi cette question? (Et il regardait

l'étrangère d'un œil perçant.) Auriez-vous l'intention de les défendre?

— Nullement, répondit Katharina, ces religieuses, avec leurs détestables vœux, me sont en horreur depuis longtemps; mais il serait plus évangélique, à mon sens, de les convertir à la vraie parole de Dieu, plutôt que de les brûler et de les pendre.

— Très-bien! c'est précisément pour cela que je vous ai amenée avec nous; vous les convertirez, car, je ne veux point me souiller au contact de ces Moabites. Et si elles n'abjurent pas leurs idoles, alors « frappez-les du tranchant de vos glaives, » dit l'Ecriture.

L'habile Koppe reconnut en Hans Knopf un de ces fanatiques à la merci de leurs passions et il se hâta d'utiliser cette découverte.

— Votre choix ne pouvait être meilleur, frère Knopf, dit-il, et je vois que vous êtes réellement inspiré du Saint-Esprit. Cet esprit seul pouvait vous divulguer que ma sœur (la femme le regarda avec surprise), que ma sœur est une arme puissante dans la main de Dieu. Aussi, je m'estime heureux et je remercie la Providence de m'avoir fait connaître l'homme dont la renommée prophétique remplit tout l'empire.

Il arrêta son coursier et pria Hans Knopf d'y monter, se disant indigne d'aller à cheval, tandis que le grand serviteur de Dieu le suivait à pied.

Knopf, ravi de ces louanges, n'en fit rien apercevoir et refusa gravement l'invitation. Toutefois, le rusé Koppe ne se dissimula point qu'il avait touché la corde sensible et gagné complètement, par cette flatterie, les bonnes grâces du fanatique.

— Si Eissenhul vous avait emmené, dit Hans, vous n'auriez pas recouvré votre liberté sans rançon ; mais puisque l'Esprit m'inspire que vous êtes un serviteur zélé de la vraie parole de Dieu, je vous ai arraché de ses mains. Quand vous vous serez rassasié la vue de l'holocauste que nous offrirons à Jéhova, on vous renverra chargés de cadeaux, sans rançon, car Mammon m'est en horreur.

En cela le prophète mentait, car son avarice n'avait de rivale que son ambition. Sous son large vêtement, il cachait une énorme bourse où il ne serrait certainement pas des pièces de menue monnaie comme ses compagnons moins intelligents, mais de l'or et des perles arrachées aux vases sacrés des églises.

Les révoltés atteignirent enfin la montagne où était situé le couvent. Comme la route présentait beaucoup de sinuosités, bon nombre d'entre eux préférèrent couper la route en droite ligne, afin d'atteindre plus tôt leur but. D'autres suivirent la voie battue, brisant les croix et les images de Notre-Seigneur érigées le long du chemin. C'étaient d'anciennes sculptures de grès rougeâtre, et l'art perdit beaucoup par ces destructions. Comme si tout avait dû être bouleversé et tout ordre disparaître, les bandits dévastèrent les plantations qui s'élevaient en dehors de l'enceinte du couvent. On hacha les arbrisseaux, on déracina les fleurs, on démolit les serres, et cela avec une sauvage précipitation. Les derniers venus achevèrent de détruire ce qui, faute de temps, avait été épargné. Ainsi s'avancèrent-ils bruyamment jusqu'à la porte du cloître, contre laquelle les cognées et les haches se mirent à fonctionner avec ardeur.

Chose singulière! le zélé Hans Knopf fit, entre ses compagnons, une exception glorieuse. Tranquille et souriant avec solennité, il gravit lentement la colline, attentif aux artifices de Koppe qui attribuait à l'illustre prophète la mission de renouveler la terre et de rétablir l'empire de Sion sur les ruines du papisme. Les éloges étaient parfois si outrés, que le prophète lui-même examinait d'un air scrutateur le visage de Koppe. Mais il joua si bien son rôle, que Hans aurait dû être beaucoup moins orgueilleux et beaucoup plus sensé pour découvrir la ruse.

Arrivé au sommet de la montagne, Knopf conduisit ses protégés à l'écart, et il les plaça de manière à ce qu'ils pussent contempler la scène qui allait avoir lieu. Il promit même de leur envoyer ce qu'il y avait de mieux dans la cave et à l'office du monastère.

Il se dirigea ensuite vers la brèche. Les portes craquent, gémissent, tombent, et les bandes sauvages s'élancent confusément dans l'enceinte du couvent. Leur œil avide et rapace cherche de tous côtés, et nulle part il ne voit un être vivant. Le plus grand ordre et la plus exquise propreté régnaient partout ; mais rien pour le pillage et le vol. Toutefois, devant eux, se trouvait le beau portail de l'église, chef-d'œuvre du XIIIe siècle. Ils s'acharnent contre ce monument. Des figures d'hommes, d'animaux et de plantes étaient sculptées, par groupes, dans la pierre rougeâtre, de l'extrémité du portail au sommet de l'arc gothique. C'était un coup d'œil magnifique, et, en examinant de près, on y voyait représentés les sujets les plus frappants de la sainte Écriture, ainsi que la vie admirable des saints de l'Eglise catholique.

Ces groupes avaient leur signification spirituelle et annonçaient aux fidèles, à leur entrée dans l'église, qu'ils visitaient le sanctuaire du royaume de Dieu. Les forcenés ne voient dans ces œuvres d'art que les abominations du papisme, ils les attaquent avec fureur et bientôt les débris du beau portail couvrent la terre. D'autres frappent d'effrayants coups de hache contre la porte de l'église. Hans Knopf, ne sachant s'il pourra pénétrer par là dans le lieu saint, cherche de toutes parts une autre entrée, aperçoit une fenêtre du couvent attenant à l'église, en brise les vitraux avec sa massue et l'escalade avec une agilité surprenante.

Il parcourt l'appartement en toute hâte et aperçoit des images de saints ; mais il ne s'arrête point pour les abattre, le temps lui manque. Il parcourt plusieurs autres chambres, puis un corridor, enfonce une petite porte, et, au même instant, se trouve dans la sacristie. Il s'avance vers un petit autel surmonté d'un tabernacle, l'ouvre, dédaigne un calice d'or trop lourd à emporter, saisit une clef, court à l'église et se trouve bientôt dans le sanctuaire où les faibles religieuses, agenouillées, tressaillaient à chaque coup qui retentissait sur la porte de l'église. Elles ne parurent même pas s'apercevoir de la présence de Knopf.

Celui-ci gravit les marches de l'autel devant lequel brûlait une lampe d'argent, et se hâte d'ouvrir le tabernacle renfermant des vases sacrés richement ornés de pierres précieuses. Il en détache adroitement les plus grandes et les plus riches, les fait glisser d'un air de satisfaction dans sa longue bourse, referme le tabernacle, puis ouvre la porte aux furieux. Les paysans, proférant d'horribles cris de triomphe, s'élancent sur l'autel. Bientôt les chandeliers d'argent ont disparu; les reliques des saints, dépouillées de leurs riches custodes, sont foulées aux pieds; on enlève du tabernacle trois ciboires magnifiques. Hans Knopf se tient près de là, contemplant avec bonheur les excès de ses compagnons. A la fin, ils précipitent sur le sol les statues des saints, les dépouillent de leurs ornements d'or ou d'argent et les mettent en pièces. Hans défendit l'approche de l'autel sur lequel il s'était assis, jusqu'à ce qu'ayant promené ses regards avec complaisance par toute l'église déserte et dévastée, il crut bon de satisfaire l'impatience des sicaires et leur violent désir d'achever le pillage. Alors, il enfonce la porte du tabernacle, et, d'une main sacrilége, saisit le ciboire où la foi découvre le corps du Seigneur; il en enlève délibérément la couronne, regarde en ricanant les espèces sacrées et élève le vase saint en s'écriant :

— Voyez, frères, ceci renferme les vraies ordures du papisme. C'est avec cela que l'antechrist a trompé les chrétiens. Aussi Martin Luther a bien raison de dire : « La messe est une infâme idolâtrie; j'aimerais mieux avoir été un brigand que d'avoir immolé et insulté le Christ par le sacrifice de la messe pendant quinze ans[1]. » A bas le dragon!

En même temps, il vide le ciboire sur la tête des paysans qui foulent aux pieds, en le maudissant, le corps du Seigneur[2]! Au milieu de leurs blasphèmes se perdent les exclamations douloureuses des pieuses filles qui voient profaner d'une manière si exécrable l'objet le plus saint de leur foi. Knopf appelle

[1] *Propos de table*. Edit. de Leipsick.

[2] Voir l'*Allemagne de Gorg*, de 1524-1526.

les deux brigands qui, les premiers, s'étaient introduits dans le couvent par la porte forcée, et leur donne pour prix de leur zèle le ciboire et l'ostensoir.

— Ma récompense à moi, dit-il, c'est la ruine de la vieille Babylone, et la victime palpitante sur l'autel du Seigneur.

Et il montrait les religieuses tremblantes. Soudain la foule impitoyable s'en approche, vomissant des obscénités dégoûtantes contre ces faibles victimes.

— Mauvaise pacotille! dit Knobloch d'un ton méprisant à la vue des figures âgées et amaigries. Elles valent à peine la corde.

— Tout doux! frère Knobloch, voici un joli pigeon, s'écria Hopp en apercevant une femme élancée dont l'extérieur était plein de charme et la figure d'une rare beauté.

Elle baissait profondément son visage sur le prie-Dieu et se cachait sous son voile.

Tandis que les autres paysans maltraitaient brutalement les pauvres filles, Hopp souleva en ricanant la tête de la femme inclinée. Mais aussitôt, il recula d'horreur; il avait devant lui un visage pâle et sanglant, beau sans doute, mais défiguré par la mutilation de la lèvre supérieure. Le barbare en devina la cause, mais, incapable d'apprécier cet héroïsme, il se livra à des railleries plus amères encore et à de plus cruels traitements. Une haine sauvage et mortelle est seule capable de pousser à des actes qui dégradent profondément la nature humaine, et qui ne se peuvent raconter.

Hans Knopf jouit avec délices des tortures infligées aux religieuses, et lorsqu'on s'éloigna pour piller le couvent, il leur dit :

— Il vous est accordé une heure pour abjurer! Si, ce temps de grâce écoulé, vous ne renoncez pas à votre idolâtrie et n'avouez pas que je suis le prophète de Dieu, vous serez bientôt dans les griffes du diable.

Ce disant, il s'en alla et ferma la porte derrière lui.

Les paysans fouillèrent tous les coins de l'habitation, même les murailles, pour y découvrir des trésors cachés. Les endroits

qui rendaient un son creux étaient immédiatement ouverts. Mais tous leurs efforts furent infructueux. Ils trouvèrent des vivres en abondance, parce que c'étaient uniquement en cela que consistaient les revenus du monastère, mais point d'or. Les brigands se vengèrent de leurs déceptions sur les statues placées dans les cellules et les corridors. De tous côtés gisaient des bras, des jambes, des ailes d'anges et de saints brisés et jetés par les fenêtres; ce qui leur aurait certainement valu, de la part du réformateur, le titre de « zélés purificateurs de la fange du papisme. »

La cave fut soumise à une perquisition particulière, et, comme l'espace en était trop étroit pour contenir tous les visiteurs, ils traînèrent dans la cour quelques tonneaux qui furent vidés à l'instant. Des libations intempérantes firent tourner bien des têtes; le vacarme et les abominations s'accrurent. Quelques-uns se vêtirent d'ornements sacerdotaux et singèrent grossièrement les fonctions du prêtre; d'autres se couvrirent de voiles arrachés aux religieuses, en jurant de brûler les sorcières.

Cependant, plus d'un s'attachait uniquement au pillage; ces derniers ne voulaient pas retirer seulement de l'évangile épuré des jouissances passagères, mais surtout des biens durables.

VI. LES EXPLOITS DE HANS KNOPF.

> Son armée est un ramassis de bandits en guenilles, de valets et de paysans brutaux et impitoyables. SHAKSPEARE.

Koppe, à côté de sa belle compagne de voyage, observait les gestes des pillards. Ses yeux s'arrêtaient sans cesse sur la magnifique église gothique dont la destruction paraissait l'affliger.

Les évangélistes, en effet, usaient de tous leurs efforts pour ruiner les œuvres du catholicisme et ravir les créations de l'art à l'admiration de la postérité. L'église du couvent ne frappait guère par sa grandeur ; elle était petite et destinée uniquement aux religieuses ; mais ces hautes fenêtres cintrées, cette tour svelte, élancée et ciselée avec le soin le plus persévérant jusqu'à la croix, ces rosaces magnifiques aux portes et aux fenêtres, en un mot, l'édifice tout entier produisait sur le cœur une vive impression.

Cette maison de Dieu, bâtie sur la terre, s'élançait vers le ciel, et semblait dire que là haut est la patrie de l'esprit qui l'avait créée. L'architecte qui en dressa le plan, s'était pénétré intimement, par la prière et la méditation, de pensées sublimes, car son œuvre était une oraison pieuse retracée et éternisée par la pierre.

Tandis que Koppe considérait le temple avec douleur, sa compagne était agitée par bien d'autres pensées ; on voyait dans ses gestes et dans ses regards un sentiment d'inquiétude. Ses allures indépendantes et l'enthousiasme qu'elle avait manifesté pour le réformateur avaient fait place à un indéfinissable malaise. Elle marchait précipitamment dans tous les sens, attentive néanmoins à ce qui se passait au couvent, et semblait péniblement affectée de ces scènes sauvages. D'un pas rapide, elle s'avança vers Hans Knopf qui s'approchait avec une cruche et une corbeille de provisions.

— Où sont les religieuses? demanda Katharina, avec tant de vivacité que Knopf s'arrêta plein d'étonnement; ont-elles renoncé à leurs erreurs? ajouta-t-elle à la hâte, en voyant la surprise de Knopf.

— Ah ! j'avais presque oublié, répondit-il, que vous deviez convertir ces Moabites.

— Certainement, mon ami, et vous verrez que mes efforts ne seront pas inutiles.

— Vous leur prêcheriez en vain jusqu'au dernier des jours ! dit Knopf en riant. Elles ont blanchi dans le papisme et ne se laisseront pas arracher des griffes du diable, pas même par

une charmante jeune fille. Cependant, vous agirez à votre souhait. Mais ne goûterez-vous point d'abord de mes provisions?

— Plus tard! répondit Katharina.

Elle pressa Knopf de la conduire auprès des religieuses. Il obéit avec quelque répugnance, ouvrit légèrement la porte de l'église pour qu'elle pût s'y glisser, la referma avec précaution et retourna respirer l'encens de Koppe au milieu des joies du régal.

La dévastation de l'église parut impressionner Katharina; elle fut visiblement émue à l'aspect des victimes, gisantes plutôt qu'agenouillées sur leur prie-Dieu. Elle s'en approcha en hésitant, et s'arrêta bientôt indécise et confuse. A différentes reprises, elle tâcha de leur adresser la parole, mais sa voix expira sur ses lèvres, et elle sentit s'accroître sa confusion. A la fin, la supérieure, déjà bien âgée, leva sur elle ses yeux ternes et plaintifs, et quoique ce regard ne pût éveiller chez Katharina que la pitié, elle s'en effraya. Elle fut saisie de tremblement comme une criminelle devant un juge, dont l'œil perçant lit jusqu'au fond de l'ame.

Elle s'efforça toutefois de reprendre contenance, et, d'une voix incertaine, elle dit :

— Un triste accident me force d'être témoin de votre malheur, pieuses femmes; cependant, on peut y voir la main de la Providence, qui me donnera peut-être les moyens de vous sauver d'une mort terrible.

A cet accent doux et timide, les religieuses levèrent peu à peu la tête, contemplant la jeune fille de leurs regards pleins de tristesse.

— Notre mort est arrêtée, mon enfant! dit la supérieure; nous l'attendons impatiemment, car nous mourons pour notre foi.

— On vous laissera votre foi, poursuivit Katharina; renoncez seulement à vos vœux, qui sont contraires à la volonté de Dieu et l'une des inventions du papisme.

— Ma fille, répliqua la supérieure, quand bien même nos vœux n'auraient pas été recommandés par le fondateur de

notre sainte congrégation, jamais nous n'oserions forfaire à nos devoirs et violer un serment prêté à l'autel de Dieu. Des religieuses apostates sont de misérables parjures envers Dieu, des révoltées contre leur Sauveur à qui elles promirent un amour éternel.

Ces paroles frappèrent Katharina au cœur; elle baissa les yeux et changea de physionomie.

— Moi aussi, j'ai sérieusement examiné les preuves que fournissent les savants de la nullité des vœux. Peut-être êtes-vous demeurées innocemment dans l'erreur. Ne sacrifiez pas votre vie à une pieuse imposture.

— Nous quittons la vie, dit la sœur, avec la plus parfaite conviction d'accomplir un devoir, puisqu'il n'y a point de milieu entre la mort et l'apostasie. Nous ne mourons pas inconsidérément pour une pieuse imposture. Depuis quarante ans, je porte le voile et j'ai eu le temps de réfléchir; depuis quarante ans je me réjouis d'être la fiancée du Seigneur, de ne chercher que lui, de vivre et de mourir pour lui.

Il y avait dans ses paroles quelque chose d'inspiré, attestant, mieux que la plus vive protestation, sa fermeté et sa conviction de mourir pour une sainte cause. Katharina s'en laissa ébranler. Elle était-là, pâle et tremblante, doucement appuyée contre un prie-Dieu. La douleur exprimée sur son visage penché était comme l'accusation muette d'une offense grave qui pesait sur son ame.

Soudain, les paysans entrèrent à l'improviste et la tirèrent de cet état.

— N'ai-je pas dit que vos tentatives seraient vaines? s'écria Hans Knopf; allez, le temps de la grâce est passé! Il faut qu'elles meurent et aillent rôtir en enfer jusqu'au dernier jour!

Effrayée à la vue de cette bande effrontée, Katharina s'enfuit de l'église. Les rebelles se mirent de nouveau à fureter partout, jusqu'à ce que Hans les fît sortir et fermât toutes les portes.

Tout à coup, une fumée épaisse s'élança par les fentes du toit, et une flamme rougeâtre attaqua la charpente. Les ardoises, emportées par la violence du feu, volèrent au loin. La toiture

s'ébranla avec fracas et le vent propagea l'incendie avec une extrême rapidité; les bâtiments du cloître furent bientôt aussi tout en flammes.

Les paysans étaient ravis des progrès de la destruction. Ils chantaient des hymnes à la liberté et poussaient des cris de joie. Leurs sauvages mélodies rivalisaient avec le terrible mugissement de l'incendie. Ils dansaient dans la cour du couvent, peu soucieux des brandons qui tombaient au milieu d'eux et qu'ils étouffaient sous leurs pieds.

Hans était resté seul, debout, les bras croisés; un dédain satanique se lisait sur ses traits; il attendait avec un affreux ricanement la mort de ses victimes.

Au même instant, un grand fracas suivi d'une chute effroyable lui apprit que les voûtes de l'église et du couvent s'étaient écroulées, et que les sœurs devaient être écrasées sous les décombres.

Des nuages de fumée et des colonnes de feu s'élevèrent vers le ciel.

Il ne resta debout que la tour de pierre et les murs noircis par le feu, afin d'attester aux siècles futurs la scène de barbarie commise en ces lieux.

La destruction étant consommée, les paysans, munis de leur butin, se préparèrent au départ. Koppe alla chercher les chevaux qui broutaient l'herbe sur la lisière de la forêt. Katharina reprit sa monture. En passant près de l'église, elle hasarda un regard craintif dans l'intérieur où sous les décombres fumants, on apercevait les membres sanglants des religieuses.

Ce spectacle augmenta sa terreur.

Koppe s'aperçut avec anxiété de l'altération des traits de sa compagne. Il lui demanda comment elle se trouvait, mais elle ne daigna point lui répondre. S'il n'avait guidé lui-même son cheval, elle aurait couru quelque danger sur un chemin semé de débris et de ruines. Hans Knopf se retrouva bientôt à ses côtés.

— Ce fut une belle matinée, n'est-ce pas? s'écria-t-il en jetant sa massue sur son épaule. Mais, quelle est cette canaille-là? dit-il, à la vue de pauvres infirmes qui gravissaient péniblement la

montagne et éclataient en plaintes sur la dévastation du couvent.

Dans le nombre, on distinguait une femme grande et décharnée, à la figure pâle, aux yeux rougis et gonflés par les pleurs ; deux enfants pendaient à ses haillons.

En proie à une douleur muette, elle examina attentivement tous les passants jusqu'à ce qu'elle découvrît Hans Knopf.

— Que veux-tu de moi, femme? demanda-t-il, en la voyant se précipiter vers lui. Le prophète Jean[1] doit-il te montrer le chemin du ciel? Ou bien, dois-je guérir les boiteux et les aveugles par la puissance du pur Evangile? Viens plus tard ! Tant qu'il restera sur la terre un papiste pour exciter la colère de Dieu, Hans Knopf, le véritable évangéliste, apôtre et prophète, ne saurait faire de miracles.

— Comment ! toi faire des miracles? s'écria la femme en lui barrant le chemin. Point de miracles ! mais du pain pour mes enfants, nourris jadis à la table du couvent que tu viens de brûler.

— Patience, femme, patience ! dit Knopf, bientôt tu mangeras du pain de l'empire de Sion, afin que toi et tes enfants n'ayez point faim pour l'éternité.

— Quoi ! Ah ! fripon, tout-à-l'heure je t'arrache les yeux... Tu n'es qu'un prophète menteur, un antechrist ! s'écria la femme en furie. Est-ce toi qui nous vêtiras, qui nous nourriras, maudite salamandre?

— Va-t'en, diable incarné ! dit Knopf. Laisse-moi passer, ou je te brise le crâne !

— Frappe ! frappe, assassin ! Frappe toujours, chien d'enfer ! s'écria la femme ; ou bien, rends-nous les religieuses que tu as égorgées, ces religieuses, notre pain et notre vie.

— Crêve, scélérat ! dit un estropié agitant sa béquille d'un air menaçant. Est-ce toi qui laveras chaque jour les plaies de mes jambes? As-tu du baume pour mes ulcères et de la nourriture pour apaiser ma faim ? Monstre maudit ! tue-nous comme tu as tué ces saintes femmes !

[1] *Hans* signifie *Jean* en français.

— Sois maudit, Hans! s'écria un homme amaigri. Est-ce que ma femme tourmentée sans cesse de rhumatismes doit périr, elle que le cloître a nourrie douze ans entiers?

— Tu nous a ruinés tous! sois donc maudit!

Et cette foule de pauvres et d'infirmes désespérés serrait de plus près Hans Knopf, qui appela du secours; le désespoir de ces pauvres femmes, leurs plaintes attendrissantes, et l'aspect sinistre de leurs figures pâles et maladives, le remplissaient de terreur.

Knobloch s'approcha aussitôt de lui avec sa troupe; il jeta impitoyablement par terre les amis désolés du couvent, et, dispersant les autres, Hans fut délivré.

— Le diable est entré dans le corps de ces chiens de papistes! dit Knopf en jurant; je crois même que ce sont des diables en personne venus de l'enfer pour protéger ce repaire de Baal. Ils arrivent très à propos pour tirer des décombres les os brûlants des filles de Sodome. Ils sont capables de les enchâsser dans l'or et les pierres précieuses pour les adorer.

Puis il se réfugia derrière Koppe, qui s'était dérobé, avec sa compagne, à la foule agressive.

— Les papistes, s'ils le pouvaient, me cloueraient au gibet, dit Knopf; nous avons incendié plus de vingt couvents, et chaque fois il en est résulté un combat avec cette racaille qui mange le pain des cloîtres. Les honnêtes gens ne leur sont point sympathiques, la noblesse s'en empare, les Evangélistes en font autant, tout ce qui est inspiré de l'Esprit de Dieu met la main dessus : il n'y a que cette vermine qui ait une autre manière de voir, parce qu'elle s'engraisse et se propage dans les cuisines des couvents.

— Vous avez eu le même sort que Notre-Seigneur, dit Koppe pour exciter la bonne humeur de Hans, lorsque les Juifs le chassèrent de la ville et voulurent le lapider. Hélas! le proverbe sera donc toujours vrai : « Personne n'est bon prophète dans son pays! » Votre renommée s'est répandue jusqu'au Rhin, où l'on fait des vers et des chants en votre honneur, et ici la multitude pervertie voudrait vous lapider!

Cet éloge dissipa complètement le chagrin du prophète.

— Je ferai bientôt, j'espère, connaissance avec mes frères du Rhin, dit-il, car, encore un peu de temps, tous les enfants de Dieu s'uniront pour livrer la grande bataille aux papistes. Cela fait, avec l'assistance des légions célestes, nous irons à Rome détrôner l'animal à sept cornes, et dès lors commencera l'âge d'or de l'empire de Sion.

Le cortége était arrivé au pied de la montagne où Koppe devait prendre un autre chemin que les paysans. Un grand nombre de ces derniers ayant couru en avant, il ne restait que quelques hommes pour protéger le prophète. Katharina préoccupée, les yeux baissés, l'air sombre, inattentive à ce qui se passait autour d'elle, serait vraisemblablement entrée dans le camp des paysans, si son compagnon n'eût songé à leur délivrance commune. En ce moment décisif où il ignorait encore si Knopf leur permettrait de s'éloigner, Koppe vit avec bonheur les choses prendre la tournure qu'il désirait.

Hans Knopf, ayant échangé secrètement quelques paroles avec Knobloch et Geilfuss, dit à Koppe :

— Nous vous accompagnerons encore un bout de chemin, car si les papistes vous voyaient seuls, ils pourraient vous attaquer.

Koppe accepta cette protection avec reconnaissance, et ils continuèrent ensemble à suivre le chemin d'où était sortie la troupe infernale de Kirchthal.

— Où donc mène ce chemin? demanda Hans qui marchait à grands pas avec ses protégés.

— A Wittemberg, répliqua Koppe; nous allons offrir nos hommages à l'homme dont le courage et la force ont frayé la voie à la parole de Dieu et reconquis la liberté chrétienne.

Koppe s'aperçut immédiatement de son imprudence, en voyant se contracter le visage de Hans; il comprit immédiatement que l'éloge de Luther lui était odieux.

— Ce Luther a du cœur! dit Knopf, en faisant tournoyer sa massue; mais l'esprit de Dieu commence à l'abandonner, à cause de son indomptable orgueil qui veut dominer partout.

— Le réformateur se garderait bien d'entamer une querelle avec vous, dit Koppe, pour réparer son imprudence, car il faudrait être vraiment aveugle pour ne point reconnaître l'esprit de Dieu qui brille dans chacune de vos paroles et resplendit dans chacune de vos actions.

Knopf fit un signe d'assentiment, mais il ne dit mot de sa lutte avec le réformateur.

— Je ne lui conteste point toute inspiration, dit-il ; mais c'est l'esprit menteur qui lui a suggéré que tout le monde peut interpréter la Bible. A quoi servirait la force d'en haut communiquée aux élus, si tout le monde possédait l'Esprit ?

— Autant que je me rappelle, le réformateur est tout à fait de votre avis ; car il enseigne que ceux-là seuls peuvent interpréter l'Ecriture qui sont animés de l'Esprit.

— Il n'enseigne pas cela ! s'écria Knopf, sur le point, dans son emportement, de toucher à la contestation qu'il avait eue avec Luther.

Mais il ne dit rien, de peur de nuire à sa propre autorité par les contradictions du réformateur ; il se permit seulement une prophétie.

— Qu'il persévère, dit-il, dans cette doctrine ! mais l'Esprit me révèle que Luther en a dévié et qu'il est tombé dans l'erreur.

Koppe ne le contredit point et tous deux continuèrent silencieusement leur voyage.

Knopf s'entretenait vivement avec lui-même, ou plutôt avec l'Esprit, comme il le voulait faire croire. Se tournant tout à coup vers son compagnon, il lui dit :

— Allez à Arnstein, dit le Seigneur par ma bouche, vous y trouverez le réformateur.

Surpris de cette révélation, Koppe regarda les traits solennels du fanatique et fut presque tenté d'ajouter foi aux révélations occultes du prophète.

— Vraiment ! dit-il, votre regard prophétique me transporte d'admiration, et je m'y fie tellement, que nous irons à Arnstein pour y voir le réformateur.

— A la bonne heure ! répliqua Hans. Vous pourriez en même

BIBLIOTECA

temps annoncer à Luther l'arrêt du Seigneur : il ne convertira ni le comte orgueilleux ni le carme opiniâtre à l'évangile épuré! Voulez-vous échapper à la ruine des méchants? ne faites pas long séjour à Arnstein. Il n'y restera pas pierre sur pierre.

Koppe fut frappé de la dernière partie de cette prophétie. Quant à la dispute de Luther avec le carme et ses efforts pour gagner le comte Werner d'Arnstein à l'évangile épuré, Knopf le pouvait savoir sans révélation surnaturelle, car on en parlait beaucoup dans toute la contrée.

La seconde partie lui parut fâcheuse. Knopf y prédisait l'inutilité des tentatives de Luther, et, par suite, la lutte inévitable des rebelles contre le comte.

Les paysans auraient-ils résolu la ruine de Werner et serait-ce là le fond de la prophétie? Koppe espérait obtenir de plus amples explications.

— Il faut vous contenter des inspirations de l'Esprit, dit Knopf; gardez-vous de sonder témérairement ses décrets. Tenez, voilà Arnstein! (Et il montrait dans le lointain des créneaux grisâtres se détachant des montagnes environnantes.) Là, demeure un comte puissant, dont l'évangile épuré devrait faire un vrai chrétien; jusqu'ici, il protége des religieuses, des moines, des couvents, et s'astreint au jeûne, à la messe et à toutes les simagrées de la Sodome romaine.

— La force de vos expressions contre l'Eglise romaine, dit Koppe, n'est point inférieure à celle du réformateur; c'est incontestablement là un don du Saint-Esprit.

— D'accord! d'accord! s'écria Knopf. Je voue de tout cœur au diable ces grossiers ânes de papistes, comme le réformateur de Wittemberg. Cet homme écoute l'Esprit de vérité quand il préfère le commerce des Turcs et des Tartares à celui des papistes. Mais c'est le diable qui lui a soufflé la maudite liberté d'interpréter librement l'Ecriture, comme aussi de se proclamer l'unique et véritable réformateur. C'est moi qui, dès le berceau, suis possédé de l'Esprit, tandis que Luther, enseveli plusieurs années dans un froc de moine, n'a pu jusqu'ici fournir de preuves satisfaisantes de sa mission divine.

Koppe jeta un regard inquisiteur sur sa compagne, pour découvrir apparemment l'impression que lui faisait le blâme dirigé contre le réformateur. Trop préoccupée de ses propres pensées, elle ne sembla pas avoir compris les réflexions de Knopf. Koppe lui-même ne répondit rien à l'accusation, bien que le prophète se permît contre Luther de grossières injures. Il fut interrompu par l'approche de Knobloch qui faisait de loin, avec les mains, toutes sortes de démonstrations. Les difficultés du chemin empêchant les chevaux d'avancer rapidement, ce dernier avait préféré marcher en avant et laisser Hans avec ses nouveaux amis.

Le pays était de plus en plus boisé et sauvage, et le sentier côtoyant souvent de profonds précipices, Koppe devait fréquemment descendre et conduire par la bride le cheval de sa compagne. Les montagnes étaient si rapprochées qu'on distinguait à peine une issue au bout de l'étroit défilé suivi par nos voyageurs.

D'immenses rochers élevaient leur cime grisâtre au-dessus des chênes séculaires ou gisaient sur le sol en débris gigantesques qui obstruaient le chemin. Ailleurs, des pentes rapides, formées de débris de rochers, rendaient le sentier presque impraticable. Puis s'ouvraient d'étroits vallons ; de clairs ruisseaux y roulaient leurs ondes murmurantes ; d'agiles chevreuils, des cerfs timides fuyaient ces frais pâturages, et, à la vue de l'homme, se réfugiaient dans les bois. Tout le pays portait l'empreinte de cette beauté sauvage qui commande à l'homme l'admiration et lui impose le sentiment de sa propre faiblesse.

Knobloch, arrivé assez près pour se faire entendre, indiqua une route pierreuse, pénible, escarpée qui passait à côté de la montagne et disparaissait entre deux murailles de rochers hautes comme des tours.

Trois voyageurs gravissaient à la hâte cette route escarpée, et les paysans, arrêtés à quelque distance, hésitaient à les attaquer.

— Maître Hans ! voyez là ! voyez ! s'écria Knobloch ; que l'Esprit dise si ce ne sont pas des papistes ? Ils nous ont donné ce signe qu'ils tiennent du capitaine.

Et il lui présenta le ruban mystérieux que Rotheneck avait donné à Josse comme un talisman infaillible pour le voyage.

A la vue de ce gage, une joie malicieuse et sinistre se répandit sur le visage de Knopf. Il avait reconnu le cri de guerre de Hilchen, et il espérait trouver le moyen de rendre le capitaine suspect aux paysans, et peut-être même de perdre son rival.

— Tu as raison, frère Knobloch, dit-il, ce sont des papistes! Courez! cria-t-il aux paysans, arrêtez-les! faites-les arrêter.

Knopf s'élança en toute hâte, et les paysans se mirent aussi à poursuivre les voyageurs qui pressèrent leur course. Les cris des rebelles avaient retenti à leurs oreilles. La rapidité de leur fuite excita le zèle des paysans à les poursuivre.

Deux des fuyards avaient déjà atteint le défilé, et un homme armé qui les suivait de près les encourageait de la voix et du geste à presser le pas. Une femme, à robe blanche flottante, heureusement emportée sur ce chemin rocailleux par un mulet exercé, avait déjà disparu derrière le rocher. Son défenseur, arrivé lui-même au défilé et presque à la portée des paysans, s'y arrête, tire l'épée, et, debout au milieu du ravin, paraît vouloir défendre le passage.

— Eh! voilà le furieux Wolfgang de Hohenfels! s'écria Knopf tout essoufflé. Voyez-vous, compagnons, avec qui s'entend Rotheneck? Voyez-vous comme Hilchen est un coquin? Voyez comme il en impose aux enfants de Dieu! Le nommerez-vous encore votre capitaine? resterez-vous plus longtemps les valets d'un papiste caché?

— Qu'on le chasse! s'écrièrent les paysans! Qu'on le chasse! Il nous a trompés assez longtemps!

— Et vous, dit Knopf en se tournant vers Hohenfels, vous viendrez à l'instant avec nous pour déclarer que Rotheneck est un infâme coquin.

— Cela est parfaitement vrai! affirma Wolfgang, qui voyait avec bonheur l'indifférence des révoltés pour les deux autres fuyards.

Et il entama avec Knopf une conversation, dans le dessein de favoriser leur salut.

— A la bonne heure ! dans ce cas, vous serez libre pour cent florins, dit Hans. Mais si vous n'avouez pas au camp vos arrangements secrets avec Rotheneck, votre rançon sera de trois cents florins !

— C'est beaucoup ! répondit Hohenfels.

— Beaucoup ! s'écria Knopf. Les paysans n'ont-ils pas été vos valets durant quarante ans ? Le travail de leurs mains n'a-t-il pas grossi vos trésors ?

— Vous savez comme moi qu'il n'en est rien, dit Wolfgang ; les recherches minutieuses que vous avez faites dans ma maison sont restées infructueuses...

— Et vous nous avez échappé avec vos trésors ! dit Hans. Le diable a dû vous aider ! Mais écoutez, nous n'y songerons plus, nous oublierons que, durant quarante ans, vous avez écorché les fils de Dieu, pourvu que vous confessiez vos relations amicales avec Hilchen.

— Jamais je n'ai écorché de paysans, dit Wolfgang. Si le maudit Augustin de Wittemberg ne leur avait pas tourné la tête, nous aurions, encore longtemps, vécu ensemble heureux et paisibles.

— Le maudit Augustin de Wittemberg ! répéta Knopf avec un sourire de satisfaction. J'ai presque envie de prophétiser que nous deviendrons amis, car les mêmes sentiments rapprochent, et je jure avec vous que Luther et Rotheneck sont de maudits coquins. Vous sentez-vous le courage de dire cela au capitaine ?

— Le courage ! Je jetterais volontiers à la face de votre Hilchen tous les titres du diable ! répondit sombrement Wolfgang.

— Il faut que vous veniez avec nous ! s'écria Knopf. Remettez votre arme à sa place et comptez-vous heureux de pouvoir rendre service à Hans Knopf, le prophète de Dieu possédé de sept esprit.

Hohenfels contempla le fanatique avec un silencieux mépris et s'efforça de comprimer ses sentiments.

— Allez votre chemin, dit-il, moi je vais le mien. Amenez-moi votre capitaine, et je lui dirai que c'est un plus grand coquin que vous tous. Mais je ne bougerai pas pour vous plaire !

Aussitôt, les paysans dirigèrent leurs armes contre la poitrine de Wolfgang, qui tira aussi sa grande épée pour se défendre.

— Laissez-le-moi, laissez-le-moi ! s'écria Knopf en brandissant sa massue. Voyez, compagnons, comme j'enlèverai ce fier imbécile avec son harnais, son casque et son épée. Je vous le demande de nouveau : voulez-vous céder à la raison et nous suivre, ou bien sentir la verge d'Aaron s'appesantir sur votre crâne?

— Mon épée pourrait bien auparavant rencontrer ta tête, acquise depuis longtemps au bourreau.

La lutte s'engagea, Knopf fit tournoyer sa lourde massue et s'approcha de l'ennemi. Il maniait cette arme avec une telle dextérité, que, sans son armure, Hohenfels eût bientôt reçu à la tête un coup mortel. Le poids de son armure gênait ses mouvements, et ses forces avaient considérablement diminué par le jeûne et le voyage. Knopf, au contraire, se mouvait avec une extrême agilité. Il évitait adroitement les coups dangereux de son adversaire et le frappait avec une vigueur effrayante. Les paysans entouraient les combattants, admirant la bravoure du prophète qui recevait, croyaient-ils, sa force de l'Esprit.

Wolfgang, voyant l'adresse de son antagoniste, devint plus circonspect, se borna à la défensive et songea à finir le combat par un coup heureux, dès que les mouvements de Knopf lui en donneraient la facilité. Le moment semblait venu. Le chevalier lève le bras, l'arme agitée siffle et tombe, non pas sur Knopf qui s'est lestement détourné, mais sur le rocher.

La lame se brise et Hohenfels demeure sans défense.

L'agile Hans Knopf se jette sur lui, et, avec l'aide des paysans, il le garrotte à l'instant.

Et voyant Knobloch frapper le gentilhomme :

— Arrêtez, compagnons ! s'écria-t-il généreusement, ne lui faites point de mal. Il s'est battu avec courage, et s'il n'avait pas été vaincu par la force d'en haut, il serait encore debout. En avant, regagnons vite le camp, et que le peuple d'Israël sache que, jusqu'à présent, il a eu pour chef un Moabite.

Koppe qui, avec sa compagne, avait attendu au pied du mont l'issue de la lutte, se mit à louer avec emphase la bravoure du vainqueur.

Mais Knopf était trop désireux de voir Hilchen démasqué aux yeux de la foule, et par cela même perdu, pour savourer, cette fois, les louanges de l'étranger.

— Nous ne pouvons aller plus loin avec vous, dit-il, car il faut encore aujourd'hui condamner Hilchen, le fourbe par excellence. Suivez ce chemin, il conduit à Arnstein.

Cependant Hans Knopf, avant de quitter Koppe, daigna lui présenter la main. Cela fait, il suivit les paysans, qui, avec leur prisonnier, avaient déjà disparu derrière les arbres de la forêt. Koppe, suivi de sa compagne souffrante, gravit lentement la montagne escarpée, heureux d'avoir recouvré la liberté.

DEUXIÈME PARTIE.

I. SIEGFRIED.

> Le chant consacré au brave résonne puissamment, comme l'orgue et comme la cloche ; ce n'est point l'or, mais le chant de victoire qui peut récompenser les hauts faits. Dieu soit loué que je puisse chanter, afin de célébrer et d'exalter le courage. BURGER.

Le jour où Gisela, accompagnée de son père et de Josse, fuyait vers Arnstein, où M. Koppe et Katharina se dirigeaient aussi vers ce château, et où le réformateur et Philippe Mélanchton abandonnaient le camp des paysans pour s'y rendre également ; ce même jour, à peu de distance de la superbe habitation, campait, dans l'herbe naissante et à l'ombre des bouleaux et des chênes, une petite troupe composée de six personnes, dont quatre étaient ou avaient été prêtres, ainsi que l'indiquaient leurs vêtements [1].

Ils étaient tous assis le dos contre un arbre, avec des coupes

[1] Un des abus les plus pernicieux contre lequel s'éleva énergiquement l'Eglise catholique, c'est l'habitude qu'avaient les familles nobles de procurer à leurs enfants de riches bénéfices ecclésiastiques, sans égard à leur vocation et à leur inclination. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des hommes destinés au sacerdoce en naissant ne déshonorassent leur état, et que négligeant le but et la fin de la vie religieuse, ils ne fissent donner aux couvents le nom « d'hospices de la noblesse. »

dans leurs mains; au milieu du cercle se trouvaient des provisions et une tonne, dont le contenu entretenait la bonne humeur générale. Ils chantaient et riaient sans cesse, mais le texte et la mélodie de leurs chants ne s'accordaient guère avec l'habit religieux qu'ils portaient.

Leurs plaisanteries avaient particulièrement pour objet la vie religieuse; sans égards pour eux-mêmes, ils appelaient stupidité leur ancienne régularité monastique et vantaient le bonheur présent de leur vie libre et licencieuse. Ils attaquaient aussi sans ménagement la discipline ecclésiastique et exaltaient l'évangile épuré dont la lumière était sortie de l'augustin Luther.

Un peu plus loin s'appuyait contre les pierres grises des rochers un autre personnage, dont l'extérieur contrastait extrêmement à côté de celui des joyeux buveurs. Sa figure était grave et presque mélancolique; d'une haute stature, il portait ce vêtement large et de couleur sombre mis à la mode par les prédicateurs du libre Evangile. Sa barbe déjà grisonnante lui descendait sur la poitrine, et l'expression vénérable de ses traits lui donnait l'aspect d'un cénobite. Mais sa fière attitude, ses mouvements sûrs et mesurés, son œil plein de vie semblaient annoncer un guerrier intrépide. Près de lui gisait un bâton à vis, auquel il ne manquait qu'un fer de lance pour le transformer en un solide épieu.

La poignée brillante d'une épée s'échappait de son habit chaque fois qu'il l'entrouvrait, et les manches en étaient raides comme si le vêtement extérieur n'avait servi qu'à dissimuler la profession de cet homme et à recouvrir une armure d'acier.

Ses yeux bleus et expressifs erraient sur la tour grisâtre et presque en ruines qui, dominant tristement les cimes des arbres, s'élevait devant lui. Il songeait peut-être à la légende attachée à cette tour, et qui pouvait s'appliquer à l'état présent de l'empire. Selon cette légende, Frédéric Barberousse fut conduit un jour dans le château souterrain que surmontait la tour croulante, et il y doit rester jusqu'à ce que l'empire germanique soit réduit à une impuissante faiblesse. Alors il se réveillera de son sommeil centenaire pour raffermir d'une main puissante l'édifice

chancelant. Avec lui ressusciteront maints héros et valeureux guerriers pour rétablir l'autorité et la puissance germaniques.

Telle était la tradition populaire fort répandue à l'époque où se passe cette histoire.

Or, l'homme à la haute taille dont nous venons de parler aurait bien pu passer pour l'un de ces héros dont parle la légende, tant la loyauté, le courage et la force respiraient dans tout son être.

Enfin, le sixième personnage était un tout jeune homme, ayant à ses côtés un énorme sac dans lequel il avait apporté à manger et à boire aux joyeux moines.

— Y a-t-il encore loin d'ici à Arnstein? demanda Clémens, dont les traits révélaient un mauvais plaisant et un grand fripon.

— Du sommet de la montagne, nous apercevrons le château, répondit le jeune compagnon; une fois là-haut, il nous restera encore une lieue à faire.

— Dieu te bénisse! lui dit Clémens; et, se tournant vers les apostats, il poursuivit: croyez, mes frères, que sans mon affection pour la belle Beatrix à laquelle l'admirable doctrine de Luther me permet d'aspirer, j'aurais fait difficilement huit lieues en un jour.

— Beatrix t'a ensorcelé, dit Bernard.

— Il s'est laissé éblouir par la couleur hardie de sa rousse chevelure, reprit Sébastien.

Pendant que ses compagnons riaient de ce propos, Clémens avait pris un air sérieux :

— Continuez, continuez, dit-il. Vous êtes en train de devenir bientôt les marche-pieds de l'augustin de Wittemberg. On verra si les plus rudes coups du fléau de Luther pourront extraire de votre cervelle autre chose que de la paille. Ah! ah! ah! le réformateur aura beau faire, il ne pourra vous décrasser.

— Quoi! tu nous menaces de Luther? Veux-tu que nous lancions à tes trousses le chevalier et le docteur Siegfried?

— Pour Dieu, ne m'en parlez pas! dit Clémens presque effrayé, en regardant du côté où se trouvait le chevalier pensif. Ses ser-

mons chasseraient notre bonne humeur ; sa vue seule convertit tout mon sang en bile et en vinaigre.

— Vraiment ! dit une voix mâle et sonore.

Et au même instant, l'homme tant redouté quitta l'arbre derrière lequel il avait entendu, sans être aperçu, la conversation des moines défroqués. Il se dressa fièrement, le regard vif et étincelant, devant les buveurs. Clémens tenait précisément la cruche ; il oublia de boire et regarda tout décontenancé le visage sévère du chevalier.

— Mon regard est-il donc si terrible? Dois-je regretter que le hasard m'ait fait votre compagnon de voyage?

— Ne vous fâchez pas de ma plaisanterie, M. Siegfried ! dit Clémens pour s'excuser. Vous m'avez raconté tantôt une histoire dont je rêverai quinze jours encore, tant elle était terrible. Mais, du reste, celui qui veut assister à la dispute d'Arnstein doit savoir beaucoup endurer et montrer quelque patience. Le combat sera d'autant plus acharné que les deux adversaires sont plus puissants.

— Il paraît que le carme surpasse en érudition et en perspicacité Eck lui-même, qui pourtant, à Leipsick, a terrassé notre cher augustin. Ce sera une lutte divertissante, dit Sébastien avec joie, je vois déjà le réformateur jeter feu et flammes.

— Cet homme ne dément pas son origine, dit Siegfried ; c'est véritablement l'enfer qui a vomi ce coquin.

— Comment, impie ! s'écria Clémens avec une indignation simulée ; ce que tout le monde prend pour l'auréole de la sainteté et le feu du Saint-Esprit, vous l'attribuez au diable? L'Evangile épuré verserait-il vainement sur vous ses bienfaits ?

— Ignorez-vous que Luther est considéré dans tout l'empire comme le plus grand des prophètes? dit Bernard.

— Et comme un apôtre du Christ ! interrompit Sébastien.

— Et comme le fondateur de l'empire de Sion ! ajouta Ignatius.

— Que sa voix est la voix du Christ? s'écria Clémens.

— Qu'il dispersera l'église ancienne et l'empire germanique pour nous donner, en fin de compte, trente rois au lieu d'un empereur.

Siegfried d'Erphenstein blotti contre son arbre, suivait avec indifférence la conversation des moines. Mais lorsqu'il fut question de l'influence que Luther devait exercer sur l'empire germanique, son cœur battit avec violence. Sa figure, déjà sérieuse, devint dure et sombre, comme si le fusible métal dont semblaient formés ses traits se fût tout à coup condensé. Son regard était effrayant, et sa main droite faisait vers son épée un mouvement involontaire. Mais tout cela fut l'affaire d'un instant.

Bientôt, il baissa son regard qui jeta un dernier éclat, et, les bras croisés, il parut écouter de nouveau les discours des apostats.

Clémens, probablement d'humeur contentieuse, ayant pris parti pour l'empire d'Allemagne contre Luther, il s'ensuivit une nouvelle discussion.

— Trente rois pour un empereur! s'écria-t-il, et quand il établirait cent et même mille de ces roitelets, l'ensemble ne vaudrait pas un empereur allemand! Si Luther était assez fou pour exécuter ce changement, je lui dirais qu'il réalise la légende du monstre à cent têtes et sans corps.

— Prouve-nous cela, ou sinon!

— Rien de plus facile, répondit Clémens. L'empereur est le chef de l'empire germanique, ou, pour vous faire mieux comprendre, il en est la tête. Gardez-vous, toutefois, d'entendre, par ce mot tête, des citrouilles découpées comme vous en avez sur les épaules. L'empire germanique est le corps de cette tête; ses membres sont robustes et invincibles. Ses deux pieds, au nord et au sud, touchent au loin à la mer; ses bras s'étendent du levant au couchant, et aucune puissance ne saurait empêcher l'empire d'Allemagne de s'agrandir. Cette puissance a valu à l'empereur le nom de : « Toujours Auguste. » Ce corps gigantesque n'a pas son égal en force et en magnificence : ses veines sont des courants d'or, ses nerfs sont plus solides que l'acier, et, lorsqu'il se remue, la terre tremble et écoute ses ordres.

— Va, tu es fou! s'écria Bernard.

— La description n'est pas mauvaise! murmura Erphenstein.

— Si ta salamandre à cent têtes ne se modifie point, nous te lâcherons le réformateur, dit Ignatius.

— Voilà maintenant le monstre sans corps avec ses cent têtes, continua Clémens avec un sérieux solennel : coupez la tête impériale; à sa place mettez quatre têtes; attachez aux bras, aux jambes, à la poitrine, des têtes, et rien que des têtes, jusqu'à ce que vous ayez le nombre de rois prescrits par Luther; laissez ces têtes se ronger, se déchirer mutuellement, et infiltrer le poison de leur jalousie dans le corps impérial jusqu'à ce que sa vie s'amoindrisse, qu'il se traîne atteint de phthisie et doive s'appuyer sur des béquilles étrangères; maintenant, comparez cet avorton au colosse impérial germanique, dont les sourcils menaçants terrifient l'univers entier : dites-moi si Luther n'est pas un insensé!

— Il en est venu à bout, cependant, rendons-lui cette justice, dit Ignatius.

— A la potence donc, le réformateur!

— Pendons-le, ce traître à l'empire! s'écria Bernard en buvant un bol à la santé de Luther.

— Mais le moine jovial, plaçons-le sur le trône! dit Clémens reprenant sa bonne humeur. N'eût-il fait qu'envoyer les vœux au diable!

— Vous avez presque gagné mes bonnes grâces, jeune homme, interrompit Erphenstein; car la situation faite à l'empire par Luther n'a jamais été mieux appréciée, que vous y ayez mis ou non de l'ironie.

— Merci, mille fois merci, monsieur! Mais qu'est-ce qui me les aurait fait perdre, vos bonnes grâces? dit Clémens.

Et il allait, selon son habitude, poursuivre sur un ton léger et ironique, mais le profond sérieux de Siegfried le fit changer complétement de rôle.

— Votre fidélité à votre serment et à vos devoirs! répondit Erphenstein.

— Vous mentez! s'écria Clémens.

— Les vœux monastiques ne sont-ils pas un serment, un engagement solennel? demanda froidement Siegfried.

— Que m'importe?

— Donc!

— Ah! c'est là-dessus que vous basez votre insulte? Elle n'atteint que vous! Sachez-le bien, s'astreindre par serment sans le savoir à des sottises, n'est qu'une faiblesse humaine; mais s'en rendre esclave, alors même qu'on les a reconnues pour telles, c'est plus que de la folie?

— Mais qui vous dit que les vœux soient des sottises? demanda Siegfried.

— Un homme plus capable que vous et moi, le docteur Martin Luther.

— Mais votre conscience, que vous dit-elle? Voyons, soyez sincère..... Et le regard scrutateur de Siegfried se fixa sur Clémens qui baissa les yeux. Dieu soit loué, vous savez encore rougir! Pourquoi préférer la doctrine de cet orgueilleux et arrogant augustin à la voix de votre conscience? Pourquoi empoisonner toute votre vie par le souvenir d'un parjure? Ah! suivez le conseil d'un vieillard, restez fidèle à votre vocation.

— Vous voyez tout en noir, chevalier, dit Bernard. Déjà vous avez enlevé à Clémens toute sa bonne humeur. La belle Beatrix pourra seule lui rendre la gaieté. N'empoisonnez pas sa joie, M. Siegfried; vous aussi, d'ailleurs, avez goûté autrefois les douceurs de l'hymen.

— Je suis trop vieux pour être longtemps l'objet de vos risées, dit Erphenstein, fâché des paroles et des gestes railleurs des moines défroqués. Si je vous ai parlé ainsi, c'était en vue de votre bonheur. Vous jugerez, par l'histoire suivante, à quoi l'on s'expose en épousant des religieuses.

— Une histoire! dit Ignatius.

— Certainement!

— Est-elle longue?

— Très-courte! répondit Siegfried, sans s'inquiéter de cet accueil peu favorable. Dernièrement, j'étais assis sur une rive du Rhin, attendant le batelier pour me conduire à l'autre bord. A une faible distance, je distinguais les ruines d'un couvent noircies par le feu. Les évangélistes y avaient passé depuis peu, car de légères colonnes de fumée sortaient encore des hautes murailles de l'église. Soudain, sur les débris, se lève une forme

étrange ; elle parcourt à la hâte le couvent dans tous les sens, traverse la porte écroulée, passe par les ouvertures des fenêtres où avaient été les cellules des religieuses ; puis je la vois courir en haut d'une muraille où un faux pas lui eût donné la mort. Elle disparaît et reparaît de nouveau sur des colonnes renversées. Elle semble m'avoir aperçu, saute témérairement au-dessus des décombres et arrive à moi avec la rapidité de l'éclair. Sa robe déchirée par lambeaux aux pierres et aux décombres couvre à peine ses membres amaigris. Cette femme, ou plutôt cette ombre, tenait dans les bras un enfant mort, visiblement d'une manière violente. Les pieds de la femme saignaient ; son regard fixe et insensé s'arrêta sur moi. « Tu restes-là, Mathis ; quoi ! tu restes ? s'écrie-t-elle d'une voix perçante. On a déjà sonné depuis longtemps à l'Hora ; l'heure de notre fuite est passée ! » Elle s'approcha d'un air sauvage et menaçant, et je n'eus rien de plus pressé que de me tenir en garde contre une agression. « Regarde-moi bien, je ne suis pas Mathis, lui dis-je. — Quoi, traître ! n'est-ce pas ton enfant ? Et tu oses nier que la foi seule puisse nous sauver ! Les bonnes œuvres ne sont-elles pas des fautes mortelles ? l'homicide n'est-il pas une vertu, les vœux ne sont-ils pas une invention du diable ? » Elle saisit son enfant mort et lui serre le cou comme pour l'étrangler. Alors, elle éclate de rire, puis redevenant bientôt sérieuse et presque solennelle, elle ajoute : « Regardez-moi, je suis Ursula, la fiancée du Seigneur ! Saint Paul, et c'est vous, ne dit-il pas : « Le temple de Dieu est saint, maudit soit celui qui le profane. » Mais soyez tranquille, saint Paul, me dit-elle vivement comme si j'avais été réellement l'Apôtre ; soyez tranquille, et notez bien cette sentence : la foi seule nous sauve ! » Après un rire affreux, elle court sur la cime du roc contre lequel venaient se briser en écumant les vagues du fleuve. De cette hauteur, elle considère la terre sous ses pieds. Le vent agite sa longue chevelure dénouée autour de sa tête et de ses épaules et gonfle les plis de sa robe. Quelques moments se passent ; tout à coup, elle lance l'enfant dans la rivière, et, les bras étendus, elle se précipite après lui dans les flots. Le batelier me raconta que c'était une échap-

pée de couvent, qui avait épousé un apostat et ensuite avait perdu l'esprit. « De nos jours, ces accidents arrivent fréquemment, ajouta le batelier. Les moines et les religieuses restent-ils fidèles à leurs vœux, les évangélistes les tuent; s'ils apostasient, ils perdent la tête! » Singulier monde en effet! continua le vieillard en secouant sa tête grise. Avant de vous unir à Beatrix, il serait donc prudent de vous informer si, l'acte accompli, la doctrine du réformateur garantirait la durée de ces nouveaux serments impies et sacriléges.

— Ne disais-je point que M. Siegfried nous rendrait à la raison? s'écria Clémens. Si vous saviez tous les hauts-faits des paysans! A Weinsberg, ils ont tué les nobles à coups de verge, coupé aux religieuses et aux moines le nez et les oreilles, et juré de tordre le cou à tous les papistes! Combien avez-vous compté de nez et d'oreilles coupés au couvent de Bruck? N'était-ce pas vingt-et-un [1]?

— Je ne les ai pas comptés, dit Erphenstein, je sais seulement que des religieuses se mutilèrent de leurs propres mains pour échapper à la honte et au déshonneur. Aucune d'elles ne devint folle, car leur ame ne s'était souillée ni de parjures, ni de sacriléges, ni des autres crimes que l'évangile de Luther permet aux moines apostats.

Le sang monta au visage de Clémens. Il avait probablement sur la langue une repartie peu amicale; mais l'arrivée de deux voyageurs qui s'approchèrent de la pelouse lui coupa la parole.

Martin Luther (c'était un des deux voyageurs), apercevant des moines, fit arrêter sa monture.

Luther, pour de bonnes raisons, évitait la rencontre des religieux demeurés fidèles. Aussi, comme ceux auprès desquels il devait passer pouvaient être des papistes, sa figure se contracta et s'assombrit soudain.

[1] A Weinsberg, les paysans tuèrent de la façon la plus cruelle le comte Ludwig de Helfenstein, et, avec lui, trente autres comtes et chevaliers. Après des tortures inouïes, ils ouvrirent leurs corps, se frottèrent les souliers de leur graisse, et portèrent au bout de leurs piques comme un étendard les peaux sanglantes de ces malheureux. Voir *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme, page 272.

— Voici encore une triste aventure, murmura-t-il. Cette engeance maudite se trouve donc en tous lieux! Vous allez entendre les hurlements et les gémissements qu'ils vont pousser à mon approche! Voyez comme ils se parlent à l'oreille!

— Laissez-les hurler et gémir, maître; nous passerons outre sans nous soucier de leurs cris, dit Mélanchton.

— S'ils s'en tenaient là, je me moquerais d'eux; mais que le diable se fie aux moines! Tenez, les voilà! soyez ferme sur votre selle, ils viennent nous attaquer.

Tous les moines, excepté Siegfried, coururent au-devant du réformateur qui, tout absorbé par la crainte d'être tombé dans les mains des papistes, ne vit point la joie avec laquelle ils s'avançaient vers lui.

Luther qui ne tremblait point quand il était entouré de bras protecteurs, Luther qui ne craignait même ni l'Empereur ni le Pape, ne put cette fois, en recueillant tout son courage, dissimuler l'effroi dont il était saisi[1]. Ce lieu écarté lui paraissait plein de périls. Heureusement, Clémens le délivra de sa frayeur en le saluant avec une respectueuse amabilité.

— La providence de Dieu, dit-il, nous a visiblement choisis pour vous servir d'escorte jusqu'à Arnstein; escorte indigne, il est vrai, mais dévouée. Ne la refusez point, vénérable maître, quoique vous préfériez voyager avec une simplicité tout apostolique.

Ce langage plut au réformateur, et il trouva dans le dévouement, le respect et l'admiration des apostats une ample compensation à l'épouvante qu'il avait éprouvée.

— Nous acceptons votre offre avec reconnaissance, dit-il; mais votre costume nous avait presque fait supposer une mauvaise rencontre.

— *Mundus vult decipi,* le monde veut être trompé, répondit Clémens. Ces vêtements ne nous seront point inutiles auprès du seigneur d'Arnstein, et puis nous les jetterons pour toujours.

[1] *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme. Caractère de Martin Luther, p. 175-177.

Nous aimons à vous le dire, c'est le bruit de votre mission qui nous a fait entreprendre ce voyage et nous espérons être témoins de votre glorieuse victoire sur le carme.

— Le succès est dans les mains de Dieu! répondit Luther avec un sérieux emphatique. Cependant, nous ne craignons point de voir succomber l'évangile épuré, même devant le Pape.

Bernard l'ayant engagé à réparer ses forces, le réformateur se rendit à l'invitation avec un vif empressement.

La petite troupe retourna à la pelouse et s'assit à l'ombre d'un bouleau, tandis que les chevaux allèrent paître non loin de là.

Le bon vin et la gaieté des convives contribuèrent à mettre Luther dans cette joyeuse humeur qui lui manquait rarement au milieu des festins. Il laissait, dans ces circonstances, libre cours à sa verve brutale et ses propos de table ont paru assez importants à ses amis pour être réunis, sous ce titre, en un ample volume. Il va sans dire qu'il ne faut point y chercher la stricte bienséance. Encore moins prudent serait-il de les confier à ces naïfs protestants, habitués à voir dans la personne de Luther un saint de la réforme ou même un prophète.

On avait roulé auprès de lui une pierre couverte de mousse sèche. L'auteur de l'évangile épuré, le dos appuyé contre un arbre, trôna bientôt au milieu de ce cercle d'amis, où il oublia non-seulement les fatigues du voyage, mais aussi la grandeur de son nom qui faisait trembler le monde.

— Qui se serait douté, maître Philippe, dit le docteur Martin avec une satisfaction manifeste, que presque au terme de notre voyage, nous eussions rencontré de si aimables compagnons? Le proverbe dit vrai : « Après la pluie, le soleil! » ou comme s'exprime l'Ecriture : « Le bon Dieu conduit ses serviteurs par la douleur à la joie. »

— Vous est-il donc arrivé des choses désagréables? demanda Bernard avec grand intérêt.

— Cela ne m'étonnerait point, dit Ignatius; l'enfer a coutume de susciter mille embûches à votre sainte personne, que le Ciel daigne protéger!

— Nous en aurions long à raconter, dit Luther mystérieusement. Jamais Satan n'a fait plus d'efforts pour avaler une proie savoureuse ! Mais ses tentatives ne serviront de rien à sa majesté infernale. Son serviteur, à Rome, a trouvé également en moi un morceau trop dur à avaler. Croyez-moi, si je mordais moins, Rome nous aurait déjà tous mangés et avalés :

Nisi ego fuissem mordax
Papa fuisset vorax.

Mais il a trouvé en moi un hérisson bien garni d'épines.

Les apostats éclatèrent de rire. La comparaison arracha même un léger sourire à Siegfried qui observait cette scène à l'écart.

La vue de Bernard s'arrêta en ce moment sur lui, et, se penchant à l'oreille de Clémens, il lui dit à voix basse :

— Vous allez voir comme je me vengerai de ce sermoneur importun. Le réformateur saura bien chasser tous les fantômes de sa folle cervelle.

Puis, se tournant vers Luther, et donnant à ses traits moqueurs une expression de sainte vénération :

— Vénérable maître, Satan n'est pas votre plus grand ennemi. Des papistes cachés parcourent le pays, cherchant à séduire des hommes pieux qui, d'après les enseignements de l'évangile épuré, ont dit adieu au froc et au cilice. Malheur à votre sainte personne, si vous tombiez dans leurs mains !

— J'en puis parler par expérience, affirma Clémens. Il n'y a pas longtemps qu'un de ces papistes m'a persécuté moi-même, en me peignant sous des couleurs révoltantes le prétendu crime des moines qui ont embrassé votre évangile.

Et il se tourna vers Siegfried qui semblait avoir deviné l'entrevue qu'on lui ménageait avec le réformateur, car il croisa les bras, murmura confusément quelques mots dans sa barbe, et fixa sur celui qui venait de parler un regard énergique.

— Le coquin a failli ébrécher mes meilleures convictions. Il exaltait outre mesure les monastères, les appelant les boulevards de l'empire Germanique, parce qu'ils enseignent, par l'exemple

d'une pauvreté volontaire, la résignation à ceux qui, forcément, doivent subir la misère. Il disait que les vœux sont choses saintes, et il louait si chaudement le froc que j'en redevenais presque amoureux. Que pensez-vous d'un tel homme, vénérable maître?

— On doit le considérer comme le complice et le valet du diable! répondit le réformateur.

Et il but, selon sa coutume, à la santé de Mélanchton.

— A lui peuvent s'appliquer aussi les paroles de saint Paul, dit le doux Philippe : « Le démon, notre ennemi, rôde sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer. »

— Si cet âne de papiste n'était pas stupide, il n'aurait pas nommé les couvents les boulevards de l'empire germanique, mais les boulevards du diable! dit Luther.

— Et que direz-vous, savant maître, quand vous saurez qu'il comparait les moines aux héros les plus glorieux de l'Allemagne, et élevait leurs victoires au-dessus de celles de l'empereur Barberousse. Car, disait-il, Barberousse a vaincu une multitude de Maures, mais les moines savent triompher d'eux-mêmes, et c'est bien plus que d'assujettir la moitié du monde.

Clémens semblait encore défier Siegfried, dont le visage commençait à s'enflammer. Son agitation témoignait qu'il ne tarderait pas à céder aux provocations et à se rendre sur le champ de bataille.

— Oui! s'écria Ignatius, il appelait les moines déchaussés des anges sous une forme humaine, parce qu'ils mendient pour les pauvres. Les malheureux mourront de faim, ajoutait-il, quand les ordres mendiants auront disparu.

Un sourire ironique brilla sur les lèvres de Luther et ses yeux étincelants lancèrent un éclair.

— S'il y avait quelque cervelle dans cette souche, dit-il, il n'appellerait pas les moines des héros, mais des cochons gras du diable. Les moines déchaussés sont les poux, les dominicains les puces que Dieu notre Seigneur a mis dans la peau d'Adam [1]!

[1] *Propos de table.* Edition de Leipsick, p. 330.

Les moines partirent d'un éclat de rire, tandis qu'Erphenstein lançait au réformateur un regard plein de mépris. Il avança d'un pas.

— Cela a pris ! dit Clémens à l'oreille de son voisin. Regarde, ses yeux brillent comme des charbons ardents !

— Encore un mot, répondit Bernard à voix basse, et le sanglier est chassé de son fort.

Mais ce dernier mot était inutile. Siegfried se trouvait déjà auprès de Luther ; il promena fièrement les yeux sur les apostats, et, en même temps, son visage exprimait plus de mépris qu'il ne convenait aux traits sérieux et mâles du chevalier.

— Vous avez perdu vos peines ! dit-il à Bernard et à Clémens. Pourquoi n'oserais-je pas défendre mes croyances devant cet ex-augustin ? C'est là, je le sais, ce que voulaient dire et vos paroles et vos regards ! Voyez donc, M. le docteur (et il se tournait vers Luther), cet âne de papiste que vous insultez, c'est moi, moi Siegfried d'Erphenstein ! Si vous étiez noble, d'une origine égale à la mienne, je vous punirais de vos insultes, suivant l'ancienne coutume, en champ clos. Mais comme vous n'êtes qu'un moine défroqué, répondez : pourquoi les religieux sont-ils les cochons gras du diable, des puces et des poux ? Je voudrais en savoir la raison.

Siegfried garda le silence, et, les bras croisés sur sa poitrine, il interrogeait encore l'apostat de son regard scrutateur.

Luther, de son côté, considéra cet adversaire inattendu, puis baissant les yeux vers la terre, sa figure inquiète exprima l'impression désagréable que lui causait son contradicteur. Il éluda la question.

— Je ne dois compte de mes appréciations à personne, dit-il, si ce n'est au Dieu du ciel, dont je suis l'évangéliste.

— Cette manière de parler ne signifie rien, dit Siegfried. Je veux avoir raison de vos diatribes qui dénotent plutôt un apôtre du diable qu'un évangéliste de Notre-Seigneur.

A ces mots, la colère du docteur s'éveilla. Il quitta son siége, et, les yeux étincelants, s'élança vers le gentilhomme.

— Quoi ! s'écria-t-il, avec emportement, l'apôtre du diable !

C'est vous qui l'êtes ! Vous ai-je demandé, moi, pourquoi les maudits moines sont des anges?

— Je puis vous en donner la raison, dit tranquillement Siegfried.

— Gardez-la pour vous ! s'écria Luther ; cela me ferait de belles jambes ! Mais comment ce *Saufried* [1] se trouve-t-il en votre compagnie [2]? N'êtes-vous pas honteux de traîner après vous une pareille drogue? Un juif n'en voudrait pas.

— C'est le hasard qui nous a réunis, dit Clémens, le visage illuminé et heureux d'avoir satisfait sa vengeance ; M. Siegfried se rend aussi à Arnstein.

— A Arnstein ! répéta Luther en courroux. Il ne manquait plus que cela. Je ne veux pas rester une seule nuit sous le même toit qu'une pareille créature qui insulte l'oint du Seigneur.

— Doucement, M. le docteur, dit Erphenstein. Nous verrons, à votre détriment, qui de nous deux quittera le château du comte avec plus de contentement. J'y suis conduit par des raisons plus louables que les vôtres.

— Vraiment ! dit Luther en le narguant. Me voici donc en face d'un assistant du carme? A la bonne heure ! qu'il appelle aussi à son aide toute la vermine de la Sodome romaine, il y aura dans la salle place pour tous !

Il considéra de nouveau Erphenstein d'un air dédaigneux et vida ensuite une coupe que Bernard lui offrait.

— Comme c'est stupide ! dit le docteur courroucé, après avoir fait honneur au vin, de demander les raisons qui nous font décrier les couvents, ces repaires d'ânes hurlants ! Cet homme n'a sans doute point senti l'atmosphère puante des monastères où, nuit et jour, on fatigue par des prières de tous genres les oreilles du bon Dieu. Que Dieu soit avec nous ! soupira-t-il dévotement. Le Pape, vrai geôlier, a tourmenté assez longtemps la

[1] *Siegfried* signifie paix de la victoire, et *Saufried,* paix de cochon. Luther avait l'habitude de changer ainsi les noms de ses adversaires. Entre autres, il baptisa le chanoine Cochlâus du nom de *Rotzlöffel* (cuillère morveuse). Voir *De concil.,* éd. de Wittemberg, t. 7, p. 504 b.

[2] *Propos de table.* Edition de Leipsick, p. 213.

conscience des moines par la prière, le jeûne et la mortification! Tous ces gens gras et dodus, religieux, religieuses, moines, ne sont qu'un ramassis de grenouilles, importunant le ciel par leurs inutiles coassements [1].

— Chose étrange! dit Siegfried, vous vous proclamez l'apôtre de Dieu, et vous diffamez la prière! Peut-être la considérez-vous comme un mal, comme un péché?

— Un péché! répéta le réformateur avec ironie, un péché! Allez à Rome, et demandez à votre Pape ce que c'est qu'un péché. Je gage qu'il ne le sait pas! Croyez-moi, compagnons, nos fils sont plus savants que le Pape, les cardinaux et toute la cour de Rome. Cet âne, avec son école de garçons, ne comprend même pas une bribe du *Pater* [2].

— Est-il vrai, savant maître, que vous ne voulez plus de cette prière? demanda Clémens.

— J'aurais grande envie de m'en débarrasser, répondit Luther; sans doute, tous l'ont éprouvé comme moi, quand je veux prier et que je dis: « Que votre nom soit sanctifié! » je ne puis m'empêcher de penser: « Que les noms des papistes soient damnés, maudits, diffamés! » A cette demande: « Que votre règne nous arrive; » j'ajoute aussitôt: « Que le règne du Pape soit exécré, maudit, anéanti! » Si je dis: « Que votre volonté soit faite; » je pense nécessairement: « Que toutes les pensées et tous les projets des papistes soient exécrés, maudits, diffamés, anéantis! » C'est ainsi que chaque jour je prie et d'esprit et de cœur. Or, vous le voyez, ces vieilles formules ne vont pas mieux aux autres chers enfants de Dieu qu'à moi, et il serait certainement sage de supprimer la prière [3].

— Vous êtes un homme apostolique dans toute la force du terme, dit Siegfried. Non-seulement vous ne voulez plus des bonnes œuvres, mais vous rejetez aussi la prière. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez des vœux. Peut-être trouveront-ils grâce à votre tribunal suprême?

[1] *Propos de table.* Article de la prière. Edition de Leipsick, p. 212.
[2] La papauté fondée par le diable, 7e partie, p. 555.
[3] *Propos de table*, éd. de Leipsick, p. 213.

Le ton ironique d'Erphenstein et l'importun souvenir de ses vœux, causèrent au docteur la plus vive agitation. Sa main étendue tremblait, ses lèvres frémissaient et sa langue ne pouvait articuler aucune parole.

— Ce que je pense des vœux ! (Et il jetait un regard menaçant sur le chevalier.) Voulez-vous vous jouer de moi ?

— Le sujet, ce me semble, est trop sérieux pour plaisanter.

— Eh bien ! vous saurez donc ce que sont les vœux. Vous-même, d'ailleurs, paraissez avoir quelque chose comme cela sur la conscience. Ecoutez donc : les vœux sont une alliance avec Satan, une invention de Satan. Une prostituée vaut mieux que la meilleure religieuse [1]. Notez cela, M. *Saufried,* et gardez la recette, afin que vous sachiez à tout jamais ce qu'il faut penser des vœux.

— Dieu m'en préserve ! répondit Erphenstein, dont la colère si longtemps retenue éclatait enfin. Vos saletés ne me souilleront pas les poches !... Et cet homme, s'écria-t-il avec une douloureuse indignation, cet homme est considéré comme le réformateur de l'Eglise ! cet homme (et il éleva la voix tandis que ses yeux lançaient des éclairs), cet homme attise le feu de la révolte dans l'empire ! il appelle les Turcs et les Tartares contre l'empereur ! il ébranle en Allemagne les colonnes fondamentales du catholicisme, jette le brandon de la discorde dans les chaumières, les châteaux et les palais, prêche le parjure aux paysans, le parjure aux moines, le parjure aux princes et excite toutes les classes du peuple à l'apostasie et à la rébellion ! Malheureux ! plût à Dieu que tu ne fusses jamais né ! Et doublement plus malheureux notre peuple aveuglé, qui croit à un pareil fourbe.

La colère d'Erphenstein était à son paroxysme.

Luther tremblait visiblement, Philippe pâlissait, et Clémens, abandonnant son ironie habituelle, reportait ses regards anxieux de Luther sur Siegfried.

— Modérez-vous, monsieur Siegfried, dit-il en adoucissant la voix, maître Luther n'a aucunement l'intention de nuire à

[1] *Vœux monastiques,* p. 194 b. 195 — id. p. 200

l'empire Germanique. Les abus écartés, on jouira du mên repos que goûtèrent nos ancêtres. Mais quant aux couvents, vou le comprenez, il faut absolument s'en défaire.

— Oh ! je comprends suffisamment, dit Erphenstein. Si le couvents n'avaient pas dû accueillir tant de sujets incapables d tout ce qu'exigent l'honneur et la loyauté ; s'ils n'étaient pa devenus les hospices de la noblesse, ils eussent éternellemen conservé leur ancienne splendeur.

— Oui, mais c'est précisément pour ces motifs qu'ils on besoin de réforme, dit Bernard.

— Maître Luther ne veut qu'abolir des abus ! dit Clémens.

— Quoi ! s'écria Siegfried, ne parle-t-il pas assez clairemen pour que tous saisissent ses intentions ? Cet homme a vécu bien des années dans un couvent, mais à l'heure qu'il est, il n'en connaît plus ni la vie ni le sens.

— Voudriez-vous m'en instruire ? dit le réformateur en lui faisant une révérence moqueuse.

Erphenstein le regarda avec dédain.

— Votre orgueil ne souffre pas d'instruction, répondit-il. Vous êtes trop enfoncé dans l'abîme des doctrines insensées pour comprendre encore le sublime. Comment vous faire une idée de la vie religieuse, vous qui prenez la jouissance et la licence effrénées pour votre Evangile ? Si jamais le monde entier se soumettait à votre religion, tous s'efforceraient en même temps de posséder et de jouir : et lorsque le poison de vos doctrines aurait rongé le peuple jusqu'à la moëlle des os et dégradé la noblesse, insensible dès lors aux grandes actions et sensible uniquement au cliquetis de l'or ; lorsque les religieux, ces pauvres volontaires, n'auraient plus de couvents où les princes pussent déposer leurs couronnes et échanger leur pourpre contre un habit de crin, exemples qui font supporter la pauvreté forcée à ceux qui l'ont reçue ici-bas en partage ; lorsque la pauvreté serait devenue un joug insupportable, par cela même qu'elle refuse à l'indigent la jouissance et le luxe ; alors, plus de tranquillité, plus de paix, plus de grandeur, plus de puissance dans cet empire d'Allemagne jadis si bien constitué.

Siegfried avait parlé avec cette conviction intime qui impressionne toujours. Les moines défroqués avaient écouté malgré eux ses paroles pleines de force et de bon sens. Le réformateur jetait devant lui un regard distrait, et, se mordant les lèvres, il maudissait en secret ce papiste qui imposait sinon le respect du moins le silence.

Lorsqu'il releva enfin la tête pour répondre, il vit son adversaire engagé déjà entre les arbres et se dirigeant vers Arnstein.

— Dieu soit loué! nous voilà délivrés, dit Clémens. Ce fou ne nous a pas causé peu d'embarras.

— Vous n'auriez pas dû le souffrir en votre compagnie, dit Luther. La première chose que je recommanderai au comte, ce sera de jeter à la porte ce *Saufried*.

— Je me réjouirai toute ma vie, dit Clémens en riant, de ce que vous l'ayez si bien arrangé. Il a failli succomber à ses accès de fureur.

— Avec de grossiers ânes papistes de cette espèce, dit Luther, il ne faut point de cérémonies, mais seulement de gros coups de bâton.

Les moines se mirent à rire, et bientôt la bonne humeur revint à toute l'assemblée. Les gais convives demeurèrent tant qu'il resta dans le tonneau une seule goutte de vin. Puis, ayant largement récompensé le domestique qui les avait servis, ils le renvoyèrent et se disposèrent à faire sans guide le reste du chemin.

Au sud d'Arnstein était situé le couvent de Schonfeld, baigné par les eaux du lac et entouré de magnifiques jardins. Déjà, depuis longtemps, les révoltés convoitaient les trésors de ce monastère.

Mais le glaive redoutable de son protecteur avait jusque là effrayé les pillards. Werner avait presque continuellement une troupe de cavaliers et de lanciers prêts à lutter contre la révolte qui mugissait aux alentours et à en empêcher l'irruption dans le village d'Arnstein. Quelques affidés de la troupe infernale, ayant osé se glisser dans le village et soulever les paysans, avaient payé de la vie leur audace. Pour désespérer leurs imitateurs, on les avait pendus à des tilleuls au milieu du bourg.

Cependant, malgré la rigueur de Werner contre les séditieux, on disait qu'il avait l'intention de supprimer le couvent dont il avait toujours été le soutien, et d'en confisquer les richesses. Des gens de son plus proche entourage prétendaient l'avoir entendu dire, avant l'arrivée de Luther, que la défaite du carme serait suivie de l'abolition de Schonfeld. D'autres ajoutaient que la dispute proposée n'était qu'un prétexte pour arriver à ce but longtemps désiré.

— Pourquoi, disaient-ils, le comte ne ferait-il point comme les princes et les comtes ses pareils? Pourrait-il défendre toujours le couvent, et n'aurait-il pas à craindre d'être devancé par d'autres dans le pillage?

On ne saurait affirmer jusqu'à quel point ces bruits s'accordaient avec les sentiments véritables de Werner.

Toujours est-il que la dispute offerte par Luther était loin de lui déplaire. On ne pourrait pas en conclure toutefois, qu'il eût un penchant pour la nouvelle doctrine, car de semblables disputes étaient fréquentes alors et n'avaient pas d'autre importance que celle d'un entretien attrayant. Cependant, le réformateur avait agi avec une prudence parfaitement calculée en choisissant Arnstein comme lieu de rencontre avec sa fiancée. Il connaissait l'influence du carme sur le comte, et l'infatigable docteur voulait tenter d'ajouter une colonne nouvelle à son édifice audacieux. Il espérait convertir le comte en triomphant du moine, son antagoniste, et en prouvant l'origine *satanique* de l'Eglise romaine. Et il avait des motifs d'espérer la victoire, car il avait cent fois soutenu de pareils combats, s'était acquis dans la dispute une grande renommée, et prétendait n'avoir jamais été vaincu.

Les voyageurs s'arrêtèrent en silence sur le haut de la montagne et contemplèrent la fière et hardie résidence du comte.

II DOMINICUS.

> Vous voulez me faire violence? quoi! Vous ne rougissez point de mettre la main sur de faibles femmes? VIEILLE COMÉDIE.

Les voyageurs, parvenus au sommet de la montagne, eurent devant eux un point de vue magnifique. Sur le plateau d'un mont haut de mille pieds, s'élevait le superbe château du comte. Les rochers nus formés de pierres grisâtres qui en composaient la base se précipitaient par une pente rapide vers le sombre lac qui s'étendait silencieusement entre les montagnes. De trois côtés, le château n'avait ni remparts ni fossés; la grande élévation presque perpendiculaire du rocher les rendait inutiles. Seulement, à l'ouest, le roc s'unissait au dos d'une montagne, et ici une tour formidable s'opposait à l'approche de l'ennemi. Au milieu de cette construction, on apercevait la porte du château, qu'un pont-levis reliait avec la montagne. Au-dessus de la porte étaient les armoiries du comte, dont les formes grossières dénotaient la haute antiquité. Dans l'obscurité du couloir auquel la porte donnait accès, il y avait des grilles de fer présentant à l'ennemi arrivé courageusement jusque-là des obstacles difficiles à surmonter.

On aurait dit qu'il avait fallu des forces surhumaines pour entasser les pierres gigantesques de cette fière habitation, et le comte acceptait la légende qui faisait remonter son château au siècle des géants. Aux quatre coins du ciel s'élevaient de hautes tours, non pour protéger le château, mais pour l'embellir, et l'échauguette atteignait une hauteur d'environ deux cents pieds. On y apercevait en saillie un petit cabinet, offrant à peine assez d'espace pour deux personnes et penché sur la surface d'un lac d'une sinistre profondeur. On ne pouvait voir sans fris-

sonner, à cette élévation, une forme humaine presque anéanti car la légère plate-forme ne semblait pas la garantir suffisan ment de l'abîme. Souvent le comte Werner, le maître du ch teau, venait y méditer loin de tout bruit, ou plonger ses regar dans le lointain sur les montagnes et les vallées.

Entre la tour du nord et celle du sud, s'étendaient de haut fenêtres étincelant au soleil, pendant que le brouillard gris d matin pesait encore sur le lac. Elles appartenaient à l'immen galerie où, en temps de guerre, logeaient les lanciers et l soldats du comte, le château ne pouvant contenir beaucou de monde. Cet édifice, entouré de remparts et de fossés, forma pour ainsi dire une seconde forteresse.

— Rien ne pourra dénicher de là-haut le maître du manoi dit Luther en lui-même; puis il ajouta : c'est pourquoi il do être des nôtres. Il nous faut encore bien des épées, des hall bârdes et des châteaux-forts avant de remporter une victoi complète.

— Permettez, dit officieusement Ignatius, je ferai descendr votre cheval de la montagne. La route est pleine de pierres escarpée et raboteuse; il pourrait vous arriver quelque accident

— Prenez le cheval! et il jeta avec indifférence la bride Ignatius.

La seule vue d'Arnstein avait rendu le réformateur tout pen sif, lui qui s'était jusque là mêlé avec une humeur joviale e avec bonhomie à la conversation des moines. Il sembla don tout à coup concentré en lui-même. Les propos des jeune moines lui paraissaient puérils et mesquins.

Il se détacha de la société et descendit le premier la mon tagne, l'œil constamment fixé sur Arnstein.

— Sera-t-elle là? murmurait-il dans sa barbe, en pressan le pas à la pensée de voir bientôt sa chère fiancée.

Mais à ses désirs se joignait la crainte. Quels accident n'ont pas pu arriver à son élue? N'aurait-elle pas renoncé entièrement au voyage? Suspendu entre la crainte et l'espoir, il s'avança jusqu'au lac.

— Veillez sur Clémens! s'écria Bernard. Nous arrivons au

lac; arrêtez-le, de peur qu'il ne saute dans l'eau et ne nage à l'autre bord auprès de sa chère amie.

— Par bonheur, il ne sait que nager dans le vin; l'eau ne le porte point, répondit Sébastien.

— Que diriez-vous, compagnon, si, dans l'intervalle, Béatrix avait fait un meilleur choix? dit Ignatius. Depuis longtemps, je m'étonne de son mauvais goût.

— Son mauvais goût! voyons, peut-être quelqu'un de vous lui plaîra-t-il davantage? répondit Clémens. Cependant, s'il en était autrement, si Béatrix et les autres vous dédaignaient, j'ai à votre disposition de la poudre d'amour, dont l'effet est si miraculeux, que Vénus elle-même serait éprise des monstres les plus informes. Ayez donc bon courage; vous pouvez tous prétendre au mariage.

Ils étaient parvenus au bord du lac.

— Comment passerons-nous de l'autre côté? demanda Luther.

— Il y a là une barque dans les broussailles, dit Sébastian en indiquant les plus proches roseaux; est-ce que nous en profiterons?

— Non pas, dit Clémens. Il faudrait nous séparer; allons plutôt ensemble et tournons le lac.

— Le comte est un bien malhonnête compère, gronda Bernard; il sait le grand honneur que réserve maître Luther à son nid de faucons, et pourtant on ne voit pas ame qui vive pour nous conduire à l'autre rive.

— Monsieur Werner ne connaît ni le jour ni l'heure de mon arrivée, dit Luther. Et d'ailleurs, ce maudit carme le mène par la corde. On ne peut donc pas lui supposer un bien vif amour pour ma personne. Oh! si vous aviez vu ma marche vers Worms! Des villes et des villages entiers accouraient à ma rencontre! Ces pauvres ames chrétiennes se seraient presque jetées sous les roues de mon carrosse! Leur amour pour l'apôtre du Seigneur était aussi frappant que la froideur du comte.

— Montez sur votre cheval, vénérable maître! dit Bernard. Voyez, là-bas, un chemin magnifique longe la rive et conduit

doucement au château. Pour moi, la flotte de l'Espagne, fût-el prête à nous recevoir, je préfèrerais ces vertes allées à u promenade sur l'eau.

Tous prirent donc en conséquence un chemin de sable rouge tre et disparurent dans le bois. Longtemps encore, on entend les rires bruyants de la joyeuse compagnie.

A peine la route tortueuse eut-elle dérobé les moines à l vue, que, près de la place où ils s'étaient arrêtés, parut u homme qui sortit lentement du bois touffu. Au moment où écartait les branches, on voyait, à quelques pas de la rive, un statue de la madone, dans la niche d'une chapelle que les buis sons cachaient à tous les regards. Cet homme semblait y avoi prié, car on apercevait un livre d'heures sur le banc de pierr qui s'étendait devant la grille de fer de la chapelle.

Un vêtement à plis, de couleur blanche, lui tombait jusqu'au talons, et une ceinture entourait la haute taille de l'inconnu L'étoffe était de ce tissu grossier que la règle impose aux reli gieux. Un long rosaire était attaché à sa ceinture par une agraf de métal, et on voyait, à l'état des grains, qu'on s'en étai servi fréquemment.

Il avait les pieds nus et protégés seulement contre les épine et les pierres par de simples sandales. Son crâne chauve e fortement bruni semblait n'avoir jamais été défendu des ar deurs du soleil par une coiffure quelconque. Une couronne d cheveux blancs entourait sa tête et une barbe touffue et argen tée ondulait sur sa poitrine. Quoique vieux, il se tenait bie droit et il y avait dans sa démarche et dans tous ses mouvement une vénérable tranquillité. Sa figure décharnée annonçait un mortification profonde et lui donnait cette douce expressio que produit toujours le triomphe remporté sur les passion humaines. Son regard était vif et intelligent, mais plein d cette humilité que les païens n'ont point connue et que les belle ames acquièrent seules par des efforts persévérants. C'était l carme Dominicus, chapelain du château d'Arnstein, et confesseur du couvent de Schonfeld.

Il s'arrêta, et, regardant l'endroit par où Luther venait d

disparaître avec ses compagnons, ses yeux se fixèrent tristement sur la terre. Les ondes du lac murmuraient doucement auprès de lui, tandis que le dernier chant des oiseaux et le frémissement mystérieux des arbres semblaient compatir à la douleur qui se répandit peu à peu sur le visage du saint homme.

— Le comte ne saurait commettre cette criante iniquité, se dit-il à lui-même, c'est impossible ! Le sentiment de la justice l'empêchera de supprimer la fondation de ses pères. Je ne parle pas de la détestable doctrine de Luther. M. Werner est convaincu qu'elle est détestable. Convaincu ! mais pourquoi, dans ce cas, a-t-il appelé l'augustin ? Pourquoi m'a-t-il chargé de défendre la doctrine catholique ? D'inutiles discours ne peuvent amuser le comte, que veut-il donc par cette dispute ?

Il se tut et parut vouloir résoudre la question dans un sens favorable au monastère, se fiant au sentiment de justice de Werner.

Un bruit de pas devenant de plus en plus sensible, interrompit ses pensées. Une femme, vêtue de blanc, s'avançait lentement, et un serviteur conduisait le mulet par la bride ; c'était Josse et Gisela.

Elle descendit à quelques pas de Dominicus, et s'approcha en hésitant ; mais bientôt les traits vénérables du pieux vieillard eurent gagné sa confiance, et elle s'avança rapidement vers lui.

Josse, qui tenait l'animal, jeta d'abord sur le moine des regards soupçonneux qui, peu à peu, firent place au respect. Il ôta son bonnet et attendit la fin de l'entretien entre Gisela et Dominicus.

Le carme suivit avec beaucoup d'intérêt le récit de la dévastation du château de Hohenfels et de la captivité de Wolfgang. Gisela lui raconta ces événements au milieu de ses sanglots.

— Tranquillise-toi, ma fille, dit le vieux moine. Les paysans, pour une faible rançon, rendront la liberté à ton père.

— C'est ce que j'ai dit aussi, vénérable père, fit Josse en s'inclinant. Le capitaine Rotheneck qui m'a délivré par pur égard pour mon maître, rendra certainement la liberté à ce noble seigneur.

— Mais que de mauvais traitements n'aura-t-il pas à sub avant d'arriver au camp et de se trouver sous la protection Rotheneck! dit Gisela en gémissant. Et ses pleurs coulèrent nouveau.

— Ne les avons-nous pas vus, du sommet de la montagn le laisser marcher librement après avoir coupé ses liens? répo dit Josse. Il faudrait être diable pour faire du mal à un tel maîtr

— Tu as donc été au camp des paysans, brave homme? d le moine après quelques instants de réflexion.

— Oui, vénérable père! Je me suis laissé prendre à dessein et j'ai bien profité de ma captivité; le capitaine et moi somme devenus bons amis.

— Rotheneck est un gentilhomme, poursuivit Dominicus il traite les prisonniers d'une manière chevaleresque, dès qu'i prévoit une rançon. Ne voudrais-tu pas retourner au cam pour t'informer, au nom du comte Werner, de ses dispositions je me chargerai du reste.

Josse baissa les yeux d'un air embarrassé. Il songeait a stratagème qu'il s'était permis auprès de Hilchen et que la capture de Wolfgang avait fait découvrir. Comment oserait-il maintenant se présenter au capitaine?

— Quoi qu'il en soit, dit le carme, l'espoir d'une rançor décidera Rotheneck à traiter son prisonnier convenablement. Nous pouvons être sans inquiétude.

— Oui, c'est clair! dit enfin le serviteur, résolu de courir tous les dangers pour le bien de son maître. Dès que notre demoiselle sera en sûreté là-haut, chez le comte, j'irai immédiatement au camp. Mais qu'est-ce que cela? dit-il en voyant Luther gravir la montagne avec ses gais et bruyants compagnons. Que pourrait-ce être? Il y a des moines, et, probablement, des moines défroqués. Et ils iraient, eux, à Arnstein?

Il y avait de l'épouvante dans sa voix et plus encore dans le regard inquisiteur qu'il jeta sur Gisela.

— C'est Luther! dit le carme en soupirant.

— Luther? demanda la jeune fille avec frayeur.

Et aussitôt s'offrit à son esprit l'image de l'homme sinistre

dont le sermon lui avait inspiré tant d'horreur, et toutes les forces de son ame se refusaient à séjourner à Arnstein, où elle serait grandement exposée à se trouver en contact avec le réformateur et même à lui être présentée par le compagnon d'armes de son père.

Les sentiments de la noble jeune fille n'échappèrent point aux regards pénétrants du carme.

— Ma fille, dit-il, si vous n'aimiez pas le séjour tumultueux d'Arnstein, vous trouveriez à Schonfeld l'accueil le plus cordial.

— Ma foi ! je suis du même avis, dit Josse. Une demoiselle comme il faut ne serait pas à sa place au milieu de pareilles gens, ajouta-t-il en lui-même.

— Votre offre me tranquillise, vénérable père, répondit Gisela. Je souhaite vivement vivre retirée jusqu'au retour de mon père.

— Et je m'engage à vous le ramener bientôt, dit le bon serviteur, en montrant le mulet. Je serai ici avec l'aurore, je toucherai la rançon, et, avant que le soleil reparaisse là-bas sur les monts, mon maître sera à Arnstein.

Il prit cordialement congé, et s'en alla, sans vouloir accepter les rafraîchissements que lui offrait le religieux.

— L'excellent homme ! il s'en tirera parfaitement, dit Dominicus. Avant deux jours, tout sera terminé. Jusque là, mon enfant, je serai votre père.

Il y avait tant de bonté dans les paroles et les manières du saint vieillard, que Gisela, consolée de son isolement, se remit avec une confiance enfantine aux soins du bon religieux. Position sublime que celle des prêtres catholiques détachés de tous les liens du sang et servant aux ames confiées à leur sollicitude de père et de famille ! précieuse prérogative qui leur rend bien douces les entraves d'un célibat si injustement attaqué !

Un doux sourire anima les beaux traits de Gisela, et l'œil pur de la jeune fille suivit avec simplicité le vénérable moine qui s'avançait vers le lieu où la nacelle reposait parmi les roseaux. Il détacha la corde et l'amena à l'endroit le plus commode pour y entrer.

— Je dois aujourd'hui être moi-même le batelier, dit-il en souriant. Généralement, le bon Herman remplit cet office, mais en ce moment il est occupé à la chasse.

Gisela s'assit sur le siége que lui avait préparé Dominicus.

Le bon religieux, muni de sa rame, allait pousser la barque en avant, lorsqu'une voix l'appela.

Koppe descendait rapidement de la montagne avec Katharina. Le carme s'arrêta et contempla les étrangers d'un œil scrutateur. A peine eut-il aperçu Katharina, que son regard se voila d'un sombre nuage.

— C'est elle, c'est la malheureuse Katharina de Bora, se dit-il doucement à lui-même.

— Vénérable père, cria Koppe, ne pourriez-vous point nous passer à l'autre bord du lac ?

— A cheval, ce chemin-là vous conduirait au château en trois quarts d'heure. Cependant, si vous préférez y aller par l'eau, je vous procurerai un petit bateau qui vous transportera avec vos chevaux à la rive opposée.

— Merci mille fois, vénérable père ! répondit Koppe, avec un aimable abandon contrastant avec le visage sérieux et paisiblement triste du vieux moine.

Le bon père avait changé d'attitude à la vue de Katharina dont il connaissait toute la vie, et, en particulier, son attachement passionné à la doctrine de Luther ; elle avait beaucoup contribué à la suppression du couvent de Nimptsch où elle était religieuse. Néanmoins, le carme ne témoigna, ni du regard, ni du geste, le moindre déplaisir à cette fille, instrument fatal de séduction et de dévastation. Seulement, ses yeux tombèrent sur Katharina avec l'expression d'une profonde douleur, et ce langage muet fit toutefois une vive impression sur la fiancée du réformateur.

L'aimable Koppe était déjà près de la barque.

— Pourriez-vous nous dire, vénérable père, demanda-t-il, si Martin Luther est arrivé chez le comte ?

— Oui, répondit le religieux en regardant Katharina.

Puis il baissa les yeux, soupira et se tut. Son émotion frappa

la religieuse. Un léger soupir sortit de sa poitrine; elle regarda du côté de Schonfeld, et sembla prendre une résolution secrète.

— Il est arrivé! Que Dieu en soit béni! dit Koppe plein de joie. Merci de la bonne nouvelle! Nous aimons mieux ce chemin-là. Il s'écoulerait du temps avant l'arrivée de la barque.

Ce disant, il reprit sa monture; mais Katharina quitta la sienne et s'avança d'un pas résolu vers la nacelle.

— Ne voudriez-vous point m'obtenir la permission de rester quelques jours à Schonfeld? demanda-t-elle au carme.

— De tout cœur, ma fille! répondit le vieillard, la figure de nouveau épanouie.

— Quoi! s'écria Koppe effrayé. Vous voulez aller au couvent? Est-ce que vous perdez la tête?

Il sauta de cheval et barra le chemin qui menait à la barque.

— Ne dépassez point vos pouvoirs! dit Katharina. C'est moi qui vous ai pris librement pour compagnon de route, mais non pour juge de mes démarches et de mes actions.

— C'est juste! c'est vrai! dit Koppe, sans changer de position. Mais vous agissez en ce moment avec précipitation et sans réfléchir.

— Vous vous trompez, j'ai mûrement réfléchi, j'ai tout bien pesé.

— Oui, je le sais, dit Koppe avec emportement. Ah! pourquoi fallait-il tomber entre les mains de ces coquins? La chute de Seelbornn a ébranlé vos saintes résolutions.

— Dites plutôt que la mort héroïque de ces religieuses m'a fait ouvrir les yeux.

— Eh quoi!... hallucination! C'est une fourberie du diable. Songez à vos déterminations précédentes; celles-là, je veux et je dois les soutenir.

— Laissez-moi, vous dis-je.

— Non pas, je dois, à cause de ma position vis-à-vis de vous, empêcher un pareil écart.

— Désormais, je vous dispense de tous les devoirs que vous croyez attachés à cette position. C'est Schonfeld et non plus

Arnstein qui est le but de mon voyage, dit résolument Katharina.

— Voulez-vous, s'écria Koppe, perdre ce couvent par votre résolution? Croyez-vous pouvoir être impunément infidèle à l'homme de votre choix? N'enfoncera-t-il pas la porte du monastère, et dans le cas où on refuserait de vous rendre, ne ruinera-t-il pas, dans sa colère, le couvent tout entier.

— Non, il ne le fera point! interrompit Dominicus. Schonfeld possède, après Dieu, un solide appui dans le comte Werner. Ne craignez aucun accident, et laissez la jeune fille agir à son gré.

— Vous ne la connaissez pas! objecta Koppe. Si certains égards ne me commandaient pas le silence, je vous dirais la position importante de Katharina de Bora, et certes, alors, vos représentations s'uniraient aux miennes pour empêcher que sa résolution n'occasionne la ruine certaine de ce beau couvent.

— Je sais tout! dit le moine, et, sans regarder Katharina: Pourquoi, poursuivit-il, empêcher cette malheureuse de réparer ses fautes? Trompée par de faux amis et de mauvaises lectures, elle a déchiré le voile, forfait à son serment et à sa fidélité envers Dieu pour s'unir à Luther l'ex-augustin, l'apostat. Pourquoi entraver son retour à la pénitence? Et quand même son entrée à Schonfeld serait suivie de la destruction du couvent, je ne m'y opposerais pas; car le salut d'une pauvre ame vaut mieux que le monde entier. Persévérez dans votre dessein, ma fille! Sauvez votre ame, renoncez à votre union criminelle avec Luther.

Koppe était stupéfait. Les paroles du moine avaient tellement frappé Katharina qu'elle cachait en vain sa violente agitation; des larmes coulèrent de ses yeux, lorsque Dominicus ajouta avec une suppliante animation:

— Demeurez inébranlable, mon enfant! Restez fidèle au fiancé dont la voix se fait entendre peut-être pour la dernière fois à la porte de votre cœur. Il veut tout oublier et vous aimer comme auparavant.

Koppe entendit les sanglots de Katharina; il vit ses larmes et parut tout à coup transformé.

— Taisez-vous, traître, taisez-vous! cria-t-il au carme. Un mauvais génie nous a conduits auprès de vous! Si vous ne cessez de faire des prosélytes pour le diable, je vous le jure, votre vieille tête est terriblement exposée.

Dominicus ne s'émut point de l'insulte, et la jeune fille, indignée et muette, se prosterna avec respect aux pieds du sublime vieillard.

— Rougissez de honte! dit-elle. Ce saint moine est trop bon pour être insulté. Vous méritez tout mon mépris. Allez votre chemin, je vais le mien.

Et elle s'avança vers la barque. Koppe la retint par le bras.

— Je résisterai par la force à votre folie, s'écria-t-il; et si ce traître ose vous prêter assistance, parbleu! je lui enfoncerai cette arme dans le cœur.

Et il dirigea un long coutelas contre la poitrine de Dominicus qui resta immobile.

— Laissez-moi, misérable! s'écria Katharina, cherchant en vain à s'arracher des mains de Koppe. Laissez-moi, impudent, ou je vais imprimer mes ongles sur votre visage.

— Oh! ne vous gênez point! dit Koppe en la narguant, et tenant le carme en vue. Vous ne m'échapperez point, avant qu'il m'arrive du secours du château.

On parut, en effet, avoir aperçu le combat inégal; car un certain nombre d'hommes se précipitèrent de la montagne vers le lac. Katharina eût été probablement obligée de renoncer à sa résolution, sans un renfort inattendu.

Elle se défendit bravement, n'épargnant ni la langue, ni la main. Tout à coup, les feuilles du bois voisin frémissent, le taillis s'ouvre avec violence, on entend des grognements brefs et furieux, et, à l'instant, sortent deux chiens vigoureux dont on se servait pour la chasse de l'ours. L'instinct de ces animaux leur fit reconnaître aisément la partie la plus faible.

En quelques sauts énergiques, ils décrivent un cercle, comme pour épier d'abord l'endroit où ils pourront saisir plus sûrement l'ennemi, puis ils bondissent, et bientôt Koppe gît en gémissant dans le sable.

Le moine, jusque-là impassible, se hâte d'arracher Koppe à la mort. De chaque main, il saisit un des chiens et leur fait lâcher leur proie.

— Couche-là, Pluto ! ici, Gachan !

Les animaux reculent timidement et répondent aux menaces du carme par l'agitation de leurs queues.

Koppe se releva lentement. Son habit seul avait souffert. Katharina de Bora s'était sauvée dans la nacelle où Gisela l'avait reçue avec beaucoup de bienveillance.

— J'espère que vous n'êtes pas blessé, dit Dominicus, en aidant Koppe à rajuster ses vêtements.

— Que le diable emporte ces animaux ! dit-il en fureur. Mais c'est bien, eux et leur maître en seront largement payés.

— Les chiens ne sont pas à moi, mais au jeune comte Herman. Ah ! regardez, le voilà.

Dominicus montrait un jeune homme sortant de la forêt.

Herman avait dans la main droite une forte lance à l'extrémité de laquelle pendait la peau sanglante d'un ours. Il portait dans la ceinture le fer d'une autre lance brisée ; on pouvait juger par là de l'opiniâtreté du combat qu'il avait livré à ce terrible animal. La mise du jeune comte était très-simple : d'étroites culottes de peau de cerf que les bottes couvraient jusqu'aux genoux pour les protéger contre les épines, un pourpoint vert avec des manches tailladées et un bonnet surmonté de plumes et de griffes d'aigles.

Sa figure était belle et noble. On était frappé de la vivacité de ses regards ; tout son être annonçait le courage et la bonté du cœur.

Il semblait s'occuper fort peu des boucles brunes de sa chevelure. Elles s'étaient dérangées à la course ; il les écarta de ses joues brûlantes.

Sans apercevoir la barque, Herman salua Dominicus, qui lui tendit amicalement la main. A Koppe, il ne donna qu'un regard fugitif, quoique celui-ci lui fît une profonde révérence.

— Cette fois, bon père, je vous ai fait attendre longtemps. Mais je vous promets à l'avenir de modérer la jouissance. Il m'a

fallu quelque temps pour arracher la peau que je désirais emporter; voyez comme elle est belle!

Et il contemplait son butin avec cette joie particulière aux chasseurs.

— Mais, Herman, mon cher enfant, n'as-tu pas été trop téméraire? demanda Dominicus en voyant la lance brisée. N'attaque plus ces animaux féroces, ou du moins prends avec toi le chasseur Wilfried. Veux-tu nous conduire au couvent ou bien mener cet homme à Arnstein ?

Herman aperçut en ce moment les étrangers dans la barque, et lorsque son regard s'abaissa sur Gisela, il la vit rougir. Son choix fut bientôt fait.

— Aidez-moi donc, gracieux seigneur! dit Koppe d'une voix servile. Votre Grandeur voit là-bas Katharina de Bora, la fiancée du fameux réformateur. Elle voudrait aller au couvent de Schonfeld et ce vénérable père condescend à ses désirs.

— Eh bien! laissez-la aller où elle veut! répondit Herman.

— Mais que votre seigneurie songe que Martin Luther, animé d'une ardeur fiévreuse, l'attend à Arnstein; et moi, je la laisserais s'enfuir au couvent!

— Oh! l'augustin entendra raison et ne vous en gourmandera pas trop; je vous aiderai à adoucir son humeur.

— Gracieux seigneur! ce n'est pas pour cela que je réclame votre secours.

— Pourquoi donc?

— Afin que votre seigneurie la fasse sortir de la barque et la force de me suivre.

— Dieu m'en garde! vous me supposez à tort capable de violence envers de faibles femmes! Voyez, cette route conduit à Arnstein, où vous trouverez un gîte hospitalier.

Il lui tourna le dos, et se dirigea vers la barque. Dominicus lui présenta la belle Gisela et lui fit savoir en peu de mots sa situation.

Le comte salua la jeune fille à la manière des chevaliers, tandis que Katharina de Bora ne reçut qu'une légère marque de politesse.

La nacelle, poussée par le bras vigoureux du comte, fendit rapidement les eaux.

Koppe la suivit des yeux avec consternation, maudissant le carme, Katharina, le monde entier, et, à la fin, se maudissant lui-même.

— Le diable a tout réuni pour égarer cette femme inconstante, murmura-t-il. Pourquoi ce fou de Hans Knopf a-t-il incendié le couvent? Les fumées de l'incendie l'ont empoisonnée. Elle a voulu remettre la tête aux religieuses et elle a perdu la sienne! Et le réformateur! continua-t-il, après une courte pause, comme il va enrager et tempêter. C'est bien! je verserai de l'huile dans le feu, et j'attiserai la flamme, jusqu'à ce que ce nid soit en cendre avec le carme maudit.

Animé de ces louables intentions, il lança sur Schonfeld des yeux pleins de vengeance, sauta sur sa monture et chevaucha à la hâte vers le château.

II. LES DEUX AMIS.

> Quel fardeau qu'une femme querelleuse! Je souffre plus aisément un cheval fatigué ou une maison tout enfumée. SHAKSPEARE.

Le comte s'était préparé à faire au célèbre réformateur une solennelle réception. Comme on ignorait le jour précis de sa venue, les membres les plus distingués de la noblesse du voisinage s'étaient réunis chez Werner pour y saluer le docteur. La petite armée assez formidable qu'entretenait le comte devait, en brillant costume, former l'escorte. On avait prescrit, à l'approche de Luther, d'orner à la hâte les tours, les murs et les portes avec des fleurs et des guirlandes. Mais tous ces apprêts n'eurent point lieu à cause de l'arrivée du vieux Siegfried d'Erphenstein, annoncée d'avance par les serviteurs du château.

Il avait assurément apporté des nouvelles importantes, car le comte Werner sembla tout à coup fort préoccupé, et lorsque Luther parut, on négligea les préparatifs projetés.

Cependant, le comte alla à sa rencontre à l'entrée du bourg, accueillit Luther amicalement et célébra, le soir même, par un banquet, la présence de l'illustre personnage.

Le réformateur ne se montra point mécontent de la réception. On le vit au contraire d'une extrême gaieté, et, par ses saillies spirituelles, il communiqua bientôt sa bonne humeur à tous les convives. En quoi Koppe crut voir l'indifférence du docteur pour sa fiancée, parce qu'il semblait ne pas se soucier du tout de sa fuite. Et comme il osait lui en faire la remarque :

— Soyez prudent, lui dit Luther, à l'oreille; à quoi sert-il de se lamenter? cela ne ferait qu'aggraver le mal. Je vous réponds que ni les murs de Schonfeld, ni la tête de ce vieux hypocrite ne se sont affermis par l'entrée de Katharina au couvent. Contentez-vous de faire ce que l'on vous dira.

Koppe, devenu plus tranquille, s'associa aux joies du festin et fut des derniers à quitter à l'aurore la salle du banquet. Siegfried seul refusa le brillant régal de son ancien compagnon d'armes. Sous prétexte de fatigue, il se retira sans s'être offert à la vue du réformateur.

En revanche, il fut le premier sur pied de bon matin. Le gardien de la tour ronflait encore, lorsque Siegfried passa devant sa chambre, pour monter à l'étroit appartement attenant à la tour, à une hauteur qui donnait le vertige.

En ouvrant le petit cabinet favori du comte, Erphenstein sentit un air rafraîchissant. On y jouissait de la plus agréable perspective. Le lac, avec son aspect sinistre, était entouré d'un bois dont la jeune verdure semblait sourire aux ondes lugubres. Au sud où s'ouvrait la vallée, se trouvaient plusieurs villages riants plantés de groupes d'arbres du milieu desquels s'élevait l'église, maison de Dieu toujours ouverte à ses enfants. Plus loin de sombres montagnes couvertes d'une vapeur légère et bleuâtre, se perdaient enfin dans des nuages plus épais. A l'est, s'élevaient les montagnes immenses dont les cimes brillaient à la lumière

de l'aurore, tandis que les flancs en paraissaient obscurs et grisâtres. On voyait aussi des rivières traverser le paysage comme de blanches banderolles, des châteaux superbes sur les hauteurs, des hameaux dans la vallée, sur les collines de paisibles couvents, et, parmi toute cette scène magnifique, régnait avec un air de grandeur, un souffle d'anxieuse mélancolie.

Au nord se touchaient presque les sommets de plusieurs monts, comme si le Créateur avait voulu ainsi donner une image fidèle de la nue orageuse qui, remuée dans ses profondeurs, s'élève en vagues écumantes semblables à des montagnes. A droite de ces hauteurs majestueuses et boisées, on découvrait une grande plaine souriante, avec des villages, des forêts et des champs d'une charmante variété. Çà et là, la vallée était semée de petites collines onduleuses qui permettaient néanmoins à la vue de s'étendre jusqu'aux limites de l'horizon.

Siegfried abaissa son regard sur toutes ces magnificences. Son ame s'éleva vers le ciel, et, saisie d'admiration, sembla regretter les liens qui la retenaient captive.

Tout à coup, un pas bien connu vint l'arracher à ses rêveries ; le comte Werner entra dans le réduit.

— Toi ici, Siegfried ! dit-il avec surprise.

— Après toi, répondit Siegfried, je devais, avant tout, une visite à ce cher refuge où nous nous berçâmes des doux rêves de la jeunesse, où notre cœur s'agrandit à l'aspect des magnifiques beautés de l'Allemagne. Je comparais le passé au présent, et je trouvais le passé bien préférable.

Il regarda d'une manière significative dans les yeux de son ami, et se tut. Il avait visiblement touché la corde sensible. Le comte, détournant le regard, le porta involontairement sur Schonfeld. Puis il rompit le silence :

— Tes représentations, Siegfried, m'ont fait passer une nuit sans sommeil. Le choix est difficile, très-difficile !

— Difficile ! dit Siegfried d'une voix mêlée de surprise et de mécontentement, difficile pour mon Werner dont le cœur brûle du désir de la gloire et du bien de l'empire, difficile pour mon compagnon d'armes dont le bras puissant opéra plus d'une mer-

veille pour l'honneur de la nation allemande! Non, Werner, u te fais illusion! Il n'y a pas ici pour toi de choix à faire. L'in-endie gagne de jour en jour dans l'empire; cette révolte in-ensée brise tous les liens, et rompt toutes les digues. Truchsess le Wadburg s'est mis à la tête de la noblesse menacée, il appelle a forte épée pour concourir à la défense commune, et tu trouves e choix difficile? Mais entre quoi donc veux-tu choisir, Werner?

— Truchsess a frappé trop vite, répondit le comte; les choses n'étaient pas encore mûres.

— Attendrons-nous que l'empire soit réduit en cendres et en uines? Il est vrai, toi, tu peux tranquillement affronter l'orage; on château défie les attaques des paysans. Mais, Werner, com-ment peux-tu voir, tous les jours, dans les terres voisines et ans les contrées plus lointaines, monter des colonnes de fumée ui s'élèvent des couvents et des châteaux, comment peux-tu voir out cela, et demeurer impassible?

— Eh bien! à supposer que nous domptions la révolte des aysans et que nous forcions le peuple déchaîné et sauvage à entrer dans son ancienne voie, quel en sera le profit? dit le omte; l'empire y gagnera-t-il de la force et de l'énergie? Ne ontinuera-t-il pas à languir et à se corrompre? Voici ma pensée: ue l'empereur s'empare de la rébellion, la tourne contre les or-ueilleuses principautés et brise leur puissance qui s'est accrue démesurément. Il ne serait plus dès lors le jouet de ceux qu'il oit commander.

— En d'autres termes, cela veut dire, répondit Erphenstein, ue l'empereur sanctifie par son assentiment cette pernicieuse volte, qu'il résiste ouvertement à l'Eglise et aux princes, et que alement il accepte l'Evangile de l'ex-augustin, précipite le Pape son trône, dissolve dans l'embrasement actuel le catholicisme Allemagne et se crée une domination sur l'Eglise, le peuple tout le reste. Franz de Sickingen a tenté le même jeu; mais, âce à Dieu, il n'a point réussi!

— Ensuite, continua Werner sans tenir compte des objections Erphenstein, qu'il retranche les empiètements du Pape sur les oits de l'empire, qu'il abolisse le denier de saint Pierre, et

remédie enfin, par l'évangile épuré, aux abus de Rome, aux mœurs actuelles des couvents et à la folie des indulgences.

— Oui, qu'on retranche les abus, mais non pas avec le secours de la révolte. L'évangile épuré de l'ex-augustin ne veut point réformer les couvents, il les abolit complètement; il ne veut modifier ni la tête ni les membres. Le docteur voudrait anéantir entièrement l'ancien ordre des choses et réédifier d'après ses vues l'Eglise et l'Empire.

— Laissons-le faire! Il semble y être appelé.

— Parles-tu sérieusement?

— Certes!

Siegfried parut triste et mécontent. Il regarda le comte avec surprise; tout son visage s'anima, et il poursuivit l'entretien d'un ton plus vif et plus énergique.

— Tu ignores, Werner, la doctrine de ce moine insensé! Une doctrine semblable n'édifie point; elle divise, détruit et déchaîne toutes les passions. Plus de contrainte, plus de règles pour les actions humaines. Il rejette même la prière, se moque des vœux, de la charité et de tous les pieux sentiments, diffame les bonnes œuvres des papistes... Une telle doctrine pourrait-elle édifier quelque chose?

— Tu juges Luther trop sévèrement; il est d'une nature un peu passionnée et sa franchise s'exaspère à l'aspect des maux de l'Eglise et de l'Empire.

— Qu'il insulte, on pourrait le lui pardonner! Mais Luther ne veut pas qu'abolir des abus, il veut substituer à la foi pieuse de nos ancêtres, ses inventions maladives, et, en dernière analyse, déchirer complètement l'Empire.

Werner ouvrant de grands yeux sur son ami, laissa percer un sourire d'incrédulité.

— Il ne pourrait, dit-il, réaliser de pareils projets, quand même il en aurait le désir.

— Il en a le désir, sans nul doute, et notre faiblesse lui en donne le pouvoir. Songez donc à la guerre des chevaliers. Comme il rendit la noblesse esclave de ses desseins! Il lui laissa plein pouvoir sur les fondations et les couvents qu'il disait établis par

e diable. Le stratagème réussit. Les nobles, par leurs spoliations, urent mis au ban de l'Etat et frappés des anathèmes de l'Eglise. 'était bien ce que Luther souhaitait. Il voulait rendre la no-lesse ennemie de l'Eglise et de l'empire. Franz de Sickingen rbora le drapeau de la révolte; il y allait de l'Eglise, de l'em-ereur et des princes! Heureusement, l'ami et l'allié de Luther ie put s'emparer du sceptre. Le premier incendie fut heureuse-nent éteint... Les tentatives de la noblesse échouèrent, et le ré-ormateur a cherché une alliance plus puissante. Il l'a trouvée hez les paysans. Ils détruisent tout de fond en comble. Leurs orches n'épargnent ni églises, ni couvents, ni châteaux, ni fon-ations, ni maisons du Seigneur! Et, remarquez-le bien, les aysans font tout cela d'après les ordres et la direction du ré-ormateur. Le libre Evangile doit extirper toutes les traces de ancienne erreur, afin que puisse naître le nouvel empire de ion.

— Les princes et les nobles vaincront les rebelles en temps pportun.

— En temps opportun?

— Oui, quand on aura détruit par le feu tous les abus. Il en xiste un grand nombre qu'on ne saurait exterminer que par la orce, le feu et l'épée.

— Encore une fois les abus! il n'en est pas question. Comment eux-tu avoir la vue si bornée? Supposé que les princes et les no-les triomphent de la rébellion, le démon de l'empire s'en tien-ra-t-il satisfait? Point du tout! Il saisit en ce moment l'arme la lus dangereuse et la plus sûre. D'abord, il a ameuté la noblesse, uis le peuple, et maintenant les princes pour frayer le chemin la nouvelle doctrine. Regarde autour de toi, dans l'empire; uther n'a-t-il point un grand nombre de princes pour parti-ans? Oh! cet homme a dressé ses batteries avec une prudence nouïe. Lorsqu'un mur tombe, il s'en élève un autre. Les princes cclésiastiques eux-mêmes semblent pencher de son côté. Le rand maître de l'ordre teutonique, Albert de Brandenbourg, a uis dans ses coffres les biens de l'Eglise et s'est fait duc; tu sais e que l'on dit de l'évêque de Mayence. Le réformateur distribue

des terres, des couronnes de duc, des manteaux de prince. Combien de princes seront capables de résister à ces appâts? Ils imiteront les nobles dans leurs spoliations! Qui pourrait, en effet, maintenir la puissance princière dans les limites de la justice? Le pape.... Mais ne s'en moqueront-ils pas? Jadis, il est vrai, la voix du pape ébranlait la nation; aujourd'hui, sa parole est sans effet, car ce n'est plus le représentant du Christ, le père de la chrétienté qui exhorte et implore, mais le diable et l'antechrist. L'empereur luttera-t-il contre les princes? Luther le désire; il souhaite que l'empereur et les princes s'entredéchirent et que l'empire, couvert de blessures, se meure. On peut voir clairement qui sera finalement vainqueur, dans ce combat de plusieurs contre un seul! La sainte puissance de l'empire est à jamais anéantie, anéanties sont l'unité et la force de l'empire! Là où régnait un seul à la tête de l'univers, veulent régner une foule d'usurpateurs!

Le comte essaya plus d'une fois d'interrompre son ami, mais sa conviction était si profonde qu'il ne tint aucun compte de ces tentatives.

Quand Siegfried se tut, Werner parut embarrassé pour répliquer, bien qu'il fût peu satisfait.

— L'empire germanique semble réellement destiné à être soumis à maintes influences étrangères, dit-il à la fin, usant de ce refuge pour maintenir son opposition. Eh quoi! il subirait éternellement ses deux anciens dominateurs, l'empereur et le Pape! Ce dernier a fait bien du mal à l'empire et provoqué maintes guerres sanglantes; rien dans sa conduite n'a compensé tant de malheurs. Luther laisse au moins à l'empereur tout ce qui lui appartient.

— Oh! oui, et plus encore! Il donne même à l'empereur tout ce qui appartient à Dieu. Il abandonne avec une servilité honteuse son œuvre au caprice des princes, et la laisse comme une servante mercenaire se plier à toutes leurs volontés. On le conçoit aisément, une pareille esclave ne s'animera jamais d'une sainte colère pour retenir tant de princes débauchés dans les bornes de la loi divine. Jamais, dans l'église servile de Luther,

une femme innocente injustement répudiée par un mari puissant ne trouvera protection et justice [1]. Je courbe volontiers la tête devant le pouvoir sacré de l'Eglise, alors même qu'elle appelle la malédiction du ciel sur celui qui a outragé la justice et la loi de Dieu. Mon ami ! n'insulte pas la puissance des papes. Ce sont eux qui ont rendu notre nation grande et forte, grâce à l'unité religieuse, qui attachait entre elles, comme un lien solide, toutes les contrées allemandes ! Le poison dissolvant du réformateur va rompre ce lien et jeter dans l'empire la ruine et la désolation. Oh ! pensée amère et déchirante : la ruine, la honte et l'ignominie de l'empire ! Notre nation, la première du monde, se déchirer elle-même ! Se voir réduite à l'impuissance et dépourvue de son antique force, au lieu de présider dans le conseil des peuples ! Se prosterner devant l'étranger ! maudits soient les hommes qui, par leurs machinations sataniques, creusent au pays ce triste tombeau ! Maudit soit cet augustin dont la main impie sème la discorde en Allemagne !

Et, dans l'excès de la douleur et de l'indignation, le vieillard étendait une main menaçante ; son regard et tous ses traits trahissaient les sentiments dont son cœur était animé. Lorsqu'il se tut, sa tête se pencha vers sa poitrine et des larmes s'échappèrent presque insensiblement de ses yeux.

Werner prit la main tremblante de Siegfried.

— Truchsess, lui dit-il, aura mon assistance !

— Achève ta victoire, mon ami ; romps tout pacte avec le réformateur !

— Impossible, je lui ai donné ma parole ! il doit attendre ici sa fiancée.

— Soit.

— J'ai consenti également à ce qu'il prouvât, dans une discussion savante avec Dominicus, la vérité de sa doctrine.

— Soit encore !

[1] Erphenstein fait allusion au roi Lothaire, à l'empereur Henri IV, à Philippe roi de France, et à d'autres encore qui, ayant répudié leur femme, furent ramenés forcément dans le devoir par l'anathème et l'interdit que lança contre eux le Saint-Siége.

— Mais que veux-tu de plus?

— Garde-toi d'agir en rien conformément à la doctrine de Luther. Sois le protecteur de Schonfeld, comme tu l'as été jusqu'à présent.

Le comte était embarrassé.

— Autrement tu souillerais à toujours ton nom auguste. On dirait : le comte Werner est un voleur de couvents, un sacrilége, un dévastateur des pieuses fondations de nos pères.

— Mais comment protéger le couvent, si demain s'avancent contre lui dix mille paysans? comment, avec une faible troupe, empêcher le pillage?

— Cela n'arrivera point! Avant quinze jours, les paysans seront battus et dispersés. Promets-moi seulement, mon ami, promets-moi de ne point songer à supprimer Schonfeld.

Werner hésita. Cette prière était évidemment contraire à ses intentions secrètes. Pendant qu'il cherchait un faux-fuyant, Koppe vint, à sa grande satisfaction, le tirer de ce mauvais pas.

— Gracieux seigneur, dit Koppe du ton le plus respectueux après avoir fait une profonde révérence, votre serviteur osera-t-il vous demander la faveur de quelques instants d'entrevue particulière?

— De tout cœur, M. Koppe! Voulez-vous immédiatement?

— S'il est permis à votre serviteur d'exprimer son désir, oui.

— Excusez-moi, Siegfried, dit Werner. Et il quitta le donjon.

— Quel est l'objet de votre démarche? demanda le comte après être entré avec Koppe dans un autre appartement.

Le rusé compagnon de route de Katharina commença par le flatter :

— Gracieux seigneur, dit-il les mains croisées sur la poitrine, les générations à venir proclameront votre gloire, à cause de la vive sympathie que votre seigneurie témoigne au grand réformateur.

Le seigneur sourit, car il n'était malheureusement point exempt d'orgueil. Koppe, qui l'épiait, aperçut l'impression qu'il avait su produire.

Il se courba plus profondément, prit un air encore plus sou-

mis et fit paraître sur son visage une expression de douleur qui annonça une grande catastrophe.

— Vous est-il arrivé quelque accident, M. Koppe? J'espère qu'on n'aura fait aucun mal à mes hôtes!

— Votre toit hospitalier, gracieux seigneur, est connu dans tout l'empire. Qui pourrait y souffrir la moindre offense? Le grand réformateur n'a pas en vain choisi cette résidence comme lieu de rencontre avec sa chère fiancée. La gloire en est grande et antique; c'est ici que Charles-le-Grand, le puissant Barberousse, et d'autres empereurs ont trouvé un asile.

Werner se caressa la barbe, dans la pensée peut-être de dissimuler l'émotion produite sur son cœur par ces emphatiques louanges.

— Cependant, gracieux seigneur, le croirait-on? (et les pleurs du pauvre Koppe entrecoupaient ses paroles); cependant, Luther votre hôte a été gravement offensé par un de vos serviteurs.

— Que dites-vous? dit Werner avec emportement.

— Par un homme qui doit tout à votre bonté!

— Voyons! quel est-il?

— Dominicus, le carme!

— Dominicus! Et qu'a-t-il fait?

— Nous l'avons rencontré, votre seigneurie le sait, hier auprès du lac. Et là, il a déterminé, par des paroles trompeuses, la fiancée de votre hôte à prendre la fuite. Il l'a tellement pressée, qu'en dépit de mes prières, de mes plaintes et de mes larmes, elle s'est retirée à Schonfeld. Et ainsi, dans votre demeure même, où l'illustre réformateur avait espéré passer le plus beau jour de sa vie, il se trouve en proie aux plus cuisantes douleurs.

— Mais comment Dominicus a-t-il pu exécuter semblable chose? Comment Katharina de Bora a-t-elle pu se laisser prendre de la sorte?

— Gracieux seigneur, je me fais la même question. Je me demande aussi comment cela a pu se faire. Mais cela s'est fait. Le cœur d'une femme est faible, mobile, inconstant, et Dominicus est si rusé! Par son langage adroit et perfide, farci d'enfer

et de damnation éternelle, il a épouvanté l'ancienne religieuse, à tel point qu'elle est retournée au couvent.

— Et que voulez-vous que je fasse?

— Altesse, faites cesser les tourments atroces de votre hôte! faites arracher par force du cloître sa fiancée séduite, avant que les filets du moine l'enlacent plus étroitement.

— Par force! impossible! Arracher par force une fille du couvent! je serais en même temps mis au ban de l'empire et frappé des anathèmes de l'Eglise!

Koppe leva la tête et regarda le comte avec étonnement, comme s'il avait voulu dire :

— Que vous importent l'Eglise et l'empire? méprisez l'un et l'autre!

Le comte savait que, par cet acte de violence, il se rangerait décidément du côté de Luther, et qu'il ne lui resterait plus dès lors de raisons d'épargner Schonfeld.

Toutefois, il ne se doutait nullement que ce fut là le but de Koppe.

— Pourquoi employer la force? dit Werner après quelques instants de réflexion. Cela n'est point nécessaire. Je ferai dire à Dominicus de rendre la fiancée sans retard.

— Ce serait, gracieux seigneur, un ordre sacré pour vos serviteurs! Il n'est point de partisans de la nouvelle église qui ne fussent heureux d'exécuter la volonté de leur seigneur. En ceci, précisément, consiste la gloire de l'église luthérienne; elle s'incline en servante soumise et en toute humilité devant ses maîtres naturels. Mais il en est tout autrement de l'Eglise romaine. Elle a bravé les rois et les empereurs. Et ce Dominicus, ne méprisera-t-il pas fièrement votre volonté?

— J'espère que non, dit le comte; et il y avait de la menace dans sa voix. J'enverrai un message au couvent.

Il s'en allait, lorsque Hermann se présenta avec un adolescent qui tenait en main une lettre cachetée et un billet ouvert.

— Voici, mon père, un étrange messager qui vient de monter au château, dit Hermann en remettant le billet.

En le lisant, le front du comte se rembrunit. Pendant que

sa main gauche caressait sa barbe, sa droite tenait le billet d'où son regard semblait ne pouvoir se détacher.

— Il sera fait comme je vous l'ai promis, dit-il enfin, en se tournant vers Koppe. Et il le congédia.

Koppe s'inclina jusqu'à terre et disparut. Quand il fut seul, il se livra à un rire moqueur et triomphant; et, en s'approchant de la chambre du réformateur, il se dit :

— Le comte nous appartient; la fiancée nous appartient; le couvent nous appartient; le carme nous appartient. Mais, pour le couvent et le carme, le diable doit s'en mêler. Oh! si le moine était assez fou pour résister au comte!

Il était arrivé à la porte de Luther. Impatient de lui communiquer les résultats de sa démarche, il ouvrit après avoir frappé deux petits coups.

III. L'HONNEUR D'UN GENTILHOMME.

> Je t'ai interdit ma maison; tu m'as entendu dire, sans détour, que mon enfant n'est pas pour toi. SHAKSPEARE.

— Garçon, qui t'a donné ce billet? demanda le comte.

— Un étranger, seigneur!

— Où l'as-tu rencontré? quel air avait-il?

— Il était assis sur une pierre dans la vallée; il me demanda où j'allais, et me remit alors ce billet.

— En vérité, charmante nouvelle! dit Werner en lisant la missive : « Prenez garde, M. Werner, ce sera bientôt votre tour! » Qu'est-ce que cela signifie?

— Les paysans nous en veulent sans doute, pensa Hermann.

— Etait-ce un moine, un paysan ou un noble?

— Ce n'était ni un paysan, ni un moine, répondit l'enfant,

car il avait à son côté un long poignard et un cor ; sur son bonnet flottaient des plumes ; son pourpoint était vert, rouge et jaune.

— C'est peut-être une fausse alerte ? dit Werner. Et ceci, qu'est-ce donc ?

Et il ouvrit la lettre cachetée.

— Ah ! c'est du carme ! Tu pourras tout à l'heure lui porter mon ordre. Que veut-il ? « Prière de contribuer à la rançon d'un certain Hohenfels ! Les paysans l'ont fait prisonnier. » Ce soir même doit avoir lieu la discussion. J'espère qu'il en sortira vainqueur, sinon ! Le montant de la rançon n'est point indiqué.

— On attend à chaque instant un messager du camp des paysans, dit Hermann.

Le comte se mit à arpenter précipitamment sa chambre. S'arrêtant enfin devant l'envoyé :

— Dis au vénérable père qu'aujourd'hui même un messager lui fera savoir ma volonté. Voici pour toi, bon enfant qui juges les gens sur leurs plumes, leur bonnet et leur cor.

Il lui donna une petite pièce de monnaie.

Le messager, plus heureux de ce faible don que le seigneur du château ne l'aurait été de tous les trésors du monde, se hâta de descendre en bondissant dans la vallée où le mystérieux personnage attendait son retour.

— Eh bien ! lui cria-t-il en le voyant venir, as-tu remis le billet ?

— Oui, monsieur !

— Et le comte, qu'a-t-il dit ?

— Que ce pouvait être une fausse alerte !

— Une fausse alerte ! Comment se fait-il que l'homme aime si peu qu'on l'avertisse d'un danger ? Ne sais-tu pas, mon bon ami, s'il est arrivé hier de nouveaux hôtes au couvent ?

— Tous les jours, il y arrive des étrangers. La chambre du portier est souvent remplie de gens affamés à qui on donne de la soupe et du pain. Moi-même, je suis un étranger, un pauvre orphelin. Je puis rester au couvent jusqu'à ce que je sois devenu grand et capable de gagner ma vie.

— Dis, n'est-il pas venu hier une demoiselle noble au couvent?

— Une demoiselle noble! Qu'est-ce que cela, monsieur?

L'inconnu sourit.

— Il serait difficile de te le faire comprendre, mon enfant. Le cloître est ton monde! tu ignores les distinctions sociales, qui préoccupent si ardemment la plupart des hommes.

L'innocent enfant examina avec intérêt les traits mélancoliques de l'interlocuteur.

— N'as-tu pas vu, au couvent, une image de Notre-Dame?

— Oui! dit l'enfant avec bonheur. Je dis tous les matins mon chapelet à côté de cette image. C'est une bien chère Dame! Le père Dominicus dit qu'elle m'aime plus que ma propre mère qui est au ciel.

— L'image n'a-t-elle pas été visitée ce matin par une étrangère?

— Oh! oui, une bien belle fille! Elle a prié avec tant de ferveur et tant pleuré! Elle a sans doute un grand chagrin sur le cœur. Notre-Dame est puissante, et l'aidera. Père Dominicus dit que notre chère Dame n'abandonne jamais ceux qui sont pieux; c'est pourquoi je lui promets tous les jours d'être pieux et bon, afin qu'elle me secoure dans le besoin.

— Tu dis que la jeune fille est pieuse et bonne? Comment le sais-tu?

L'enfant sourit d'un air gêné, joua avec ses doigts, puis, regardant ingénument l'inconnu:

— Je vois dans ses beaux yeux qu'elle est bonne, ainsi que dans son aimable figure qui ressemble tout à fait au grand ange peint à l'autel de Saint-Nicolas.

Ces mots plurent à l'étranger. Son visage s'illumina.

— Cette belle jeune fille est venue au couvent hier, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Bien! je suis content de toi; prends ceci et va remplir maintenant la commission du comte.

Heureux de ce nouveau présent, l'enfant s'en alla plein de joie.

— Je puis donc croire cette fois à la parole de Josse ; elle se trouve réellement à Schonfeld ! Cet enfant ingénu a été frappé de l'innocence et de la céleste beauté de Gisela. Il la nomme un ange ! Comme il juge bien par ses traits de la pureté de son ame ! dit Hilchen de Rotheneck, car c'était lui. Il était toutefois tellement changé, qu'on reconnaissait à peine en lui le capitaine des paysans.

Le vieux vêtement de cuir usé et taché de sang était remplacé par le costume pompeux de chevalier, tel que le portaient les gens de la condition : culottes en cuir de cerf, pourpoint de velours vert, coiffe surmontée de plumes blanches, sous laquelle retombaient les magnifiques boucles de sa chevelure dorée. Il portait à la ceinture une courte lame à poignée d'or, et, au côté, un cor incrusté d'argent. La tristesse n'ôtait rien à sa beauté, à laquelle son air résolu ajoutait un nouveau charme.

— Elle a prié et pleuré, se dit-il, sans doute pour son père ! Que ne puis-je me rendre cet homme favorable ! Si la fille n'est pas mieux disposée à mon égard, alors ! (Il soupira profondément.) C'est singulier ! je me battrais contre des loups et des ours !... Jamais la crainte et la timidité ne m'empêchèrent de m'exposer aux plus grands périls. Mais, maintenant, mon cœur bat, parce que j'ai à me présenter devant un ange ! C'est étrange ! vraiment, c'est étrange ! Suis-je donc tombé si bas que, semblable aux esprits infernaux, je sois réduit à fuir ce qu'il y a de céleste, à éviter l'éclat de la lumière et à ramper dans les ténèbres. C'est évidemment le charme et la suavité de la vertu de cette belle jeune fille qui m'éblouissent et m'attirent tout à la fois. Courage ! si mon désir ne se réalise point, j'irai, en pénitent, m'enfoncer à jamais dans le coin le plus caché, le plus horrible, le plus inhabité de la forêt la plus profonde et la plus éloignée de l'empire.

Il dit et pénétra dans le bois. A quelque distance de là campaient ses cavaliers, au nombre de six. C'était le reste de la bande courageuse qu'il avait commandée dans la guerre des chevaliers. On y voyait aussi, appuyé contre un buisson, Wolfgang de Hohenfels avec toute son armure. Rotheneck l'avait laissé

libre, à la condition toutefois qu'il ne s'éloignerait point de plus de deux cents pas des cavaliers. Josse était assis par terre auprès de son maître. Le vieux domestique était triste, et son œil, en se reportant sur Wolfgang, exprimait du mécontentement. Voyant Rotheneck approcher, il dit :

— Voilà le gentilhomme ! Je vous en prie, maître, recevez-le convenablement ! Je vous jure qu'il est redevenu honorable. Vous aurait-il, sans cela, arraché aux griffes des paysans ? Aurait-il promis de les abandonner, lui leur chef, lui qui pouvait accaparer les biens des couvents et des fondations ? Il pouvait même devenir roi !... Hilchen renonce à tout, richesses et royaume, pour s'attacher à notre chère demoiselle. Il est beau et majestueux, voyez-le donc ! Il aime notre demoiselle à mourir, et je veux avaler mon poignard, si elle ne l'aime pas en retour, ne fût-ce que pour sauver votre vie ! Allons, accompagnez-le et présentez-le à Gisela.

Le vieillard allait continuer ses exhortations, mais Rotheneck se trouva tout à coup en présence de Hohenfels.

— Ce sera pour moi un véritable bonheur de rendre à son père l'aimable Gisela ; mais il faut aussi qu'il agrée ma prière.

Hohenfels, relevant la tête, lança sur Hilchen un regard méprisant, puis baissant les yeux, il se tut. Ce mépris frappa le jeune homme au cœur. Il soupira et la douleur contracta tous les traits de ce beau visage.

Josse ne semblait point satisfait de l'attitude de son maître.

— Allez donc avec lui, dit-il d'un ton de reproche. Voulez-vous que notre demoiselle se consume de chagrin à cause de vous ? Sur mon ame, elle pleure sans cesse depuis le jour de votre emprisonnement.

— La situation qui m'est faite la fera pleurer encore longtemps, dit Hohenfels. Quoi ! livrer ainsi mon enfant ? Non, à ce prix, je préfère ne la revoir qu'au ciel.

— Si j'étais roi, dit Josse, et si j'avais une fille encore plus belle que Gisela, supposé qu'il puisse y avoir un plus charmant visage et que ce gentilhomme me fît et promît ce qu'il vous a promis et fait, sur ma foi, maître, je la lui donnerais !

— Si l'honnêteté et la fidélité n'étaient pas plus développées chez toi que le sentiment de l'honneur, dit Hohenfels en courroux, je te chasserais de mon service à coups de fouets.

— Certes, je ne suis qu'un pauvre valet, résolu à mourir dix fois pour mon seigneur, poursuivit Josse; je n'ai point de sang noble dans les veines, mais je suis chrétien et je sais, d'après notre chapelain, qu'il ne faut point briser le roseau rompu. Il est vrai que ce gentilhomme a incendié votre château; mais aujourd'hui, il voudrait pouvoir éteindre ce feu avec ses larmes. Ne devez-vous point lui en savoir gré? Il est vrai encore qu'il a mené les paysans au brigandage et à la dévastation, mais il se repent des égarements de sa jeunesse et veut laver dans le sang des révoltés les souillures de son ame... n'est-ce pas assez? que doit-il faire de plus? Il aime votre fille, parce qu'elle est un ange, qui s'en étonnera? Il veut se laisser conduire par elle dans la bonne voie, n'est-ce pas louable? Pourquoi donc, maître, persister dans votre opposition ?

Hilchen avait écouté le vieillard avec une vive satisfaction. Mais quand il vit Hohenfels, par ses regards irrités, imposer silence au serviteur, sa confusion et son agitation s'accrurent.

— Je le sais, dit-il, tout, dans ma démarche, est bizarre, je puis même dire, mystérieux. Un homme égaré, perdu, rencontre un ange de lumière, et, dans le miroir des vertus de cet être adorable, il reconnaît ses erreurs , dans sa beauté et sa gloire, il reconnait sa chute et sa dégradation. En voudrez-vous à cet homme, s'il se transforme en vue de cet ange? Cet homme c'est moi, et Gisela...

— Permettez, interrompit Hohenfels, je vais appliquer moi-même la comparaison. L'ange c'est Gisela, soit! Le diable c'est vous; soit encore ! Comment donc le diable voudrait-il s'unir à un ange? N'est-ce pas ridicule, insensé, téméraire ? Non, jetez-moi dans les chaînes, précipitez-moi dans le cachot le plus obscur, vous le pouvez ; mais jamais je ne consentirai à une telle union.

— Homme dur et inflexible! dit Hilchen en relevant fièrement la tête. Vous verrez que votre fille a d'autres sentiments

que vous ! Et si la sainte flamme de mon amour n'allume point le sien, à ces seuls mots : « Ta main, c'est la rançon de ton père, » elle se jettera pour toujours dans mes bras. Je cours vous en donner la preuve.

Et soudain, il se dirigea vers le couvent, accompagné des vœux secrets que faisait Josse pour le succès de sa démarche.

Le couvent de Schonfeld était entouré de toutes parts de hautes murailles, excepté la partie ouest de l'église. Cet accès était ménagé aux pieux fidèles qui se rendaient à l'office divin par un chemin ombreux et tapissé de verdure. Les habitants du cloître se rendaient à la maison de Dieu par une issue qui communiquait directement avec leur sainte demeure.

Hilchen, engagé dans ce chemin, ne savait comment atteindre son but, lorsqu'un domestique du comte Werner arriva d'Arnstein à pas précipités. Il sonna violemment à la porte du cloître, et, comme on n'ouvrait pas aussitôt, il se mit, en maudissant le portier, à faire des pieds et des mains un vacarme épouvantable jusqu'à ce qu'il entendît des pas dans l'intérieur du couvent.

— Veux-tu bien cesser ce tapage infernal ! cria le vieux portier enroué. C'est un vrai rustre ! ajouta-il en poussant lentement la première barre de la porte. Ne saurais-tu pas attendre que l'on ouvre ? Les gens de nos jours sont grossiers comme les païens. (Et il poussa une seconde barre.) Charge terrible que celle de portier ! Toutefois, aussi longtemps que je le serai, je veux apprendre à certaines gens à modérer leur ardeur ! Au temps de saint Bernard les rois et les empereurs attendaient humblement qu'on leur permît l'entrée du cloître ; mais aujourd'hui, le dernier des aventuriers fait retentir la sonnette comme s'il sonnait le tocsin !

Il poussa la dernière barre et ouvrit.

— Ah ! c'est le veneur du comte ! Vous devez avoir un message important pour tempêter de la sorte !

— Certes, vieux grognard ! Conduis-moi bien vite au moine Dominicus, j'ai à lui remettre une lettre de la part de mon gracieux maître.

Le portier ne bougea point, secoua la tête avec humeur et examina le veneur des pieds à la tête.

— Où voulez-vous aller? demanda-t-il d'un ton de reproche et d'étonnement ; chez le moine Dominicus ! Cela veut dire, je suppose : chez le vénérable père Dominicus. Et vite ! cela va sans dire, car votre seigneurie est si patiente !

— Allons, vieux ! le comte n'entend pas raillerie, et tu as toutes les raisons du monde de ne point t'aliéner ses faveurs.

— Réellement ! Pourquoi cela? demanda le vieillard.

— Parce qu'il dépend de lui de te laisser ton trousseau de clefs, ou de te l'ôter, pour le reléguer parmi les vieilleries hors d'usage.

— Comment ! dit le vieillard irrité. Le comte ne m'a point donné les clefs, il ne peut me les reprendre.

Le veneur sourit ironiquement.

— Il ne prendrait pas tes clefs ! mais s'il voulait prendre le couvent avec tout ce qu'il renferme, qui l'en empêcherait ?

— Au temps de saint Bernard, on aurait puni du fouet semblables paroles ! dit le portier ; mais de nos jours, c'est, comme je l'ai déjà dit, un monde renversé. Les voleurs, les brigands, les coquins de toutes sortes triomphent, et les honnêtes gens sont abaissés, avilis.

Et, précédant le veneur , il franchit la cour qui se trouvait entre la porte et le cloître. Dans le vaste corridor de la maison, s'élevait une grande croix ; le vieillard se découvrit et se signa avec respect.

— Ce n'est qu'une image de bois, dit-il, en apercevant le sourire du veneur, mais cette image représente notre Seigneur et notre Sauveur à qui les coquins et les fourbes seuls refusent le respect. Oui ! oui ! s'ils le pouvaient, ils le crucifieraient volontiers de nouveau ; et ne le pouvant saisir en personne, ils brisent et insultent son image.

Après cette réprimande qui fit rougir le veneur, le vieillard poursuivit sa course, interrompue encore bien des fois pour saluer les statues des saints ; ce qui semblait importuner le messager.

— Comment pouvez-vous faire toujours ainsi des révérences à des images muettes et inanimées? Allons, avançons ! Vous leur ferez la cour en revenant.

Le vieillard, insensible à l'impertinente apostrophe, s'arrêta, et, fixant sur le serviteur son œil intelligent :

— Vous dites que ces saints sont muets et inanimés? Vous n'y comprenez rien, jeune homme. Je le sais, les images sont de bois, aussi n'est-ce pas au bois que j'adresse mes révérences, mais au saint que le bois représente. Lorsque je passe, par exemple, auprès de saint Laurent sur son gril, je me rappelle que les païens l'ont rôti vif à cause de sa foi, et je le salue, car j'admire et je vénère son courage héroïque, et je me demande intérieurement si le vieux Hans aurait aussi la force de se laisser rôtir plutôt que de renoncer à sa croyance. Je dis ensuite : Saint Laurent, priez pour nous, et j'avance. Comprenez-vous à présent ce que signifient mes révérences?

— Sommes-nous encore éloignés de la chambre du vénérable père? dit le veneur avec un respect forcé, de peur de provoquer de nouvelles observations sur ses inconvenances.

— Un instant! répondit le vieillard en montrant le fond du corridor.

Ils étaient arrivés à la clôture. Un grillage complet séparait le couvent proprement dit des dépendances, et aucune religieuse ne pouvait franchir la grille sans l'autorisation expresse de la supérieure et pour de graves motifs.

En deçà du cloître, se trouvait aussi le cabinet du carme. Quand ses fonctions l'exigeaient, il y passait la journée, et, le soir, il devait, selon les règles, retourner à Arnstein. Mais, depuis que l'erreur et la révolte désolaient l'Eglise et l'empire, Dominicus avait redoublé ses mortifications et il demeurait en prières pendant la nuit dans l'église du couvent.

— Voici la chambre du vénérable père, dit le portier; je vais voir si vous pouvez lui parler.

Il ouvrit, entra modestement et reparut bientôt avec la réponse que le vénérable père pouvait recevoir. Le serviteur s'avança plein d'arrogance dans l'étroit appartement où régnait la pauvreté. Il n'y avait pour tous meubles, que deux chaises, quelques livres et un grand crucifix.

— Que désires-tu, mon fils? demanda le vieux religieux.

Le veneur lui remit une lettre avec le sceau du comte.

— C'est de mon gracieux maître, dit-il ; il me faut une réponse immédiatement.

Le carme l'ouvrit et la relut deux fois, tandis qu'une tristesse profonde se peignait sur son visage.

— Salue de ma part ton gracieux maître, dit-il enfin ; je me rendrai au château suivant sa volonté.

Le veneur s'inclina et partit.

— Grand Dieu ! s'écria Dominicus en levant douloureusement les yeux et les mains au ciel. Serait-ce possible?

Il inclina la tête sur ses deux mains, puis il regarda tristement la croix et tomba à genoux.

Il était depuis longtemps dans cette attitude, lorsque la porte s'ouvrit doucement. Une femme vénérable et de haute taille, l'abbesse du couvent, autrefois comtesse Mathilde de Siegberg, entra sans bruit. Elle portait le simple costume de l'ordre : un vêtement blanc d'une étoffe grossière, un autre noir et large, une guimpe attachée sur sa poitrine, autour du cou et sur la tête, en guise de bonnet, et un voile noir. Un long rosaire pendait à sa ceinture.

Quoique fort âgée, elle se tenait droite ; sa taille imposait, et sa gravité, sa douceur, et la pénétration de son esprit la rendaient capable, dans ces temps orageux, de s'acquitter de ses difficiles fonctions. Voyant que le carme en prière ne l'avait point entendue, elle allait sortir ; mais la pensée de la missive qu'elle lui apportait la fit rester jusqu'à ce que le pieux moine eût satisfait sa dévotion.

Enfin Dominicus se leva. La prière avait répandu sur sa figure la paix et la résignation.

— Pardonnez, vénérable père, dit Mathilde. Je dois charger d'un nouveau poids votre cœur déjà si tourmenté. Voici un billet honteux trouvé chez Béatrix.

— Cela ne m'étonne point, dit le père, après l'avoir lu. Grâce à Dieu, c'est la seule brebis galeuse du couvent. Comment cette lettre lui est-elle parvenue ? de qui est-elle ?... « Ton Clemens éternellement fidèle ?... »

— Sœur Agatha croit avoir aperçu ce matin dans l'église un jeune homme à l'aspect duquel Béatrix devint très-agitée. Il a mis probablement la lettre dans un certain endroit de l'église, où Beatrix l'a été chercher.

— Beatrix est-elle repentante?

— Elle est excessivement fière et obstinée, répondit l'abbesse. Elle dit que l'heure de sa délivrance n'est pas éloignée, rejette tous les conseils, et déclare impudemment vouloir embrasser la doctrine de l'augustin.

— Voilà, dit Dominicus en soupirant, le fruit de la violence qu'on nous fait. Ne doit-il point croître de mauvaises herbes dans les couvents, alors qu'on les force d'accueillir des sujets sans vocation pour la vie religieuse?

— Oh! vénérable père, poursuivit Mathilde avec tristesse, cette lettre contient encore la terrible nouvelle de la suppression prochaine de Schonfeld.

— Cela s'accorde avec la lettre du comte Werner, répondit tranquillement Dominicus, en présentant la lettre à l'abbesse. Laissons agir le bon Dieu, continua-t-il, en voyant la consternation croissante de Mathilde. S'il veut, dans ses impénétrables décrets, que le couvent cesse d'exister, que sa sainte volonté soit faite!

— Mais, dit l'abbesse, par ce dernier mouvement qui attache le désespéré au moindre brin d'herbe, le comte veut nous continuer sa protection,pourvu que vous l'emportiez dans la dispute.

— C'est pour sauver les apparences, bonne mère. Les intentions de Werner sont contraires au sentiment de la justice. Il veut un prétexte, la victoire de Luther.

— Mais vous lui ôterez ce prétexte de violence! Vous convaincrez, vous devez convaincre le réformateur... l'impiété de sa doctrine est trop palpable!

— Et qui m'adjugera la victoire, bonne mère? demanda Dominicus en souriant : serait-ce le comte qui ne désire point que je triomphe? Seraient-ce les nobles avides de partager les biens du couvent? Quand même l'erreur de Luther se prouverait dix fois, dix fois il resterait victorieux.

Mathilde comprit la triste vérité de cette remarque. Son dernier espoir s'évanouit. Schonfeld, cette magnifique retraite où elle avait vécu heureuse depuis quarante ans, partagée entre le soin de son ame et les œuvres de la charité chrétienne que racontaient les pauvres du voisinage, Schonfeld aussi aurait le sort cruel de tant d'autres monastères. Les religieuses abandonnées, persécutées, souffriraient les insultes, les traitements les plus grossiers et même la mort. Toutes ces pensées sinistres s'offraient à l'esprit de Mathilde. Cependant, aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres, quoique une profonde douleur fût imprimée sur ses traits.

— Ne ferions-nous pas mieux d'éviter tout ce qui pourrait irriter le comte? Il demande que la fiancée de Luther lui soit rendue immédiatement; ne serait-il pas bon d'accéder à sa volonté?

— Jamais! répondit Dominicus.

— Mais pourquoi irriter inutilement notre seul protecteur?

— Inutilement, bonne mère? Schonfeld a donné asile à cette Katharina égarée... Si cela hâte la ruine du couvent, pourrait-il périr plus glorieusement? Pouvons-nous repousser la malheureuse et l'abandonner en proie au séducteur ?

— Malheureusement, dit l'abbesse, depuis hier Katharina est fort changée : sa conversion ne semble pas avoir jamais été solide; on dirait qu'elle y a été déterminée par un accident extraordinaire. Comment, en outre, une femme d'un orgueil indomptable pourrait-elle reconnaître humblement ses erreurs? Elle ne respecte guère l'autorité de l'Eglise, des Pères et des conciles. Elle s'attache fièrement à ses opinions. Elle persiste à se croire appelée de Dieu à être la fiancée de Luther, et il suffirait que celui-ci fît les moindres avances pour lui faire déserter le couvent.

Dominicus qui avait cru au parfait retour de Katharina, fut désolé de sa rechute. Il en exprimait ses regrets, lorsque le bruyant son du cor se fit entendre à proximité du cloître. Déjà l'abbesse, effrayée, croyait voir des hommes armés devant Schonfeld, les religieuses arrachées de leurs cellules, l'église pillée, les reli-

ques profanées : elle s'attendait à être témoin de toutes les horreurs qui accompagnaient toujours l'abolition des couvents ! Le carme, au contraire, conserva son calme habituel.

— Le chasseur du comte peut avoir sonné du cor en s'éloignant, dit-il à Mathilde.

Mais les sons bruyants et guerriers ne permirent pas longtemps cette illusion. On eût dit le cor de Roland qui, d'après la légende, se faisait entendre à plusieurs milles. Bientôt retentirent à la porte des coups violents, et de grosses voix d'hommes demandèrent l'entrée en menaçant. Le vieux portier, d'abord indécis à ouvrir, reconnut que la résistance était inutile ; car la faible porte qui n'était point faite dans la prévision de telles attaques eût été aisément enfoncée. Il ouvrit, et une bande d'hommes armés se précipitèrent avec une hâte sauvage dans la pieuse habitation.

IV. L'ENTREVUE.

> O prodige ! je me sens porté à aimer le plus tendrement possible mon plus grand ennemi. SHAKSPEARE.

Le côté occidental de l'église, en dehors du mur qui entourait le couvent, touchait par son extrémité à une muraille basse, séparant deux vergers plantés d'arbres fruitiers. Au milieu de cette muraille de séparation était une porte entrebâillée. C'est par là que s'introduisit Hilchen de Rotheneck. Il s'arrêta néanmoins dans le second jardin, soit pour attendre le serviteur du comte, soit, ce qui est plus probable, pour se recueillir et prendre le courage nécessaire à son dessein. Son cœur se serrait à mesure qu'approchait le moment de paraître devant sa bien-aimée. Arrêté sous un arbre en fleurs, il rêvait, jouait avec

la chaîne d'or qui entourait son cou et passait les doigts dans les boucles de sa chevelure. Il finit par pousser de tendres soupirs. Tout à coup, il aperçut, à la haute muraille, une petite ouverture qui semblait l'inviter à entrer, et, conduit plutôt par le pressentiment que par la réflexion, il la franchit et se trouva dans le plus magnifique jardin. Mille parfums embaumaient l'air, et le soin extrême avec lequel tout y était entretenu n'échappa même point au jeune chevalier, insensible pourtant au monde extérieur. De petits sentiers entrecoupaient en lignes droites ou courbes les diverses plates-bandes bordées de buis, de fraisiers ou d'herbes odoriférantes. De petits arbres fruitiers bien touffus étaient couverts des plus belles fleurs; les murailles elles-mêmes étaient tapissées d'un lierre grimpant et toujours vert. Mais ce qui embellissait cet aimable séjour plus que toutes les magnificences de la nature, c'était le calme et le souffle mystérieux de la béatitude céleste qui y régnait sensiblement. On pouvait lui appliquer la parole du poète : « La paix de Dieu réside dans cette enceinte, et la malédiction de la terre en est absente. » On aurait dit que la suave nature y recevait un baume particulier de la vie sainte des religieuses; leurs prières semblaient avoir sanctifié ce lieu, et en avoir fait un paradis terrestre.

Peut-être Rotheneck se livrait-il à ces préoccupations, en promenant sur les fleurs son regard mélancolique et égaré. Soudain, comme électrisé, il pâlit, rougit et recule d'un pas. Dans une niche adossée à la muraille de l'église était une image de la sainte Vierge entourée de lierre qui, formant un arc gothique, recouvrait la niche et la statue. En face se trouvait un prie-Dieu où était agenouillée la plus belle fleur de ce paradis, Gisela de Hohenfels. Une robe de couleur sombre entourait sa taille et faisait ressortir sa svelte et noble stature. Un long voile blanc laissait entrevoir sa riche chevelure. Ses belles mains étaient jointes sur sa poitrine et sa tête baissée. La ferveur colorait ses joues, et le pieux langage dont son ame se servait en ce moment donnait une apparence céleste aux traits doux et charmants de son visage. Ses yeux étaient fermés, mais ses lèvres

entr'ouvertes s'agitaient doucement, comme les fleurs voisines au souffle de la brise.

Rotheneck demeura immobile, les yeux fixés sur Gisela. Il l'avait toujours eue devant lui et le jour et la nuit, mais il ne se l'était point encore figurée dans une attitude aussi ravissante. Saisi d'admiration, il éprouva une sorte de repentir et de tristesse, s'assit sur un banc de pierre, et, appuyant les coudes sur ses genoux, il se cacha la figure dans ses mains. Il soupirait et parfois une larme ruisselait entre ses doigts. Gisela, en se levant pour retourner au cloître, l'aperçut. Elle s'arrêta, étonnée et indécise. Hilchen, dans le même moment, releva la tête ; la tristesse, la confusion, l'affection parlaient en même temps dans ses regards, et sa figure était devenue écarlate. Il s'approcha, comme un timide enfant, de la jeune fille et la salua profondément. A différentes reprises, il essaya de parler, mais les mots expiraient sur ses lèvres. Gisela vint en aide à sa confusion. Elle avait vu ses cils mouillés de larmes ; l'expression douloureuse de son visage excita sa compassion. L'attitude du jeune homme, à la fois timide et chevaleresque, lui parlait d'ailleurs en sa faveur. Elle voyait en lui cette admiration respectueuse que les anciens chevaliers portaient au sexe faible, honorant dans la femme aimée le lis suave de la chasteté et non les seuls charmes corporels, et vouant à cet ornement spirituel une admiration et un dévouement sans limites.

Dans d'autres circonstances, la certitude d'occuper déjà une place honorable dans le cœur de sa bien-aimée, aurait rempli Rotheneck de ravissement.

— Vous cherchez probablement le vénérable père Dominicus? dit Gisela.

Et sa voix déjà si douce avait une nuance encore plus aimable par la louable intention de rendre au jeune homme toute son assurance.

— Non pas, répondit Hilchen en portant modestement les yeux sur la charmante figure de Gisela.

Dans cette contemplation, il oublia tout et resta muet.

— Alors, vous désirez peut-être voir notre chère abbesse ?

poursuivit-elle; c'est une excellente dame, elle sera heureuse de pouvoir vous être utile.

Il fit un mouvement, voulut parler et retomba dans une confusion toujours croissante.

— Voulez-vous que je sois votre intermédiaire?

— Oh oui! oui! s'écria Hilchen avec feu. Par votre entremise, j'obtiendrai tout! Qui pourrait vous refuser quelque chose? Vos prières toucheraient les pierres mêmes!

La jeune fille ne pouvait comprendre la subite animation de l'étranger. Il y avait là plus qu'un intérêt ordinaire. Lorsqu'elle attacha sur Rotheneck un regard scrutateur dans lequel se révélait un ciel entier, celui-ci baissa les yeux, sa langue se paralysa, et, malgré tous ses efforts, il ne put trouver la moindre parole.

Peu s'en fallut que, tombant comme le chevalier Ezzelino aux pieds de sa fiancée, il ne lui avouât sa témérité de vouloir aimer un être aussi ravissant et aussi céleste. Quoiqu'il y ait incontestablement de l'exaltation dans ces sentiments, il faut reconnaître aussi qu'ils relèvent la dignité de la femme, au lieu de l'abaisser.

Pendant que Gisela cherchait à scruter les intentions de l'inconnu, une tête se montra à l'ouverture de la muraille du jardin. A ce visage jauni et contracté par les passions, on reconnaissait Hans Knopf. Bientôt il se retira, mais on pouvait voir par l'ouverture qu'il n'était pas seul. Il parla à voix basse à ses compagnons, et, lorsque Gisela reprit la parole, il colla l'oreille à l'ouverture et écouta.

— Il serait bon, dit la noble jeune fille, de me communiquer le sujet de votre demande, si vous désirez que je vous représente auprès de l'abbesse.

— Ni l'abbesse, ni aucune puissance terrestre ne peut me satisfaire.

— Demandez-vous donc quelque chose d'impossible?

— Ce que ne peut me donner le monde entier, vous le pouvez; vous me rendrez le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

— Dans ce cas, vous vous êtes trompé, monsieur! Je ne suis point celle que vous pensez, mais une pauvre enfant abandonnée, à qui on a tout pris, même son père.

Sa voix tremblait, et elle essuya une larme.

— Vous vous dites abandonnée! Oh! ne le croyez pas, dit Rotheneck avec vivacité; vous n'avez qu'à parler, et mille bras sont prêts à combattre pour vous.

Ces paroles convainquirent plus encore Gisela que l'inconnu s'était trompé, et elle allait s'expliquer, lorsque les paroles de l'étranger lui-même lui prouvèrent, à son grand étonnement, qu'elle en était connue.

— Je le sais, les paysans ont brûlé Hohenfels, et fait prisonnier votre père ; mais en tout ils ont agi contre la volonté de leur chef, qui vous est cordialement dévoué. Ce chef m'envoie plaider sa cause; considérez-moi donc comme Rotheneck en personne; il m'envoie au sujet de votre père.

— Mon père!... Oh! parlez! Dans quel état l'avez-vous laissé?

— Il est on ne peut mieux, et se trouve près d'ici.

— Et les paysans veulent lui rendre la liberté? A combien mettent-ils la rançon?

— Les paysans voulaient tuer votre père, mais le capitaine l'a sauvé!

— Oh! les méchants... le bon capitaine! Josse nous en a parlé; il estime mon père.

— Oui, à cause de vous!

— A combien la rançon? dites donc!

— Pourriez-vous donc payer une somme aussi énorme, une somme d'une valeur aussi inexprimable? Ne l'ignorez point, Rotheneck a mis la vie de votre père à un prix bien élevé.

La jeune fille s'effraya.

— Le comte Werner, dit-elle, autrefois compagnon d'armes de mon père, avancera la rançon.

— Werner n'est pas assez riche pour cela, répondit Hilchen. Les trésors du comte ne sont rien auprès de ce qu'exige Rotheneck. Comparez la valeur des perles renfermées dans l'abîme de la mer à celle du sable qui est sur ses rives, et vous en aurez une idée.

— O mon Dieu ! soupira Gisela saisie de tristesse.

— Ne craignez rien, répondit Hilchen, vous pouvez vous, et vous seule, payer la rançon.

— Moi ! et avec quoi donc ?

— Avec vous-même !

Et il la regarda d'une manière significative. La jeune fille rougit. Mais aussitôt elle releva fièrement la tête, et fixa sur l'étranger des yeux indignés.

— Ne jugez pas défavorablement Hilchen de Rotheneck, dit-il ; il est incapable de tout acte criminel. Il a rompu avec les paysans ; il abhorre leurs actes coupables et voudrait expier, même au prix de sa vie, ses fautes passées.

— Entendez-vous ! entendez-vous ! dit Hans Knopf à ses compagnons. Ne faudrait-il pas lui briser à l'instant le crâne ? Le traître doit expirer immédiatement. Tenez, la flèche est prête ; dans un moment, il descendra en enfer....

— Ne craignez donc pas, poursuivit Hilchen, que la demande de Rotheneck soit contraire à l'honneur et à la vertu.

— Alors, dites ce qu'il souhaite, qu'est-ce donc ?

— Il désire beaucoup ; c'est immense !

— Et rien de contraire à la chasteté et à l'honneur ?

— Non, rien !

— Eh bien ! je paierai la rançon. Me veut-il pour servante, je le servirai toute ma vie, jusque dans les plus humbles emplois ; je suis disposée à tout.

— Non pas ! vous ne connaissez guère le gentilhomme. Comment, sans être dur et cruel, pourrait-il exiger une pareille servitude ? Son désir est dans le sens de la vertu. Il voudrait devenir meilleur, et, pour cela, que vous devinssiez son ange gardien.

— Homme étrange ! dit Gisela avec doute. Qu'est-ce qui m'assure de la pureté de ses intentions ?

— Les serments les plus saints, son sang et sa vie. Il m'a donné plein pouvoir sur sa personne, et m'a dit de le tuer, dès que je lui verrais contre vous le moindre sentiment coupable. J'ai juré d'user de ce pouvoir. Cette main l'étranglera si jamais il se montrait déloyal, je le jure par Dieu et par mon honneur de chevalier !

— Mais comment pourrais-je guider un tel homme dans le bien?

— Oh! ce sera un agneau dans votre main, il obéira au moindre de vos signes!

— Mais je ne vous comprends pas?

— Le gentilhomme n'a que vingt-quatre ans et il est libre. L'Eglise a des liens sacrés pour les ames qui s'aiment. Il suffit que vous daigniez... l'aimer!

Hilchen rougit de plus en plus; ses yeux rencontrèrent ceux de Gisela, et ils se comprirent. La jeune fille, plus belle que jamais, à l'aspect du fier et courageux capitaine tremblant à ses genoux, courba la tête et sentit se remuer dans son ame des fibres inconnues.

L'émotion empêcha Rotheneck de voir qu'il s'était trahi, et il continua de parler comme s'il n'avait pas été le capitaine lui-même.

— La prière de Rotheneck est hardie, téméraire; quel gouffre entre vous et lui! vous un ange d'innocence et de candeur; lui couvert de faiblesses et de crimes; vous la vertu même et ne vivant que dans le ciel; lui souillé d'actes sanglants. Et cependant, il voudrait venir à vous: voulez-vous lui tendre la main?

— Rotheneck s'est fait une opinion exagérée de moi comme de lui-même, dans un sens opposé. Il se peut qu'il ait commis des fautes, mais le repentir efface tout. Notre Sauveur n'a-t-il pas donné aux prêtres le pouvoir de briser les plus fortes chaînes de l'ame? Ne parlez donc plus du gentilhomme avec tant de rigueur. Dites-lui que je paierai la rançon de mon père.

— Quoi! vous voulez, vous pouvez l'aimer!

— N'y suis-je pas contrainte?

— Vous voulez lui appartenir éternellement!

— Ne m'y force-t-il pas?

— Il vous y force. Hélas! (Et sa figure rayonnante s'assombrit.) Il vous y force, non! Il ne le doit, il ne le peut pas! Vous forcer, quelle folie! Quand le monde entier serait dans les chaînes, l'affection devrait être libre.

— Comprenez-moi donc! dit Gisela en souriant; comment pourrais-je haïr un homme qui m'aime tant? Ne me force-t-il point de l'aimer, en formant de si pieuses résolutions! Il est vrai qu'il a ravagé une partie de l'Allemagne, mais ce n'est plus lui. Lui, c'est l'ame douce et suave qui reparaît en ce moment. Ce fut en apparence un lion furieux, mais il est redevenu un cher et tendre agneau. Et moi, je le conduirai dans de belles prairies où naissent les roses, les lis et toutes les fleurs du bien; dites, n'est-ce pas ainsi que vous l'entendez?

— Oh! oui, répondit le jeune homme avec enthousiasme. Mais écoutez : Hilchen ne peut demander votre main à de telles conditions. Votre père est libre sans rançon. Voulez-vous néanmoins l'aimer?

— Plus qu'auparavant. Il m'a rendu mon père et se donne lui-même. Je ne mérite point ce double don. Croyez-vous qu'il soit heureux de me posséder?

— Si vous saviez!

— Allez donc, dites-lui mes sentiments.

— Voyez! voyez! dit Hans Knopf d'une voix sinistre. L'idolâtre!, voilà qu'il s'agenouille devant elle! Et cette Moabite! Geilfuss, mets-le en joue! abats ce coquin!

Le paysan interpellé s'avança près de l'ouverture et plaça sur son arc la flèche mortelle.

— Il est mal placé, je ne pourrai pas le tuer ainsi, dit-il.

— N'importe, tire, dit Knopf en grinçant des dents.

— Voyez donc! Ne l'adore-t-il pas?

— Quels regards! quelles grimaces! Allons, abats-le-moi, tire!

— Attendez qu'il me présente la poitrine, il se retournera tout à l'heure.

— Tout à l'heure, quoi! tout à l'heure! chaque souffle du traître empoisonne l'air. Tire! l'œil de Dieu conduira ton regard! Il périra, alors même que tu ne lui ferais qu'une légère blessure.

Geilfuss dirigea son arme contre Rotheneck, mais aussitôt il la retira.

— Je ne saurais, dit-il, le coup doit être sûr. A quoi bon le blesser et rendre le taureau plus furieux ? Il nous écraserait l'un et l'autre.

— Alors, tue la Moabite, et puis son adorateur ! Ses caresses me révoltent ; vois, il n'est plus à reconnaître. Elle l'a ensorcelé. Tue la sorcière, entends-tu ?

— Elle ? non ! c'est contre ma nature. Voyez donc, comme elle est belle !

— Donne-moi l'arc ? dit Knopf en furie. Et, s'approchant de l'ouverture, il mit en joue.

— Maintenant, Gisela, je vais t'amener ton père, et demain l'Eglise nous unira pour toujours.

— Oui, hâte-toi ; j'aspire après ce moment. Je compterai les secondes d'ici à ton retour.

— Ah ! Gisela, n'est-ce point un rêve ? Comment peut-on être si heureux ici-bas ? Dieu a-t-il retiré de la terre sa malédiction ? Ne sommes-nous point ici au Paradis ? Oh ! je crains que notre bonheur ne soit court ! Nous nous sommes introduits dans l'Eden. Oh ! comme je voudrais ne te quitter jamais, vivre avec toi éternellement. Adieu pour quelques instants.

Il s'en allait, quand la flèche partie de la muraille l'atteignit au bras. Hans Knopf, avec un horrible ricanement, s'égayait de la douleur de Rotheneck et de la frayeur de Gisela. Hilchen aperçut le meurtrier, s'élança vers lui avec colère, et, le prenant par ses cheveux roux, fit étinceler devant lui son poignard. Mais Gisela arrêta son bras prêt à frapper.

— Ne verse pas de sang, dit-elle en suppliant. Laisse-le. Adoucis ton regard.

Et elle se cramponna fortement à son bras.

Le gentilhomme, à sa vue, abandonna le coupable qui disparut.

— Allons de ce côté, dit Gisela ; leurs armes ne pourront nous atteindre.

— Ce n'est rien, ma chère, dit Rotheneck en retirant la flèche. A peine la chair est-elle atteinte ; mais le coquin !...

Il s'assit et la jeune fille le pansa. La douleur n'était qu'une

goutte d'amertume dans la mer de délices qui inondait son ame.

— Gisela, pardonne-moi ce mouvement de colère. Ta vue dompterait les tigres prêts à s'élancer sur leur proie.

— Ne parle plus, dit-elle ; ce méchant pourrait encore te faire du mal. Partons pour le couvent.

Rotheneck y consentit et s'efforça de se lever, mais en vain.

— Ah ! qu'est-ce que cela? soupira-t-il, et il pâlit. Comme la blessure me fait souffrir ! mes membres se refusent au moindre mouvement.

Gisela était pétrifiée.

Le gentilhomme, incapable presque de se remuer, saisit son cor, et, recueillant toutes ses forces, il en fit résonner tous les échos d'alentour, et retomba épuisé pendant que Gisela l'entourait de ses bras.

— O Gisela ! dit-il d'une voix mourante ; je l'avais pressenti. Comment le ciel pourrait-il se trouver sur la terre?

Il ferma les yeux et resta immobile.

Le bruit du cor avait terrifié les religieuses. Connaissant les intentions de Werner sur Schonfeld, ces pauvres filles consternées crurent que le comte avec ses serviteurs était devant le monastère. Tandis qu'arrachées de leurs cellules, elles se communiquaient avec consternation leurs sinistres pressentiments, une des sœurs converses découvrit la vraie cause de la terreur générale. Quoique Gisela lui fit signe d'approcher, elle se retira aussitôt. En même temps, il s'éleva un grand vacarme dans le corridor. On entendit des voix d'hommes et le cliquetis des armes, et les valets de Rotheneck se précipitèrent dans le jardin.

La vue de leur maître consterna les guerriers, et, sur leurs rudes visages subitement adoucis, on vit couler des larmes. Melchior, en prenant le précieux fardeau que soutenait Gisela, dit :

— Qu'est-ce? d'où lui vient cette faiblesse? Comme il est froid ! Courez chercher du vin, nous allons le frictionner. Dites, parlez ! D'où vient cela ? demanda Melchior à Gisela.

— Une flèche l'atteignit au bras !

— Une flèche!

Et Melchior écarta les bandes.

— Et cette légère blessure lui causerait cette faiblesse? Impossible! mais quel infâme lui a lancé le trait?

— On a tiré de cette ouverture, répondit Gisela. Le coupable portait un froc brun.

— Qu'il soit maudit! Je veux le hacher en mille pièces.

— Voyons, bonnes gens! dit Dominicus en s'approchant; je me connais un peu en médecine, je me rendrai volontiers utile à votre bon maître.

Melchior lui confia son maître avec défiance.

— La flèche était empoisonnée! dit Dominicus en examinant la blessure. Hâtez-vous de transporter le blessé à l'intérieur du monastère. Peut-être serait-il temps encore pour le sauver, mais hâtez-vous.

Wolfgang de Hohenfels se tenait avec indifférence à l'écart, sans être aperçu de sa fille, absorbée tout entière par le chevalier. Quand elle le vit, elle se précipita vers lui, sourit entre ses larmes et ils s'embrassèrent.

— Tu sembles prendre grand intérêt à cet incendiaire, dit-il après les premières minutes d'épanchement mutuel.

— Ah! ne le nommez pas ainsi, père! Ce gentilhomme est si malheureux! Croyez-vous réellement que la flèche fût empoisonnée?

— Hem! Si tous ses pareils étaient retranchés du monde, l'empire respirerait plus librement.

— Ne le comptez plus parmi les révoltés, père! Il a rompu entièrement avec sa vie passée.

— Entièrement?

— Il regrette ses fautes!

— Réellement?

— Il est très-malheureux!

— Naturellement!

— Qui ne le plaindrait?

— Cela se comprend! Eh quoi! ce sont là tes dispositions? Son extérieur a sérieusement entraîné ma fille.

La jeune fille baissa les yeux, mais bientôt, les relevant avec une détermination tranquille et digne :

— Oui, je l'aime ! dit-elle. Qui n'aimerait point un homme dont la générosité sauva mon père de la prison et de l'esclavage?

— Ah ! vraiment ! Mais sais-tu qu'à de semblables conditions, je préfèrerais des chaînes éternelles à la liberté.

— De semblables conditions? Lesquelles, mon père?

— Lesquelles? N'en a-t-il pas parlé!

— Il a parlé de vous avec la plus grande estime, et dit que vous auriez la liberté sans rançon.

— N'a-t-il rien dit de plus?

— Il regrette le tort qu'il vous a fait.

— Rien de plus?

— Il ferait tout pour le réparer.

— Rien de plus?

— Il renonce entièrement à son ancienne vie.

— Pour leurrer une colombe, n'est-ce pas?

— Mon père, comme votre dureté me peine!

— Que Dieu me préserve de te faire le moindre mal! Hilchen est un excellent gentilhomme; il a une figure charmante, un corps bien fait, des paroles mielleuses en abondance, de beaux yeux et une chevelure dorée, la plus magnifique du monde. Bien des femmes en seraient éprises; qu'en penses-tu?

Gisela, désolée de tant d'amertumes, se jeta au cou de son père et pleura.

— Que les femmes sont d'étranges créatures! dit Hohenfels avec humeur, combattu entre son aversion pour Rotheneck et ses sentiments de père. Entrons! le chevalier a ma parole d'honneur ; s'il me la rend, nous partirons sur-le-champ. Mais s'il me pose de pareilles conditions, je resterai à jamais son prisonnier.

A peine avaient-ils disparu, qu'une femme entra dans le jardin, attentive au moindre bruit, et se cacha pleine d'anxiété derrière les broussailles. Cette femme, c'était Béatrix. Grande était son impatience. Après quelque temps d'attente, elle prit une lettre, la lut attentivement, la cacha de nouveau dans son

sein, et continua d'attendre avec une alarme toujours croissante.

— Lui serait-il arrivé quelque accident? se dit-elle, avec angoisse; l'heure convenue est passée de trois minutes. Pourtant, nous pourrions fuir si facilement. Le couvent est aux abois à cause de l'attitude du comte; et puis, ce chevalier blessé avec ses valets tumultueux... Clémens, Clémens, où peut-il être?

Soudain des pas se firent entendre de l'intérieur du cloître, et Béatrix quitta précipitamment sa cachette. Au même instant apparut à l'ouverture de la muraille du jardin la figure perfide de Clémens. Ses regards cherchèrent Béatrix de tous côtés.

— Pas encore! murmura-t-il. J'ai couru à toutes jambes, franchissant les murs et les haies pour ne point manquer l'heure du rendez-vous; je me suis déchiré les mains, les habits et les jambes pour arriver ici, et elle n'y est pas encore? L'insensé Dominicus me l'aurait-il vraiment arrachée pour en faire une religieuse? Fi de ce soupçon! Beatrix peut se transformer autant en religieuse que moi en religieux. Le réformateur a raison. Patience donc! Oh! voici un arc! C'est tout à fait poétique! L'amour avec la flèche et l'arc! Il n'y a point de femme qui fût, en ce moment, en sûreté près de moi, pas même Kathe. Je les blesserais toutes à mort. Mais qui vient là?

— Viens ici, Kurd! disait de sa rude voix Melchior à son compagnon de guerre. Fais la sentinelle jusqu'à ce que je revienne, et tue tout ce qui porte un froc brun, car c'est un froc brun qui a tiré sur notre malheureux maître.

— Je pourrais tuer un innocent, dit Kurd.

— Eh quoi! tu n'aimes donc pas ton maître sans mesure? Tu dois haïr tous les frocs bruns. Je n'en attends rien de bon. On peut tout à l'heure achever notre maître par le poison. Ni le harnais, ni la cuirasse n'en peuvent préserver. Attention donc, entends-tu? N'épargne aucun froc brun ni noir!

— Que penses-tu de notre maître? demanda Kurd avec sollicitude; crois-tu qu'il soit en péril?

— J'espère que non, répondit Melchior. Le carme le sauvera; car je sais que c'est un homme sensé, pieux et instruit, comme

je sais que ce moine brun était un ami du diable. Dominicus a vu immédiatement ce qu'il avait. Sans lui, notre maître ne se serait plus réveillé, du moins pas avant le dernier jour!

— Qu'est-ce que le carme lui a versé dans la blessure?

— Un baume assurément. Ma mère connaissait aussi beaucoup d'herbes merveilleuses. On doit les cueillir la nuit de Noël ou de la Saint-Jean.

— Je voudrais bien savoir ce que notre maître avait à dire à Dominicus. Je ne l'ai jamais vu si sérieux et si saint. Il ne détournait point les yeux de la jeune fille. Puis, il fit signe au moine et lui dit quelque chose à l'oreille; que pouvait-ce bien être?

— Ce qu'il peut avoir dit? Hem! il est facile de le deviner.

— Aurait-il demandé quelque chose de la cave du couvent?

— Fi! donc, Kurd, ne sais-tu pas la sobriété de notre maître depuis qu'il connait la jeune fille? Jadis, on avait peine à dompter le taureau! Il buvait autant de vin que trois buveurs exercés et vainquait trois lanciers au combat. Je me rappellerai toute ma vie son attitude dans la chapelle de Hohenfels. On aurait dit que la foudre était tombée à ses pieds, ou qu'il avait, comme saint Paul, vu le septième ciel. Et qu'est-ce donc qui l'avait changé à ce point? La belle jeune fille. Et maintenant que, près d'elle, il lui prodigue des regards affectueux qui lui sont rendus, il songerait au vice? Tu t'es trompé. Il faut savoir accorder les choses.

— Et toi, comment les accordes-tu?

— Ecoute, je suppose chez notre maître les impressions que j'éprouve moi-même. Je ne puis voir cette belle jeune fille, cet ange, sans penser à mes péchés. Notre maître, sans doute, voudrait la contempler à loisir, et Dominicus lui a dit de se purifier d'abord l'ame, afin de pouvoir supporter, sans se sentir confondu, les regards de sa bien-aimée? As-tu compris? Maintenant, au guet! Je vais à la piste du froc brun, et, si je le rencontre, il ne tardera pas à trépasser.

Melchior parcourut et explora à la hâte les abords du cloître, la hallebarde sur les épaules, et soudain, apercevant au loin un homme affublé d'un accoutrement de ce genre, avec un arc dans les mains, il courut vers lui en criant :

— Arrête, arrête, coquin !

Le long vêtement de Clémens entrava sa fuite et il fut forcé de se rendre.

— Pourquoi me poursuis-tu ? dit-il en se retournant.

— Meurtrier ! dit le valet.

Et il jeta Clémens par terre avec une telle violence que son sang teignit le gazon. Il posa ensuite un pied pesant sur sa poitrine, et leva son arme pour l'achever.

— Réponds-moi, infâme ! pourquoi as-tu voulu tuer mon maître ?

— Tu te trompes, brave homme ! je n'ai fait aucun mal à ton gracieux maître, répondit Clémens cherchant en vain à se dégager.

— Le diable aura ton ame dans tous les cas.... Un mensonge de plus ou de moins !

Le patient étreignit des deux mains l'arme prête à tomber, et s'écria, tremblant, épouvanté de la mort qui le menaçait :

— Ne me tue pas ! je t'en conjure. Je suis innocent. Je jure par tous les saints que je n'ai jamais vu ton maître !

— Quoi, misérable ! Tu me crois assez stupide pour croire à tes serments ? Hâte-toi ! dis pourquoi tu as lancé la flèche empoisonnée ; ta réponse seule peut prolonger ta vie de quelques instants.

— Je ne puis, quand même tu me couperais en mille pièces, avouer ce qui n'est pas. Ne tue pas un innocent.

— Encore ! Meurs donc, misérable !

Et il arrachait la hallebarde des mains convulsives de Clémens.

— Je dirai tout, j'avouerai tout, dit en gémissant le moine défroqué. J'ai de grands crimes sur la conscience, ne me précipite pas en enfer !

— Ah ! tu veux bien enfin me répondre ? Voyons, dis, pourquoi voulais-tu tuer mon maître ?

— J'expierais volontiers par ma mort les crimes d'une vie coupable, mais ne me tue pas, laisse-moi le temps de me repentir et de me réconcilier avec Dieu. Aie pitié de mon ame.

— Cette réflexion est du moins chrétienne, mais je ne veux pas avoir affaire avec ton ame. Elle pourrait m'apparaître la nuit, dans le cas où je l'envoie en enfer. Si tu ne confesses tout, tu ne seras plus longtemps au nombre des vivants, aussi vrai que je suis le fidèle serviteur de mon maître!

Clemens, en face de la mort, dévoila tous ses forfaits, sans comprendre que Melchior voulait avant tout des explications sur l'attentat commis contre son maître. La doctrine de Luther ne semblait nullement le rassurer contre les terreurs de l'éternité. Pour suivre ces principes nouveaux, il avait dû torturer sans cesse sa conscience. En ce moment, il condamnait jusqu'aux actes que l'habitude et l'exemple semblaient avoir autorisés.

— Je suis entré au couvent sans vocation, dit-il, je me suis glissé comme un voleur dans le bercail de Dieu.

— Le diable ne te prendra pas pour cela, répondit Melchior, car tu pouvais te convertir dans le bercail et cesser d'être voleur.

— Chose plus déplorable encore! j'ai rompu mes vœux et embrassé la fausse doctrine de Luther!

— Peu m'importe, je ne crains pas encore pour cela que ton ame m'apparaisse.

— Mais la doctrine de Luther est opposée à l'Ecriture et à la volonté de Dieu!

— Ce n'est point notre affaire. C'est à Luther à en répondre et à brûler pour tous ceux qu'il a perdus par ses mensonges. Mais, voyons, pourquoi tu as voulu tuer mon maître?

— J'ai aussi détourné de la vertu une fiancée du Seigneur.

— Ah! nous y sommes, la fiancée de monseigneur...

— C'est une faute horrible!

— Sans nul doute, la fiancée de monseigneur devait vous rester complètement étrangère!

— Je voulais l'enlever aujourd'hui!

— Quoi! et elle y consentait?

Clemens répondit affirmativement du geste et du regard.

— Oh! l'hypocrite! Jamais je n'aurais cru qu'un tel ange fût l'enveloppe d'un démon. As-tu fini?

— Quand vous êtes arrivé, je l'attendais sur la muraille du jardin.

— Une fille de cette espèce est indigne d'un gentilhomme. Tout au plus peut-elle, au besoin, épouser un moine défroqué, qui, comme elle, n'a plus ni foi, ni fidélité. As-tu fini? il est temps que je te donne ce que tu mérites.

— De grâce, aie pitié de moi!

— Du tout!

— Ne me précipite pas éternellement dans le malheur!

— Bah! point tant de grimaces, je t'expédierai lestement, c'est mon devoir.

— Sois miséricordieux... Songe au dernier jugement!... Laisse-moi le temps de regagner le ciel perdu, par des jeûnes, des mortifications et une sainte vie monastique.

— Ou plutôt l'enfer, imbécile! cria une voix sortant d'un proche buisson.

— Le ciel! le ciel! répétait Clémens dans l'excès de l'angoisse et de la frayeur; j'abjure mon erreur devant Dieu et devant les hommes.

— Alors, en enfer, moine apostat! dit la même voix.

— Ce doit être le diable! dit Melchior en regardant de toutes parts. Heureusement que je t'ai épargné; il vient chercher ton ame.

— Que le diable s'empare de toi, maudit valet d'un maudit maître, dit Hans Knopf.

Et il parut en faisant tournoyer sa massue.

Ce fut pour Melchior un trait de lumière. Il se rappelait les dernières scènes qui avaient eu lieu entre Hans et son maître.

— Ah! c'est toi qui as tiré sur mon maître?

— Sans doute, c'est moi! dit Knopf en ricanant. Qu'est-il devenu? Il doit être froid maintenant; je l'espère, du moins.

— Quoi! tu parles ainsi, et tu vis encore! s'écria Melchior furieux.

— Oui, et je te prépare le même sort!

Le cavalier se jeta sur lui. Déjà Knopf avait montré contre Wolfgang avec quelle adresse il maniait sa massue. Aussi sut-il

éviter d'abord les coups de son adversaire. Mais Melchior était de ces vieux hallebardiers qui avaient fait la terreur des lanciers allemands. Hans, par habitude peut-être, ou par sentiment de fausse sécurité, décrivait avec son arme un de ces cercles destinés à montrer sa grande habileté. Peut-être aussi voulait-il exciter Melchior à une sortie dont il comptait profiter. Mais celui-ci, prompt comme l'éclair, saisit l'instant propice et fit rouler sur le gazon la tête de Hans Knopf. Sa langue semblait encore balbutier, ses yeux étaient horriblement hagards, et de son corps s'échappaient des flots de sang noirâtre.

— Le coquin n'a point prophétisé qu'aujourd'hui il serait en enfer avec tous les diables, dit Melchior. Il a persécuté suffisamment les moines et les religieuses ; ses violences m'ont assez longtemps échauffé la bile.

Il poussa la tête dans le ruisseau et allait y jeter aussi le corps, lorsque sentant sous le froc un objet pesant, il écarta le vêtement et découvrit une bourse remplie de perles et de pierres précieuses.

— Oh ! quel fripon, quel insigne voleur était ce Hans ! s'écria Melchior. Il se glorifiait sans cesse de sa pauvreté, et voilà de quoi acheter toute une métairie ! Oui, oui, c'est incontestable, si les églises et les couvents eussent été pauvres, l'évangile épuré n'aurait pas tant de partisans.

Il attacha le trésor à sa ceinture, jeta le cadavre dans l'eau, essuya au gazon sa hallebarde tachée de sang et retourna au couvent sans se soucier de Clémens qui, au moment le plus favorable, avait pris la fuite.

— Tu es resté bien longtemps, dit Kurd, dont l'œil tomba immédiatement sur la bourse. Qu'as-tu là, à ta ceinture ?

— Toute une propriété, avec château, forêts, champs, étangs et le reste, répondit Melchior d'un air d'importance qui lui était habituel. Mais, avant tout, dis-moi comment est notre maître ?

— Bien, à ce que dit le vénérable père qui vient de passer. Mais, Melchior (il ferma le poing avec colère et fit résonner sa hallebarde), j'ai failli passer mon arme au travers du corps

d'un vilain homme. Imagine-toi, je vois arriver ici un freluquet bien paré, bien lacé, le béret placé insolemment sur l'oreille, la main gauche sur la poignée d'une dague, la droite sur la hanche, les jambes écartées, la tête rejetée en arrière comme s'il avait voulu observer les étoiles... Que ne l'ai-je assommé, ce singe musqué, cet homme de paille qui de sa vie n'a vu le combat!

— T'aurait-il insulté?

— Insulté! Il a osé se placer dans cette posture en face du vénérable Père qui a sauvé notre maître, et, le nez en l'air, il lui a dit : « Mon maître vous invite à vous rendre chez lui à l'instant; si vous ne venez point, vous et le couvent expierez cette résistance. »

— Tonnerre! que n'étais-je ici! dit Melchior.

— « J'irai, dit le vénérable Père. Priez seulement le comte de patienter un peu; nous avons un malade dont l'état exige de grands soins. — Ah! dit le fat en se moquant du saint homme, un malade! tout votre couvent n'est-il pas malade? Si vous ne cherchez point de remèdes chez le comte, il pourrait bien trépasser aujourd'hui. » Ainsi nargua-t-il le saint vieillard, et moi j'ai été assez stupide pour ne point remettre en place cette tête de paille.

— Tonnerre! que n'étais-je ici! répéta Melchior. J'aurais raccourci la crête de ce maudit coq.

Tout à coup, le son d'une cloche argentine résonna dans le corridor qui conduisait à l'église. Des cierges étincelant dans une demi-obscurité firent reconnaître Dominicus. Son maintien était modeste et imposant. Il portait l'Eucharistie dans un ciboire d'or. Deux enfants de chœur vêtus de blanc le précédaient, portant des luminaires en forme de langue de feu. Par respect pour le corps du Sauveur, Dominicus avait revêtu une aube magnifique, entourée de dentelles. Son étole, comme le voile de soie blanche qui entourait le ciboire, était toute brodée d'or qui scintillait à la lumière des flambeaux. Il y avait dans cette humble solennité quelque chose de sublime, de solennel et de saint. Le cortége céleste et invisible qui environnait le

Roi du ciel et de la terre, dont on doit dans l'Eucharistie plus que partout ailleurs admirer la toute-puissance, faisait sentir à l'ame sa présence mystérieuse.

Les guerriers se découvrirent, baissèrent leurs hallebardes, et, tandis que Dominicus les bénissait, ils s'agenouillèrent respectueusement. Après quoi, ils suivirent pieusement le Saint-Sacrement qu'on portait à leur maître.

V. LA LUTTE.

> Vive le pére Bacchus, trois fois plus auguste qu'Apollon ! Une seule montagne tapissée de vignes vaut bien plus que dix autres couvertes de lauriers. BURGER.

Tandis que le carme, usant de son pouvoir de lier et de délier, réconciliait avec le ciel un coupable repentant, l'orage grondait sur Schonfeld, de plus en plus menaçant. Dans la salle immense où Werner traitait splendidement ses hôtes, les joies du festin devenaient plus bruyantes, les conversations plus vives, et le puissant maître du château dut entendre bien des récriminations contre le carme qui, malgré ses ordres répétés, ne paraissait point. Ces interprétations malveillantes avaient moins pour but d'exciter la colère du comte contre Dominicus que de provoquer la ruine du couvent, car plusieurs espéraient en retirer de grands avantages. Il était probable que déjà Werner eût couronné le banquet par la suppression de Schonfeld, si Siegfried, placé en face de lui, ne l'eût empêché de prononcer la parole décisive.

Vers le soir, par l'effet du vin, l'animation fut à son comble. Les compagnons de voyage de Clémens en avaient pris sans

mesure, au point de noyer toute leur raison dans le jus de la treille. Leurs visages étaient enflammés et leurs bouches ne tarissaient point. Les nobles aussi voulurent soutenir dignement la réputation que s'était faite l'Allemagne par son amour pour le vin. L'empereur venait d'émettre des lois sévères contre l'intempérance, mais les convives de Werner crurent moins que personne devoir les observer.

Pour honorer le réformateur, on avait mis devant lui la coupe la plus vaste. Les libations de ce genre étaient alors parfaitement ordonnées; il y avait des préceptes, des règles à observer. Il fallait surtout ne le céder à personne. Ce triomphe était presque aussi glorieux que la victoire dans un tournoi. L'illustre réformateur ne négligea rien pour satisfaire, sous ce rapport, aux exigences du siècle, et son ambition chatouilleuse se garda bien d'affaiblir la haute opinion que Werner avait de sa capacité [1]. Bientôt, soit par respect, soit à cause du droit incontestable qu'il avait à ce titre, on l'éleva, par des acclamations générales, à la dignité de roi des buveurs, ce qui redoubla sa bonne humeur et les propos de table par lesquels il savait si bien égayer ses commensaux.

Si la dignité de roi qu'il venait d'obtenir était réellement méritée, on serait fortement porté à croire ceux qui reprochent son intempérance au fondateur d'une prétendue Eglise et qui le disent mort chez le comte de Mansfeld après une orgie de trois jours [2].

— Frère Bernard! cria soudain Hans de Wittburg, fameux guerrier et joyeux moine, il faut entonner maintenant ta chanson... tu sais... *Adieu, froc;* avec le refrain : *Jo! jo! jo! cum jubilo.*

Le chevalier mugit sa sommation d'une manière si retentissante et si sauvage, que tous les yeux se dirigèrent sur lui.

Bernard ne se fit point prier et commença la chanson où brillait, avec sa gaîté, son talent de poète [3]. La mélodie était

[1] *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme, p. 176-77.

[2] *Vie de Luther*, par Audin.

[3] Ces strophes se chantèrent aussi aux noces de Luther, et il est pro-

assez attrayante pour être chantée à un pareil banquet. Les paroles étaient piquantes et énergiques. On en jugera par ce couplet, auquel nous ajoutons le refrain, que l'on répétait en chœur :

Adieu, froc, capuchon, frères, prieur, abbé,
Et la soumission que nous avons promise ;
Adieu, crainte, pudeur, prière, chasteté :
En dépit des remords, vivons à notre guise.
Jo ! jo ! jo ! jo ! cum jubilo ;
Luthériens, quel bonheur auprès de ce tonneau !

Le chant fut couvert d'applaudissements et Luther, en l'approuvant avec chaleur, vida son bol à la santé de l'artiste. Puis il entonna lui-même une autre chanson, où il y avait encore plus de poésie que dans celle de Bernard, des traits vigoureux contre la papauté, et diverses exhortations à vivre joyeusement. Tous ensemble en répétèrent la fin avec un indescriptible tumulte :

Des plaisirs de Bacchus qui n'aime pas l'orgie
Le plus fou des mortels sera toute sa vie,
Et des fous nous ne sommes pas...

— N'est-ce pas une chanson sublime? dit Ignatius, la langue embarrassée par l'effet du vin. Le vin, les plaisirs et le chant sont les choses les plus divines de l'univers ! Frères, que serait le monde sans le vin? Des canards, des oies et d'autres animaux aquatiques semblables pourraient seuls y vivre encore. Que serait le monde sans la chanson? Un amas de poupées muettes et d'idoles telles qu'on en voit dans les couvents. Et les plaisirs !... Par cette coupe vermeille ! Luther n'acquit sa renommée de prophète et d'homme de Dieu que pour avoir démontré la folie des mortifications de la chair. Il s'est élevé par là au-dessus de tous ceux qui furent jamais possédés du Saint-Esprit.

— Tu as raison ! répondit Koppe précipitamment, afin de

bable qu'elles provenaient d'une plume facile comme celle du moine Bernard. V. Audin, *Vie de Luther*

faire changer de conversation. Le diable seul a pu inventer des privations comme le célibat, car il est tout à fait contraire à la Bible. Je demande pardon, ajouta-t-il, en faisant à Luther une humble et profonde révérence, je demande pardon de nommer la Bible en présence de l'homme à qui seul est dévolu le droit de l'expliquer.

Le réformateur parut ne pas entendre ces louanges ; il poursuivit sa conversation avec Erph de Hunenstein.

Toutefois, un observateur pénétrant eût pu voir le sourire complaisant du docteur, et l'attention qu'il prêtait aux paroles qui le touchaient.

— Quel dos de chat faites-vous là ? s'écria Kuno de Frundsberg. (C'était un homme franc, mais querelleur, et les éloges de Koppe semblaient mêler de l'absinthe à son vin.) Si Luther a triomphé du Pape et de l'Empereur, et fait de l'empire un joyeux pot-pourri dont beaucoup profitent, il est malgré tout un homme comme nous. Je ne puis supporter ces flatteries, dignes tout au plus de juifs et non de chrétiens.

— Si votre seigneurie est capable, répondit Koppe, de prouver par la Bible la folie du célibat, ma révérence pour Votre Seigneurie sera encore plus profonde ; car à chacun l'honneur qui lui est dû.

Le baron sentit la raillerie, et son visage, déjà animé par les vapeurs du vin, s'enflamma encore davantage.

— Je n'exploite point la Bible, moi ! dit-il. Nous autres nobles, nous ne comprenons rien aux supercheries qu'on se permet avec la Bible ; mais le glaive, la hache et la massue nous sont passablement familiers.

— Des supercheries ? répéta Koppe avec un étonnement simulé. Est-ce à l'adresse du savant réformateur, cela ?

— Mais de qui donc ? répondit Frundsberg sans apercevoir les regards furieux de Luther. Comment l'augustin peut-il de bonne foi tirer de la Bible des choses qu'on n'y avait point trouvées depuis Notre-Seigneur ? Diable ! qu'est-ce que cela me fait que les moines prennent femme ou qu'ils observent le... le... comment est-ce ?

— Le célibat! dit Bernard.

— Qu'ils observent le célibat... S'il était écrit nettement dans la Bible que le célibat vient du diable, m'est avis, que d'autres l'auraient lu depuis longtemps. Mais puisqu'il ne s'y trouve rien de semblable, c'est par un tour de passe-passe que l'augustin fait intervenir le diable dans le célibat. Voilà ma preuve. Si elle ne vous suffit pas, opposez-moi un homme de ma naissance et je lui montrerai en champ clos, avec la lance, le glaive ou la hache, que Luther n'est pas exempt de fourberies.

Koppe, les mains jointes sur la poitrine et le regard souvent fixé sur Luther, témoignait par ses traits et ses gestes une suprême horreur, comme si les paroles de Kuno avaient outragé mortellement la sainte personne du réformateur.

— Nous sommes tous ce soir des enfants de Bacchus, dit Ignatius, cependant je ne puis approuver votre dire. Luther a parfaitement raison d'appeler le célibat l'œuvre et l'invention du diable. Lui-même nous en donnera immédiatement l'explication. Et se tournant vers le réformateur, il s'écria : M. le docteur, que votre érudition nous arrache de ce piége! N'est-il pas écrit nettement dans la Bible que le célibat est une invention du diable?

Le docteur lança avec colère un rapide regard sur le baron et demanda :

— Qui est-ce donc qui en doute?

— Ce brave gentilhomme, répondit Ignatius en montrant Kuno.

— Si ce brave gentilhomme savait lire, dit Luther, il verrait écrit dans Moïse: « Croissez et multipliez-vous! » Si après cela le pape prêche le célibat, sa parole est contraire à la Bible et ne peut être que l'inspiration du diable!

— Doucement, M. le docteur! répondit le courageux baron. Moïse n'a rien à faire ici puisqu'il est juif, et que les juifs doivent se taire là où parlent les chrétiens.

Luther, qui se fâchait de toute contradiction, rit pourtant de cette remarque.

— Vous renvoyez Moïse bien durement, dit-il. Le brave

homme s'était cru jusqu'ici le plus grand des prophètes, et vous lui fermez la bouche.

— Nierez-vous que Moïse ne soit juif? dit Frundsberg. Pour qui donc prenez-vous Moïse?

— Je crois, dit Luther, avec une dignité solennelle, que Moïse est la vraie source où tous les prophètes et les apôtres ont puisé la divine sagesse. Nous ne pouvons faire mieux que d'y puiser les grâces divines, les divines consolations que le Saint-Esprit nous a ménagées par Moïse dans l'Ecriture [1].

— Admettrez-vous, à présent, la sentence : Croissez et multipliez-vous? demanda Ignatius.

— N'avouerez-vous point que le grand réformateur agit suivant l'Ecriture, en épousant Katharina de Bora? ajouta Koppe.

— Que m'importe? j'admettrai tout! dit Kuno en riant, pourvu que je sois admis au festin de noces.

L'espoir du festin fit désirer la fiancée.

— Où donc est-elle? s'écria Bernard.

— Allons chercher la belle Kathe! dit Ignatius.

— J'admets tout, pourvu que demain ait lieu le festin de noces! dit Frundsberg.

— Oui, oui! dit Sébastian, au couvent on se joue de nous; ni la fiancée ni le carme ne paraissent.

Koppe, heureux de ces plaintes et croyant plaire au réformateur, s'approcha du comte avec un sérieux affecté.

— Tout le monde est mécontent, dit-il, de l'entêtement du carme. Après une triple sommation, il ne songe pas encore à venir. Que ce moine orgueilleux méprise le grand hôte de notre gracieux comte et fuie sa société, c'est encore pardonnable! Mais le mépris que Dominicus manifeste clairement pour son protecteur ne saurait se justifier.

Et les yeux du rusé Koppe épiaient l'impression produite par ses paroles, surtout sur Werner dont il aperçut le mécontentement.

[1] Explication du psaume 90. Edition allemande de Wittemberg, t. 8. p. 409 b. et 420 a.

— Le savant réformateur va remplir incessamment sa divine mission, à la grande joie des partisans de l'Evangile épuré; il mettra à nu les mensonges du Pape, car on connaît la vénimeuse influence de ce loup en peau de brebis sur des personnages distingués. On conçoit la répugnance de Dominicus à se présenter devant Votre Altesse; il est sûr de sa défaite. Mais rien ne l'autorise à vous manquer d'obéissance. Et non-seulement il voudrait faire échouer le but principal du voyage de notre savant réformateur, mais il ose encore retenir sa chère fiancée. Je vous en conjure, Altesse, rendez à votre hôte son bien qu'on lui ôta par la ruse et la violence.

— Que diable! faites donc quérir Kathe! cria l'impétueux baron de Frundsberg. Le carme doit nécessairement rendre à Luther ce qui lui appartient, en considération surtout de ce que celui-ci a couru dix heures à la recherche de sa bien-aimée.

— Pardonnez, seigneur! dit Koppe, le grand Luther n'a pas couru, il est venu sur le cheval de l'électeur.

— Courir ou aller à cheval, c'est la même chose! repartit Frundsberg. Les moines courent même mieux qu'ils ne vont à cheval, et si Luther a chevauché durant dix heures, il a encore plus de droits à sa fiancée. Ainsi, Werner, vous l'entendez, envoyez chercher la fiancée. En droit et en justice, elle appartient à l'augustin et non pas au carme.

— Je suis aussi très-curieux de voir la poupée, dit Hans de Wilfberg.

Le maître du château ne se décidait pas.

— Combien de temps encore le cloître vous défiera-t-il en vous narguant? dit Erph de Hunestein, gentilhomme avide de butin, qui importunait constamment Werner afin d'obtenir la suppression du couvent. Finissez-en, et montrez que vous seul êtes le maître de vos domaines.

— La fiancée! cria Bernard en élevant sa coupe.

— La fiancée! répéta Ignatius.

Et un chœur nombreux et bruyant répéta avec lui :

— La fiancée, la fiancée!

Werner se leva.

— Je cède à la pression unanime de mes hôtes, dit-il, comme s'il eût voulu s'excuser auprès de Siegfried ; mais à la condition que M. Koppe accompagnera les domestiques que je vais envoyer.

— Je suis aux ordres de votre seigneurie, répondit Koppe.

Et sur sa figure décharnée se peignirent le triomphe et la vengeance.

Le comte sortit avec Koppe, tandis que les convives buvaient à sa santé. Luther reçut aussi de nombreuses et bruyantes félicitations de la part des buveurs ; il y répondit toujours avec empressement. Erphenstein seul ne prit aucune part à la joie générale. Il pensait aux tristes conséquences qu'aurait l'enlèvement forcé de Katharina du couvent.

Pendant que le fameux réformateur se réjouissait, par avance, de la ruine « d'un amas d'ânesses hurlantes, » et de l'acquisition d'un nouveau et solide appui pour son église, le vieux Siegfried soupirait profondément, à la pensée de la prochaine apostasie de son ancien compagnon d'armes.

— L'augustin est bon buveur ! dit Wittburg. Voyez donc comme il répond à nos toasts. En vérité, il sait faire honneur au vin.

— Et que n'a-t-il point fait pour les femmes? dit Frundsberg. Il ouvre tous les couvents, et envoie au diable les religieuses qui ne veulent point de mari. Mais à propos... (Et il souriait malicieusement) M. le docteur, est-il vrai que, selon votre évangile, les chrétiens peuvent aussi prendre des juives pour femmes?

Luther qui aimait qu'on lui témoignât une crainte respectueuse, ne répondit aux libertés du baron que par l'indifférence et presque le mépris.

Kuno rougit, maugréa dans sa barbe, et, prenant sa coupe, il but à longs traits. On accueillit néanmoins sa question avec avidité. Luther montra, au sujet du mariage, une facilité aussi agréable aux mauvais instincts de l'homme, qu'elle était contraire aux lois de la véritable Eglise. Mais sur ce point, la doctrine du réformateur ne fit guère de prosélytes, l'estime morale du mariage étant pour ainsi dire innée dans le cœur des Allemands.

— Mais c'est évident! dit Hans de Wittburg. Pourquoi ne préfèrerait-on pas une belle juive à une laide chrétienne?

— Fi! donc, une juive! dit Frundsberg avec mépris.

— N'écoute plus tes préjugés, Frundsberg, dit Ignatius; que l'ancienne tyrannie ne nous prive plus des filles suaves d'Israel!

— A la santé de toutes les petites filles aux yeux noirs! s'écria Wolf d'Artdof sur le front duquel se lisaient la débauche et tous les signes d'une mort prématurée.

A l'exception des moines défroqués, la plupart des nobles furent sourds à cet appel. L'évangile épuré ne put vaincre la répugnance qu'ils éprouvaient pour le peuple usurier. Des voix nombreuses désapprouvèrent de pareilles unions et contestèrent au réformateur le droit de permettre une chose aussi inouïe. Aussitôt le docteur, toujours prêt à la lutte, se leva pour défendre sa doctrine.

— Vous n'y entendez rien, dit-il à ses contradicteurs. Le mariage est une chose purement corporelle et extérieure, comme les opérations les plus ordinaires de la vie. De même que je puis manger, boire, dormir, aller à pied ou à cheval avec un juif, un païen, un turc, un hérétique, de même je puis me marier avec lui. Ne vous souciez donc pas des fous qui le défendent... Un païen est comme tout autre un enfant du bon Dieu, non moins que saint Paul, saint Pierre, saint Luc, et beaucoup plus qu'un faux chrétien de cette espèce [1]!...

Et il regarda, d'une manière significative, Frundsberg qui, heureusement, ne comprit rien à l'allusion, car ce gentilhomme déjà indisposé contre Luther n'aurait eu garde de le ménager.

— Oui! bravo! le docteur a raison, dit Ignatius.

— Je voudrais bien obtenir de vous une dernière faveur, savant docteur! dit Wolf.

Et son animation témoignait de son impatience de l'obtenir.

Le réformateur se pencha gracieusement vers l'humble suppliant, et le gentilhomme continua :

[1] Ecrits de Luther sur la vie dans le mariage, p. 1. *Etudes et esquisses* sur l'histoire de la réforme, p. 97-99.

— Suivant les lois serviles et tyranniques de la papauté, totalement contraires à votre divin évangile, il n'est point permis de renvoyer sa femme et d'en prendre une autre. Homme et femme doivent rester ensemble, malgré leur désir de se séparer. Ne voudriez-vous point autoriser le mari et la femme à se séparer d'un commun accord et à contracter un autre mariage?

Il se fit un profond silence. Chacun était attentif à l'oracle qui allait sortir de la bouche inspirée du réformateur.

— Toutes les chaînes de la papauté, dit-il solennellement, ont à jamais brisées. Du moment qu'un homme abandonne sa femme, il a la faculté d'en prendre une autre, comme la femme de choisir un autre mari [1].

D'impétueuses acclamations suivirent cette nouvelle conquête du libre évangile. Toutes les mains saisirent les coupes que l'on vida jusqu'à la dernière goutte à la santé de Luther. Erphenstein seul demeura sombre, tandis que Kuno de Frundsberg s'irritait du triomphe de Luther.

— Buvez toujours! murmura-t-il; moi, je veux boire aussi à sa santé, mais auparavant il faudra qu'il réponde à mes questions.

Et ne pouvant comprimer la colère qu'avait éveillée en lui le mépris du réformateur :

— M. le docteur, dit-il, criant et gesticulant pour mieux attirer l'attention, écoutez donc... Hé! tais-toi, Dagobert!... silence, maudit Wolf!... C'est moi qu'il faut écouter! Croyez-moi, ce que Luther vient de vous accorder n'est rien; j'ai découvert la véritable pierre de touche!

Et il élevait tellement sa forte voix, qu'on finit par l'écouter.

— Pourquoi hurles-tu ainsi, ours hargneux? lui cria Hauenstein. Laisse-nous boire à la doctrine de Luther sur le mariage!

— Je ne te ferai point raison, Erph, dit Kuno, à moins que Luther ne se montre plus généreux. Merci de ses prétendues libéralités! A quoi bon épouser des juives, alors qu'une seule femme aux yeux bleus vaut mille fois mieux que dix juives

[1] *Du mariage*, par Luther. Edition de Francfort, 1569, p. 319 b., ch. 3.

repoussantes. A quoi bon dissoudre les mariages? Si une femme s'en va, il en revient une autre. Au demeurant, on se retrouve gros Jean comme devant. Je ne donnerais pas une écaille de noix pour obtenir les faveurs de l'augustin. J'ai bien mieux que cela.

— Oh! oui, de magnifiques ordures! interrompit le docteur en courroux, excitant encore plus le baron par cette exclamation.

— Par saint Paul! dit Kuno, vous n'êtes pas un véritable évangéliste! Vous voulez nous accoupler avec des juifs, des païens, des Turcs! Merci de ce bel assemblage! Mais si vous aviez le pouvoir de permettre la polygamie, ce serait alors la vraie liberté. Si vous le pouvez, je vous proclame tout-puissant; sinon, au diable les faveurs dont vous faites tant de bruit!

Tous s'étonnèrent d'une demande qui surpassait même les désirs avides de Wolf, et maints convives branlèrent la tête, persuadés que le réformateur n'oserait point justifier la polygamie par la Bible. Bernard seul, dont le gros visage était encore enflé par le vin, s'écria :

— Oui! ce serait là le vrai paradis.

Un rire général accompagna cette réflexion intéressée, mais Luther, loin de participer à l'hilarité :

— Est-ce une provocation? demanda-t-il impérieusement à Frundsberg.

— Une provocation? oh! non, dit Kuno en riant. Je veux seulement savoir si vous êtes le véritable évangéliste de la liberté et si vous entendez quelque peu la Bible.

L'augustin devint pourpre de colère.

— Le vin qui vous fait parler, mérite quelque indulgence, sans cela, dit-il, vous seriez fouetté pour votre impertinent bavardage. Moi, entendre la Bible!

— Fermez-lui la bouche! dit Wolf de Altdorf, brûlant du désir de connaître la décision du réformateur.

— Si la polygamie est permise? demanda Luther avec une apparente indifférence, comme si sa réponse avait été toute prête.

— Précisément, répondit Wolf. Mais prenez garde, M. le doc-

teur, Frundsberg est versé dans la Bible; il prouve toujours ses arguments par l'Evangile.

— Tout écolier en peut faire autant, dit Luther. Il ne faut point pour cela de papiste hâbleur. Quel gamin ignore qu'Abraham avait deux femmes, Sara et Agar, et c'était un pieux chrétien. David alla plus loin, et c'était un chrétien encore plus pieux. Salomon dépassa l'exemple de son père, et c'était le plus sage des rois. Ce Frundsberg prétendrait-il être plus chrétien qu'Abraham, plus pieux que David, et plus sage que Salomon? Il n'est nullement défendu à l'homme d'avoir plusieurs femmes; cela est tout à fait conforme à la liberté chrétienne [1].

— Vive le roi Salomon! cria Bernard en se levant en sursaut.

— Vivent ses cent femmes! dit Wolf.

— Vive Luther! cria-t-on par toute la salle. Et le rancunier Frunsdberg lui-même dut boire à sa santé.

Au milieu de la confusion générale, le carme entra en compagnie de Werner.

La taille du digne prêtre commandait le respect ; l'expression vénérable de ses traits et le calme de son maintien contrastaient étrangement avec l'attitude des convives. Le maître du château présenta le moine au réformateur, et lui indiqua une place vis-à-vis de Luther.

— Je connais depuis longtemps votre protégé, M. le comte, dit l'augustin; c'est un rempart solide de la papauté et une grande pierre d'achoppement pour l'évangile épuré.

Il adressa ces paroles au comte dans le dessein de se faire entendre du chapelain. Les convives témoignèrent au carme la plus grande indifférence.

Les libertés dont on venait de les entretenir les avaient tant charmés! Iraient-ils interrompre l'expansion de leur joie pour écouter un savant verbiage? Frundsberg cependant fit exception. Probablement par aversion pour le réformateur, il montra

[1] Luther, explication du 1er livre de Moïse, chap. XVI. C'est d'après cette interprétation que le réformateur permit au landgrave Philippe de Hesse d'avoir deux femmes.

le plus grand respect pour le carme et s'offrit même à rester à ses côtés dans la chaleur de la dispute.

Luther, plein de gravité, promenait autour de lui des regards scrutateurs et changeait à chaque instant sa coupe de place. Il ne savait par où commencer le combat. Le maintien paisible du moine, son regard vif et intelligent, sa modeste assurance, annonçaient à l'habile augustin un adversaire sérieux. Il comprit qu'il avait à compter, en effet, avec un adversaire capable de rompre la lance de sang-froid et ne donnant aucune prise à ses violences habituelles.

Le réformateur ne crut pas toutefois devoir user d'une extrême prudence. Il augurait avec raison que la victoire lui serait, dans tous les cas, adjugée par l'auditoire. D'autre part les allures du carme l'irritaient. Son austérité s'accordait mal avec les joies du festin. Et puis, crime impardonnable! Dominicus s'efforçait d'arracher le seigneur du château et ses domestiques à l'évangile épuré et de les retenir dans les liens de la papauté.

— Monsieur le comte, vous m'avez donné pour vis-à-vis un vrai papiste! commença Luther sans perdre le carme de vue. Oui, un vrai papiste, un saint à bonnes œuvres! Voyez cette figure jaunâtre, ces joues creuses, ces yeux caves, ces doigts effilés, ces os sans chair, bref tout cela annonce le jeûne inventé par le diable pour tourmenter les enfants d'Adam qui veulent bien être ses dupes.

— Mensonge! s'écria le baron. Le jeûne n'a pas été inventé par Satan, pas plus que la prière et l'aumône. J'ai assisté à dix disputes et j'y ai appris que Notre-Seigneur lui-même a jeûné quarante jours et quarante nuits.

— Oh! c'est précieux ce que vous avez retenu là, répondit Luther. Mieux aurait valu retenir la maxime : que chacun se mêle de son métier.

— C'est à vous, M. le docteur, que s'applique la sentence. Si vous l'aviez suivie, vous auriez conservé votre bréviaire, votre livre de messe et vos vœux.

— Ne te mêle point au débat, dit Werner en s'approchant

Kuno. Tu n'es pas fait pour discuter. Si deux voix seulement ıme la tienne se faisaient entendre, nous aurions bientôt ympan crevé.

— Non pas, Werner! dit le baron. Je ne me laisserai pas ;i rudoyer par l'augustin. Il doit savoir qu'il en a imposé... ɔs, M. le docteur: si le jeûne vient du diable, comment Notre-ɡneur a-t-il pu jeûner? Maintiendrez-vous qu'il a fait mulguer des lois pour le diable? Sortez-en, si vous pouvez, achez qu'un gentilhomme peut manier l'Ecriture en même ps que le glaive et la massue. Encore une fois, comment re-Seigneur a-t-il pu jeûner, si ce que vous dites est vé-ble?

— Comment il l'a pu? dit Luther en fronçant le sourcil che. Voyez donc ce papiste, il demande comment le Christ ı jeûner! Voulez-vous peut-être faire la loi à Notre-Seigneur éterminer ce qu'il peut? Mais j'ai pitié de votre stupidité! ez bien ceci : Notre-Seigneur a jeûné pour nous épargner eûne; il a mortifié son corps pour tous ceux qu'il a rachetés, l ne nous reste plus qu'à croire. La foi seule nous sauve, dit riture. Mais les papistes et les saints à bonnes œuvres connaissent cette disposition divine, afin d'effacer par leur ıteté, la sainteté même de Notre-Seigneur. Du reste, dit-il comte, je n'ai pas l'intention de lutter contre ce baron si ;é dans la Bible; il est trop savant pour moi! Voilà mon ersaire, ajouta-t-il en montrant le carme, priez-le, lui, enir la lance en arrêt.

— C'est parfaitement vrai! répondit Werner. J'en voudrais ıon hôte de retarder encore la savante discussion par des ıarques intempestives. Veuillez, M. Dominicus, démontrer la ıté de la doctrine que, jusqu'aujourd'hui, nous avons crue la le vraie. Si vous y réussissez, je resterai avec toute ma mai-fidèle à l'ancienne Eglise. Mais si ce savant docteur vous uve le contraire, alors je devrai suivre ma meilleure con-ion.

Le carme se leva quelque peu ému :

— Je tremble, dit-il, à la pensée qu'une défaite, amenée par

ma faiblesse personnelle, pourrait vous faire renier la croyance de nos pères qui, remontant sans interruption jusqu'aux apôtres et jusqu'à Jésus-Christ, est par conséquent la seule vraie. Je ne suis pas accoutumé à la discussion, et je ne fais ici qu'obéir à vos ordres, M. le comte. Ayez donc la bonté d'indiquer les thèses à discuter.

Après quelques instants de réflexion, le comte choisit le point fondamental de la doctrine du réformateur.

— On vient d'avancer, dit-il, que la foi seule suffit au salut. Cette doctrine est opposée essentiellement à nos croyances et elle est, en outre, le fruit le plus vanté de l'évangile libre.

Cette proposition éveilla l'attention des plus distraits. Elle se liait intimement aux concessions faites au sujet du mariage, car si Dominicus prouvait la nécessité des bonnes œuvres pour être sauvé, la polygamie et l'adultère ne seraient plus permis, ainsi que l'enseignait Luther.

Il se fit un grand silence, et le réformateur se disposa à défendre énergiquement sa doctrine.

— M. le comte, dit-il, vous m'offrez une victoire facile. N'est-il pas écrit dans saint Paul, que personne ne se justifie par les œuvres de la foi, mais que la foi seule rend juste. Eh! pourquoi Notre-Seigneur eût-il versé son sang, si nous avions dû gagner le Ciel par nos bonnes œuvres? Je n'ai pas à me demander: qu'ai-je fait? Mais: qu'a fait le Christ? qu'a-t-il mérité? L'évangile répond: il t'a délivré du péché, du diable et de la mort éternelle. Conséquence: on est sauvé par la foi sans les œuvres, comme le dit saint Paul [1].

— Vous avez sans doute, M. le docteur, parcouru ce texte à la hâte. Il est écrit dans saint Paul: Ἐὰν μὴ διὰ πίστεως ce qui, vous le savez parfaitement vous-même, ne peut être traduit par: la foi seule.

— Quoi! du grec? Gardez pour vous ces bribes! Je ne con-

[1] Explication de l'Epître de saint Paul aux Galates. Edition allemande de Wittemberg, t. I, p. 47 b.

nais ni le grec ni l'hébreu, et cependant je ne redoute ni Hébreux ni Grecs [1].

Plein de prudence, le carme vit dans le réformateur un volcan embrasé dont il devait, par tous les moyens, éviter l'éruption. Les sarcasmes et le mépris de Luther le rendirent de plus en plus calme. Il lui dit, presque sur le ton d'une prière :

— Si vous n'aimez point, M. le docteur, à vous appuyer sur ce texte, à l'approfondir, je citerai, avec votre bon plaisir, d'autres passages de l'Ecriture d'où ressort clairement et distinctement la nécessité des bonnes œuvres.

— Allons, citez! citez vite! point de détours! mais ensuite, je vous réfuterai.

— Il est écrit dans S. Jacques : « De même que le corps sans ame est mort, de même la foi sans les œuvres est une foi morte! » Et puis Notre-Seigneur fait cette recommandation : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait! » Et encore : « Celui-là m'aime qui accepte ma loi et la pratique !»

— Est-ce tout? Vous voulez, je pense, vous moquer de moi! Avez-vous fini avec l'épître de paille de votre Jacques?

— Rejetteriez-vous l'Evangile?

— Quelle question! Non, pas moi, mais vous autres, papistes; vous, saints à bonnes œuvres, vous rejetez l'Evangile; vous vous torturez nuit et jour par des œuvres pénibles, vous oubliez le sang du Christ, vous nuisez et à votre corps et à votre ame, et, après avoir été ici-bas les martyrs du diable, vous devenez là-haut les victimes d'une éternelle damnation.

Siegfried voyait avec joie le doute que laissaient au comte les assertions de l'augustin, et il se joignit à la dispute, afin de forcer Luther à tirer les conséquences d'une doctrine si opposée au bon sens.

— Permettez-moi une question, M. le docteur, lui dit-il : êtes-vous d'avis que l'homme n'est pas du tout obligé de faire le bien?

— Certes, sans doute! répondit le réformateur. Le chrétien

[1] *Propos de table.* Edition d'Iéna, p. 451.

s'engage même à omettre le bien. Notez ceci : la meilleure œuvre est un péché véniel selon la miséricorde, et un péché mortel selon le jugement sévère de Dieu [1].

— C'est clair, dit Erphenstein, en regardant le maître du château d'une manière significative.

— Tonnerre ! je n'admets point cela ! dit Frundsberg d'un ton courroucé en fortifiant son exclamation par un grand coup de poing sur la table. A quoi servent les dix commandements, s'il ne faut pas les observer ? N'est-il pas écrit clairement au livre de Moïse : « Tu ne tueras pas, tu ne commettras point d'adultère ? »

— Gardez votre Moïse en poche ! dit le docteur dont la colère montait graduellement. Vous et Moïse allez fort bien ensemble; il a l'air d'un diable; la bile et la colère s'échappent de ses lèvres; elles distillent l'ordure et une sorte de venin. Arrière, Moïse, arrière [2] !

— Entendez-vous, compagnons ? voyez-vous sa duplicité ? s'écria le baron. Il disait, il n'y a qu'un instant, que Moïse est le plus grand prophète, qu'il est rempli du Saint-Esprit; et maintenant il l'appelle un diable !

— Les dix commandements à la maison de ville ! dit Luther sans faire attention aux objections de Kuno. Moïse est pire que le Pape et le diable, et tous ceux qui ont commerce avec lui s'en iront au diable également ! Moïse à la potence ! à la potence, Moïse [3] !

Bernard et les amis du réformateur répétèrent :

— Moïse à la potence ! saisissant leurs coupes, ils burent avec enthousiasme à la santé de l'évangile libre. Le vénérable Dominicus était saisi de tristesse; des larmes coulaient de ses joues. Siegfried observait constamment le comte qui, sombre et mécontent, avait baissé les yeux.

— Puisque Moïse est pendu, dit Luther en regardant le carme avec le sentiment de sa victoire, qui aurait encore le courage

[1] Edition de Wittemberg, t 7, 117 b.

[2] Explication du 45e psaume, t. 3, p. 225.

[3] Edition de Wittemberg, t. 5, p. 3 a. t. 6, p. 288 et suiv.

d'attaquer l'évangile épuré et de nier que la foi seule nous sauve?

Dominicus se tut. Il lui semblait impossible de discuter avec un pareil homme. Mais le baron, s'adressant au docteur avec son impétuosité ordinaire :

— Vous avez pendu le faux prophète, dit-il ; je connais pourtant une meilleure proie pour les corbeaux. (Et il rit au nez du docteur.) Il est de toute évidence, reprit-il, que les chrétiens qui observent la loi de Dieu peuvent seuls être sauvés ; les coquins et les badauds appartiennent au diable ! Or, d'après vous, on se sanctifierait par le pillage, le meurtre et l'adultère, aussi bien que par la prière et le jeûne ! Les paysans ont donc raison d'incendier les couvents, de tuer les moines et de déshonorer les religieuses ?

— S'ils ont raison ? répondit Luther, depuis longtemps tous les chevaliers, tous les nobles, tous les comtes (et il lançait à Werner un regard de reproche), tous auraient dû se mettre à l'œuvre pour détruire avec eux les fondations et les monastères, ces antres de la Sodome romaine.

— Doucement, cher docteur ! dit Frundsberg ; s'appuyant sur vos principes, les paysans ne traiteront pas mieux les nobles que les religieuses et les moines, ils détruiront nos châteaux et maltraiteront nos femmes et nos filles....

— Dans ce cas, courez-leur sus comme à des chiens enragés, tuez-les, répondit Luther [1].

— Quoi ! dit Siegfried indigné, mais c'est vous qui avez excité contre nous les paysans par vos discours et par vos écrits ! Combien de fois ne les avez-vous point engagés à détruire les châteaux des stupides seigneurs ?

— Qui ose proférer cette accusation ? s'écria le réformateur exaspéré. Qui prononce cette abomination ?

— Moi ! dit une voix grave et mâle.

Tous les convives se tournèrent vers celui qui avait parlé.

— Qui ! dit Luther, le visage en feu ?

— C'est moi, moine apostat ! répondit de nouveau la voix.

[1] Voir les écrits de Luther contre les paysans.

— Qu'y a-t-il? demanda Werner qui, pas plus que les autres, ne découvrait l'invisible interlocuteur.

— Ne vous troublez point, mes amis, dit l'intrépide réformateur. Je suis habitué depuis longtemps à de semblables agaceries de la part du diable. Ne vous y trompez pas, mes frères, c'est lui-même qui ose avancer une telle accusation. Il me tourmente dans mon sommeil, il me suit dans mes voyages, et maintenant, il a l'audace de nous chercher noise même au milieu des joies du festin. Mais n'ayez pas peur, l'animal ne touchera pas à un cheveu de votre tête [1].

— Mais toi, il te déchirera en pièces, misérable! dit la voix qui retentit par toute la salle.

Une crainte superstitieuse fit trembler tous les convives.

En ce moment, on vit, dans l'ombre que projetait une colonne, se mouvoir un sombre fantôme qui répandait autour de lui de nombreuses étincelles. Le courageux docteur reçut l'esprit avec les cérémonies ordinaires.

— Va-t'en en enfer, maudit animal! dit-il d'une voix de tonnerre, au diable supposé. Garde-toi de mettre ta griffe sur l'oint du Seigneur. Arrête, au nom du pur évangile, arrête!

Mais cette fois l'apparition n'obéit point aux ordres du maître. Des pas pesants se firent entendre, et Wolfgang de Hohenfels parut armé jusqu'aux dents. Son regard étincelait à l'ombre de son panache; Luther trembla visiblement à son approche.

— C'est toi, Wolfgang? dit le comte, sois le bienvenu! Mais pourquoi cet étrange appareil, ces traits enflammés? En vérité, le diable lui-même n'effraierait pas davantage de joyeux convives.

— Tu as aujourd'hui à ta table un homme pire que le diable, dit Hohenfels en désignant Luther. Pardonnez-moi, compagnons d'armes, la manière dont je suis venu à vous! Mais à ma place, vous eussiez tous fait la même chose. J'ai entendu hier moi-même ce misérable augustin défroqué prêcher la mort et la ruine de la noblesse. Il a excité les paysans à incendier les châteaux et à en finir avec les orgueilleux imbéciles, comme il nous appelle. Et

[1] Etudes et esquisses sur l'Histoire de la Réforme, page 74-79

moi ! moi ! (et il leva son poing de fer pendant que ses yeux lançaient feu et flamme sur le réformateur) j'ai été déjà victime des paysans révoltés ; mon château est en ruines, mon foyer incendié, mes fidèles serviteurs égorgés, je n'ai pu sauver que ma chère enfant !

Aucun des plus zélés partisans de Luther ne tenta de rompre le lugubre silence qui suivit ces paroles. Toutefois, la position du réformateur allait bientôt s'aggraver encore. Au dehors, il se faisait un grand bruit ; on entendait un cliquetis d'armes et de soudaines exclamations de frayeur mêlées de blasphèmes. Dans l'intérieur du château, les soldats semblaient avoir abandonné les dés et le vin pour saisir leurs armes. Tout à coup, la porte de la salle s'ouvrit précipitamment et un messager entra, accompagné de plusieurs valets de Werner. Il était couvert de poussière, de boue et de sang; son casque était fendu, et, sur ses vêtements, on voyait la trace des flammes. Il était consterné. A peine eût-il aperçu parmi les convives son maître, Erph de Hauenstein, qu'il s'écria :

— Seigneur, les paysans ont incendié votre château, tué votre père, déshonoré votre épouse, étranglé vos enfants !

Erph était pétrifié, muet. Mais le vieux Wolfgang reprit de sa voix puissante :

— Et les paysans ont commis ces horreurs à l'instigation de ce misérable augustin ! Levez-vous, prenez les armes ; que celui qui sent encore dans ses veines une goutte de sang noble, coure avec moi nous venger !

L'agitation était au comble. Les seigneurs se levèrent, furieux contre Luther qui semblait comme frappé de la foudre. Un certain nombre d'entre eux coururent aux armes. Déjà brillaient les épées nues ; Werner tremblait pour la sécurité de son hôte. Le sort du vieux Hauenstein, honnête et brave chevalier chéri de tous, allait au cœur de chaque convive. Cette fière noblesse était profondément blessée de l'injure qui lui avait été faite par de grossiers paysans, dans la personne d'un noble. L'augustin devait périr. On criait déjà :

— Terrassez-le ! à mort l'imposteur !

— A la corde le faux prophète! gardez l'entrée du château! cria le baron de Frundsberg, en allant prendre son épée.

Philippe Mélanchton s'était glissé auprès de Luther dont il voulait partager le triste sort. Le réformateur, abattu, tremblait de tous ses membres, et considérait le tumulte d'un œil égaré. Soudain, il se sentit prendre par le bras et entraîner.

— Allons! allons! courage! dit Dominicus; suivez-moi, ils vous tueraient!

Mélanchton joignit ses instances à celles du carme, et ils s'enfuirent par une issue, ignorée sans doute des seigneurs étrangers, jusqu'à l'appartement du religieux.

— Ici, nous pouvons respirer, dit le chapelain, et s'ils nous poursuivent, nous irons dans la chapelle dont ils n'oseraient franchir le seuil avec de criminelles intentions.

Luther fit de sa tête un signe négatif, et, retrouvant enfin la voix, il demanda à s'éloigner en toute hâte du château.

— Où voulez-vous aller? dit Mélanchton. Il est minuit, et, aux environs, il n'y a point de refuge.

— N'importe! sortons, pour l'amour de Dieu, de ce coupe-gorge! répondit Luther.

— Et que deviendront Koppe et votre fiancée? demanda Philippe. Les seigneurs déchaîneront sur eux leur fureur, si nous parvenons à leur échapper.

— N'importe! partons avant qu'ils nous aient coupé toute retraite! insista le réformateur.

— Je vous sauverai de tous dangers! dit Dominicus en cherchant des clefs.

Pendant ce temps-là, le vacarme augmentait dans le château. Les nobles s'étant aperçus de la fuite de Luther, en avaient fait garder toutes les issues.

Mais déjà ils avaient pu sortir précipitamment par une poterne dont le moine seul avait le secret et ils étaient arrivés au chemin qui conduisait à Schonfeld. A quelques centaines de pas du château, ils s'arrêtèrent, prêtant l'oreille du côté de la demeure du comte.

Un grand calme régnait dans la forêt. Les cimes des ar-

bres frissonnaient mystérieusement, le lac voisin murmurait et la lune brillait au ciel.

Le réformateur respira plus librement, s'essuya le front et maudit satan qui l'avait engagé dans ce nouveau péril.

— Il faut, dit-il, quitter au plus tôt le territoire du comte, car ils nous poursuivront dès qu'ils se seront aperçus de notre fuite.

— Soyez sans crainte, répondit Dominicus; ils en ont jusqu'à l'aurore pour fouiller tous les coins et recoins du vaste édifice. Comme ils ont mis des gardes à toutes les issues, ils vous croiront longtemps encore caché dans le château.

— Ecoutez! silence! dit Mélanchton, inquiet d'un bruit retentissant dans la forêt.

Du côté du couvent, on entendait un gai babil ; des flambeaux brillaient à travers les arbres, et le sol résonnait sous les pas des chevaux.

— Ecartons-nous un peu, jusqu'à ce qu'ils aient passé, dit le carme.

— Inutile! répondit joyeusement Luther tout agité. C'est Koppe avec ma chère Kathe! Voyez, Philippe, l'action de la providence qui nous amène ici à temps pour les tirer des griffes de ces loups-garous.

— Mais leurs compagnons... les valets du comte? répondit Philippe.

— C'est vrai, ceux-là ne doivent pas nous voir!

— Avez-vous été chercher Katharina de Bora au couvent? demanda le chapelain.

— Certainement! Voudriez-vous la retenir?

Dominicus, pour toute réponse, jeta un regard douloureux sur l'infidèle augustin, dont le cœur endurci n'était guère plus disposé au repentir que celui de Katharina, l'infidèle religieuse.

Mais le généreux moine résolut de sauver l'apostat de cette nouvelle complication qui aurait pu lui porter malheur.

Koppe et Katharina s'étaient approchés avec deux valets de Werner. Tandis que le réformateur recevait à bras ouverts sa chère fiancée, Dominicus dit un mot aux valets qui, descen-

dant aussitôt de leurs chevaux, les cédèrent à Luther et à Mélanchton.

— Nos chevaux sont encore fatigués du voyage, dit Luther.

Et il monta en selle sous les yeux de Kathe, avec une facilité extraordinaire.

— Si le comte n'aime pas l'échange, il peut reprendre les siens après nous avoir rendu les nôtres. Es-tu bien assise, Kathe? As-tu les pieds chauds? L'air de la nuit est si frais!

Kathe rassura son fiancé, et ils partirent.

— Cet homme, dit Dominicus, vous montrera le chemin jusqu'au prochain village; de là, la route est directe, vous ne pouvez plus vous tromper!

— Merci, mille fois merci, monsieur le moine, de vos bons services! dit Philippe Mélanchton.

Il pressa la main de Dominicus, lui dit adieu et suivit ses compagnons.

Luther arriva à Wittemberg sans autre encombre, et, bientôt, fut célébré le mariage sur lequel le célèbre Erasme a fait cette mordante épigramme : « L'entreprise de Luther semble une tragédie aux yeux du plus grand nombre; mais pour moi, je n'y vois qu'une comédie, car elle finit par un mariage. »

Luther avait atteint le but principal de son voyage, mais jamais il ne put gagner à sa doctrine le puissant comte Werner. L'aversion de ce seigneur pour le libre et pur évangile resta invincible, et il perdit la pensée de supprimer le riche couvent de Schonfeld.

Hilchen de Rotheneck mourut de sa blessure, au grand chagrin de la belle Gisela.

Wolfgang ayant été tué dans la lutte contre les paysans, sa fille prit le voile, indifférente à la main du jeune comte Herman, qu'on lui avait offerte. Sa piété et ses vertus l'élevèrent plus tard au rang d'abbesse.

Tous les jours, elle priait au tombeau d'Hilchen qui se trouvait à Schonfeld, et l'on dit qu'elle s'était imposé une sévère pénitence pour expier les crimes de Rotheneck.

Il semble que Dieu ait accepté complaisamment ce sacrifice,

car une légende nous apprend, qu'au lit de mort de Gisela apparut un jeune homme d'une beauté merveilleuse, et qu'à sa vue la mourante expira en poussant un cri de joie.

Ce jeune homme, dit-on, était Hilchen de Rotheneck qui conduisit sa chère fiancée en triomphe, aux sons d'une harmonie céleste, dans un monde où la séparation et les larmes ne troublent plus les jouissances d'une sainte et pure affection.

Terminons en disant que Clémens, reprenant ses saints engagements, rentra au monastère, où il fut un modèle de ferveur : il avait vu ce que l'apostasie et le libre Evangile peuvent accorder de consolation à l'heure de la mort!

FIN.

TABLE.

—✧—

PREMIÈRE PARTIE.

I. Le maître et son disciple. 1
II. Le camp des paysans. 17
III. Le capitaine. 27
IV. L'apparition. 57
V. La fiancée. 76
VI. Les exploits de Hans Knopf. 91

DEUXIÈME PARTIE.

I. Siegfried. 107
II. Dominicus. 127
III. Les deux amis. 140
IV. L'entrevue. 163
V. La lutte. 182

FIN DE LA TABLE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of C
Date Due

11 DEC. 1992
09 DEC. 1992
MAI
MAY 22 2002
MAY 24 2002
SEP 17 2002
SEP 18 2002

a39003 004407895b

CE PT 1819
.B5L514 1874
COO BISCHOFF, JO UN VOYAGE DE
ACC# 1283626